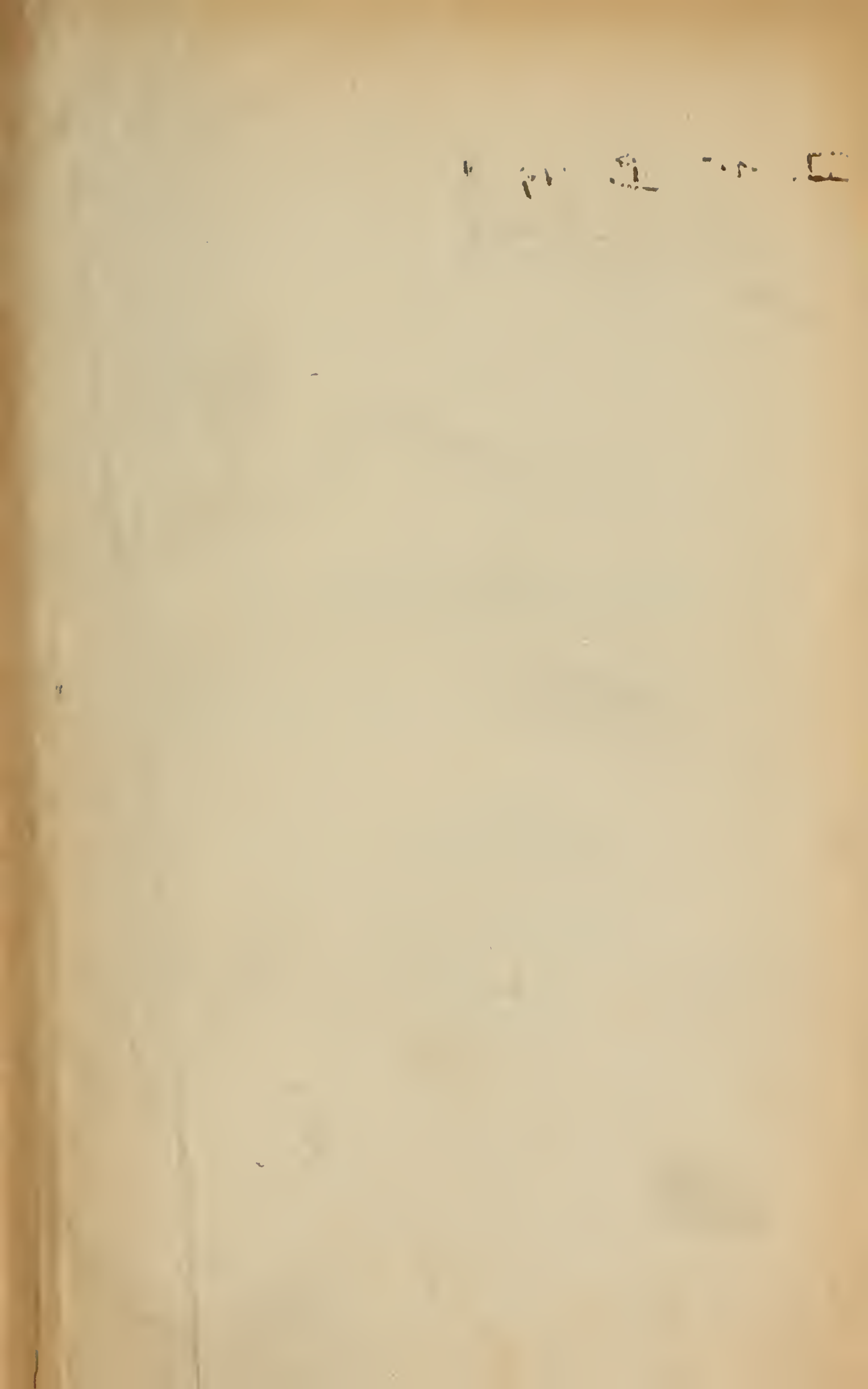




LAMARTINE

ÉTUDE DE MORALE ET D'ESTHÉTIQUE



OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

POÉSIE

La Vie meilleure. 1879. 1 vol. (A. Lemerre.)

Rêves et Pensées (couronné par l'Académie française). 1881. 1 vol. (A. Lemerre.)

La Nature et l'Ame. 1887. 1 vol. (A. Lemerre.)

Coulommiers. — Imp. P. Brodard et Gallois

LAMARTINE

ÉTUDE

DE MORALE ET D'ESTHÉTIQUE

PAR

CHARLES DE POMAIROLS

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

—

1889

A ÉDOUARD SCHURÉ

Mon cher ami,

Pour louer à mon tour, selon mon pouvoir, les éminents travaux d'histoire et d'esthétique que vous avez consacrés aux plus nobles esprits de tous les temps, je ne saurais mieux faire que d'inscrire votre nom au devant d'un essai sur un poète qui fut un grand homme et une très belle âme. Je prends occasion de ce témoignage que me dicte envers vous ma chaleureuse estime, pour dire comment, sans habitude de l'appréciation littéraire et sans intention de m'y adonner, j'ai compris pour une fois, en écrivant cette étude, le rôle de la critique : l'idée que je m'en suis formée me semble en effet assez analogue aux principes mis en œuvre par vous-même, bien que vous ayez apporté dans cette réalisation une ferveur et des qualités d'art d'ordre supérieur.

On a, de nos jours, comparé la critique à l'histoire naturelle. Le vrai critique est l'ambitieux rival du savant : comme le physiologiste, par exemple, animé par une curiosité générale, étudie les organismes les plus éloignés et les plus différents de l'homme, ceux même dont la dissection pourrait le plus soulever ses dégoûts

instinctifs, ainsi le critique est un esprit dépouillé de toute répulsion et de tout attrait personnels, observant les phénomènes esthétiques sans tenir compte de leur rapport avec son désir, ayant égard seulement à leur intensité et à leur importance; pour lui les talents sont des forces dont il analyse le jeu, et qu'il mesure, plutôt qu'il ne les qualifie. Tel est ou du moins tel serait le critique pur, s'il pouvait exister. Mais la nature même du sentiment esthétique s'oppose à ce que cette indifférence, qui est le desideratum de la critique, soit jamais entièrement réalisée : le Beau consistant en effet dans une convenance des choses avec les désirs de l'âme humaine, les œuvres d'art sont jugées forcément d'un point de vue humain; dès lors, dans un ordre de choses où la subjectivité entre nécessairement en jeu, il devient bien difficile que le critique se tienne au point de vue d'une humanité générale, et, puisqu'il est un individu, ne laisse pas s'introduire dans ses jugements le caractère individuel de sa sensibilité. Cependant, bien que la situation intellectuelle, conçue pour le critique pur, soit à peu près impossible, il est très vrai que certains esprits, par l'étendue de leur curiosité, par la largeur et la diversité de leurs goûts, se rapprochent de cet état d'indifférence que doit entretenir en lui tout lettré voulant faire profession de juge dans les cas opposés qui se présentent.

Il paraît probable, mon cher poète, que ceux dont l'âme crée, en naissant elle-même, une conception vigoureuse ou faible, mais enfin personnelle, et par conséquent unique, de l'homme, de la vie, du bonheur, de l'idéal, il est probable qu'il habite en ceux-là quelque chose de trop et qu'il leur manque une autre chose, pour qu'ils puissent être des critiques d'entière compétence. En s'informant des œuvres d'autrui, ils ne visent pas à satisfaire une curiosité intellectuelle et désintéressée. Le germe qu'ils portent en eux, que nous por-

tons en nous, si vous voulez, est un principe vivant, animé à grandir, à prendre des forces, qui en cherche les moyens, et pour lequel tous les aliments de rencontre ne sont pas appropriés. Le choix que nous avons fait est décisif : il nous écarte d'une région de l'esprit en nous attirant invinciblement vers l'autre. Nous ne possédons pas du tout l'indifférence demi-scientifique qui étudie patiemment tous les phénomènes, et pas davantage l'esprit de satire qui est muni d'un idéal, mais comme d'une arme de combat, et, dans sa lutte volontaire, vit toujours corps à corps avec ce qu'il déteste. Nous avons un amour, direct et pieux, qui ne se tourne pas en haine, et notre esprit se porte avec notre cœur vers les objets de cet amour. Si attachés cependant que nous soyons à notre idéal individuel, nous n'attendons pas, pour aimer, de rencontrer identiquement le même; cette exigence nous réduirait à une solitude dans laquelle, pour ma part, je me sentirais bien pauvre. Non, il nous suffit de saisir chez les autres quelques ressemblances générales avec le modèle rêvé qui suscite nos aspirations : quelqu'un de ces traits généraux qui nous contentent ou, mieux, nous ravissent, ce pourrait être, par exemple, la spiritualité, opposée au sensualisme, ou la délicatesse, éloignée de toute violence, ou encore la pensée poétique, que nous sentons supérieure à la simple image; ces qualités demeurent, il me semble, susceptibles d'applications assez diverses pour ne pas gêner l'inspiration propre de celui qui les admire chez autrui. Lorsque, par un de ces traits, notre sympathie est éveillée pour l'artiste ou l'écrivain qui le porte en lui, elle devient, je le crois, féconde et pénétrante. On est plus apte à comprendre une tendance, on en peut mieux toucher l'origine et approfondir la légitimité, quand on l'a sentie vivante en soi. La curiosité s'aiguise, quand elle est animée d'un attrait spécial; on veut tout saisir, apprendre et retracer tous les détails de ce qu'on aime. Mais l'amour est aveugle pour

les défauts, dit-on. L'indifférence ou l'antipathie sont-elles bien sagaces pour les qualités? Malgré le symbole de la fable, l'amour ne voile ni ne détourne ses yeux; il les tient ouverts et se délecte dans une assidue contemplation. Et pourquoi serait-il uniquement sujet à la malechance de l'erreur? Bien loin de là et tout au rebours, ceux qui aiment ont très probablement raison, puisque, par suite de l'inertie coutumière, il est plus facile de laisser sans attention des mérites réels, plus malaisé et plus rare d'inventer des mérites fictifs. La critique essayée par un poète sur un objet de son choix peut offrir, si ses facultés y suffisent, des éclaircissements d'un certain intérêt; pour m'assurer qu'elle peut atteindre à la profondeur, je n'ai qu'à me souvenir, mon cher ami, de vos généreuses études dont aucune divergence de doctrine ne peut faire méconnaître la force et la beauté.

Quand on sent et quand on juge avec cette chaleur particulière d'admiration, on est bientôt suspect de critique idéaliste. Les œuvres d'histoire littéraire ainsi inspirées mériteraient aussi bien, je pense, le nom de critique constructive. Par choix, cette critique n'a affaire qu'aux grands hommes, à ceux qui ont accru de quelque invention puissante la conscience de l'humanité, qui nous ont révélé des sentiments ou enseigné des idées dépassant le niveau où nous aurions pu nous hausser nous-mêmes. Aussi cette critique procède-t-elle avec un naturel respect, sans s'infatuer de son jugement propre, sentant plutôt avec humilité la grandeur morale du génie, la solidité de l'édifice spirituel qu'il a élevé de toutes pièces. Voulant préserver et maintenir le beau don fait à l'humanité, elle s'efforce de montrer l'essentiel de ces hautes créations, afin de mieux assurer le fondement de découvertes qui doivent rester acquises à jamais. Elle cherche à dégager des accessoires et vaines chicanes et à établir sur un terrain net la gloire des œuvres à qui elle se

voue; si quelque partie négligée des grandioses monuments tombe par hasard en ruine, ou si la sotte malice a crayonné le mur de marbre, elle déblaye ces décombres ou lave ces injures, afin que le temple ressorte dans toute sa pure et immortelle hauteur. Mettant ainsi en relief les hautes parties de la création géniale où résident la force et le droit de vivre, cette critique ressemble peut-être, dans son domaine, à l'art appelé aussi idéaliste. Tandis que la critique étudie l'interprétation des sentiments humains par un esprit, l'art reproduit directement ces sentiments eux-mêmes. Mais il est un art qui, lui aussi, fait un choix entre les objets, qui reconnaît une différence entre les sentiments, et s'en tient résolument à l'élite. L'artiste qui cède ainsi à ses nobles préférences sait bien que tout existe dans l'âme humaine, le médiocre comme le grand, le laid comme le beau; mais il pense que la simple indication de la laideur satisfait au besoin de la vérité, que le beau mérite seul peut-être, mérite mieux, en tout cas, de revêtir la vie organique des formes d'art, que l'humanité se trouve de la sorte enrichie de cette effective réalité appelée imagination, et que, par cette logique féconde de l'idéal, par cette construction élevée dans l'âme au moyen d'elle-même, la substance morale du monde reçoit de très précieux accroissements. Les esprits qui ont l'instinct de produire et qui ne trouvent aucun plaisir à détruire, les poètes en un mot, s'ils étudient le jeu des passions humaines, s'ils abordent le roman, se complairont davantage avec les personnages et dans les heures où ce jeu réussit, où l'âme humaine fleurit, et négligeront les êtres manqués, passeront vite sur les moments où l'effort de l'existence avorte, où la vie se décompose. Ils suivront le même principe en critique; et, dans les deux ordres d'application, il arrivera peut-être que les mœurs contemporaines ou les talents vivant de leurs jours ne satisferont pas à leur besoin de noblesse morale, à leur désir de haute beauté.

Ils renonceront alors aux avantages de l'art et de la critique modernistes, et, parcourant toute l'étendue du passé, plus riche qu'une époque restreinte, fût-elle la nôtre, ils s'arrêteront devant les nobles spectacles ou les grands exemples qui peuvent seuls les contenter.

Lorsque, arrivés là, ils constatent un gain suprême de l'âme, un don souverain octroyé par un homme à l'humanité, touchés d'une reconnaissance attendrie, ils s'inclinent, se subordonnent, heureux de rendre hommage à l'émotion sacrée que leur inspire le génie. Même quand ils veulent connaître les motifs précis de leur admiration, un religieux respect, souvenir de l'enthousiasme éprouvé, les tient loin de cette malignité puérile qui trahit parfois la jalousie secrète des esprits moyens contre les esprits supérieurs, et qui se complaît à chercher de préférence les petits côtés des grands hommes. Cette recherche, quoi qu'on fasse, n'aboutit pas à la découverte de la vérité. Je m'en suis aperçu bien des fois, pour ma part, dans cette étude, en comparant les pensées et les actions de Lamartine avec les jugements des critiques ou des historiens sans bienveillance. J'ai vu toujours les explications vulgaires se heurter contre la réalité des faits. Et il ne peut en être autrement. Les explications mesquines, apportées aux actes qui émanent d'une grande âme, en cherchant les petites causes, oublient la cause essentielle, à savoir le puissant monde intérieur, invisible, mais nécessaire pour former toute grandeur, et raison d'être primordiale de toute importante manifestation.

Quand on a reconnu la hauteur du génie, ce n'est pas l'admiration à son égard qui paraît difficile et pénible. Mais en l'étudiant avec la vue proche de la chaleureuse sympathie, on traverse parfois des impressions troublantes : c'est lorsque, ayant visité ce vaste monde intérieur dont je vous parlais, on croit en atteindre les bornes et qu'on formule en soi des réserves où l'admi-

ration s'arrête. On est pris d'un scrupule moral sur son droit à délimiter ainsi plus grand que soi, tandis que, suivant un instinct ancien, le jugement par les pairs est seul reconnu légitime. L'outrecuidance, qu'impliquent les restrictions d'un esprit ordinaire vis-à-vis d'un grand homme, n'est peut-être pas sans une excuse; on éprouve le besoin de se la donner. Les grands hommes sont tels, parce qu'ils portent en eux un principe particulier, intense, que sa force même élance et prolonge dans une direction très éloignée de la moyenne. Il peut être permis à tout le monde, aux esprits placés dans la situation de médiocrité qui donne l'équilibre, de remarquer cette condition du génie, sans s'arroger pour cela aucun mérite. Et qui sait si le jugement par les pairs, dont la pensée demeure quelque peu inquiétante, ne trouve pas ici son application malgré les apparences? Nous éprouvons les limites des grands hommes, en les jugeant au moyen d'une règle générale, d'un code assez complet, que probablement nous n'avons pas inventé nous-mêmes. Dans la longue durée de la civilisation, l'éducation de notre esprit s'est faite par l'enseignement d'un certain nombre de génies, assez divers entre eux pour représenter dans leur totalité les forces multiples, parfois divergentes, de l'âme humaine. Manquant nous-mêmes du principe énergique et exclusif qui anime la grandeur créatrice, nous avons pu recueillir l'héritage de cette culture générale dont chaque portion est l'œuvre d'un grand esprit. Quand nous constatons le degré moindre d'un certain attribut chez un grand homme, c'est par souvenir de l'avoir admiré dans sa parfaite réalisation chez un autre. Ce sont donc les grands hommes qui se jugent mutuellement dans notre pensée, en complétant l'une par l'autre les grandes images toujours vivantes par lesquelles ils ont formé ou très sûrement développé notre être spirituel.

Vous, mon cher ami, qui avez donné vos heures et

votre intelligence au génie, craignant de les dissiper ailleurs, vous approuverez, je l'espère, ces pensées respectueuses. Puissiez-vous ne pas trouver trop insuffisante l'application que j'ai tenté d'en faire à un beau et charmant sujet!

LAMARTINE

LES
MÉDITATIONS POÉTIQUES

Le 13 mars de l'année 1820 parut, sans nom d'auteur, un recueil de vers intitulé *Méditations poétiques*. D'après une tradition arrivée jusqu'à nous, les sentiments exprimés dans ces poésies, l'harmonie qui les cadençait furent, pour les lecteurs de cette époque, une surprise enchanteresse. On n'avait jamais entendu d'accents aussi doux, on n'avait pas connu d'âme aussi pure, aussi éprise de spiritualité, aussi mélancolique, aussi soulevée de rêves célestes. Il semblait même que, jusque-là, on eût ignoré l'âme. On sortait d'une période littéraire que la raison stérile avait trop gouvernée, et qui, à son déclin, s'abaissait dans la sensualité ou se desséchait par le didactisme. Le sentiment, malgré l'impulsion de Rousseau, semblait s'être retiré de la littérature, après quelques essais qui l'avaient tourné en sensi-

blerie. Longtemps la religion avait été bafouée et abandonnée aux simples. L'amour n'était que plaisir des sens, assaisonné d'un peu d'esprit. On prêtait attention au spectacle de la nature, mais c'était pour la décrire froidement, sans l'animer, sans y confondre le rêve intérieur. Aucune haute aspiration ne se faisait jour en poésie, aucun élan ne soulevait les pensées mortes d'une société, dont la Révolution avait rompu cependant les formes extérieures. L'esprit français était-il incapable de poésie? L'enthousiasme de Mme de Staël et la grandiose songerie de Chateaubriand ne suffisaient pas pour satisfaire certains désirs qui commençaient à naître; il manquait à leurs œuvres, pour les esprits avides de remonter, le mouvement du vers qui donne des ailes aux paroles. Les ailes de l'âme s'ouvraient tout à coup, dans ces premières strophes des *Méditations* élancées d'un vol si mélodieux :

Que le tour du soleil ou commence ou s'achève,
D'un œil indifférent je le suis dans son cours;
En un ciel sombre ou pur qu'il se couche ou se lève,
Qu'importe le soleil? je n'attends rien des jours.

Quand je pourrais le suivre en sa vaste carrière,
Mes yeux verraient partout le vide et les déserts;
Je ne désire rien de tout ce qu'il éclaire,
Je ne demande rien à l'immense univers.

Mais peut-être au delà des bornes de sa sphère,
Lieux où le vrai soleil éclaire d'autres cieux,
Si je pouvais laisser ma dépouille à la terre,
Ce que j'ai tant rêvé paraîtrait à mes yeux!

Là, je m'enivrerais à la source où j'aspire;
Là, je retrouverais et l'espoir et l'amour,
Et ce bien idéal que toute âme désire,
Et qui n'a pas de nom au terrestre séjour!

Que ne puis-je, porté sur le char de l'Aurore,
Vague objet de mes vœux, m'élancer jusqu'à toi!
Sur la terre d'exil pourquoi resté-je encore?
Il n'est rien de commun entre la terre et moi.

Au bord vaporeux d'un lac des montagnes, une forme éthérée de femme avait ravi les yeux et le cœur du poète. Sœur des anges, comme il l'appelait, incertain si elle appartenait à ce monde ou à un monde plus beau, ils s'étaient aimés d'un amour angélique. Elvire, la mystérieuse Elvire, avait été une Béatrix, une Laure, pour ce poète platonicien qui reprenait à travers les âges le culte effacé de l'amour pur, qui le renouvelait pour le siècle commençant, et qui méritait d'y attacher pour toujours son nom. Dans le temple même, sous les regards de Dieu, il n'avait pas à rougir de se souvenir d'elle, car cet amour était sacré. Elle cependant, comme si elle sentait que, venue d'un monde supérieur, elle effleurait pour un jour la terre, elle le pressait de goûter vite le bonheur passager de l'union de leurs âmes ici-bas :

Aimons donc! aimons donc! de l'heure fugitive,
Hâtons-nous, jouissons!
L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive,
Il coule et nous passons!

Puis la vision s'était évanouie, l'apparition était remontée dans le ciel ; le poète restait sur la terre,

les yeux désormais fixés en haut, avec une aspiration plus ardente vers l'infini, avec un pressentiment plus vif des joies éternelles; et, dans son malheur, il goûtait le charme de la mort, il créait cette poésie du tombeau que son spiritualisme lui dictait aisément à lui, mais qui, entretenue par le mystère de l'au-delà, a résisté à tout dans les rêves de l'âme moderne.

L'auteur des *Méditations* était mélancolique. Plus de joie banale, plus de plaisir grossier, plus de frivole contentement. Cette mélancolie apparaissait comme un témoignage de noblesse, une marque de dédain pour les vulgaires réalités, le signe expressif d'une destinée supérieure; car on entendait la langueur de l'âme soupirante s'exhaler en une délicieuse harmonie, écho des sphères suprasensibles :

> Borné dans sa nature, infini dans ses vœux,
> L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux.

Le poète éprouvait un dégoût parfois très amer de la vie, le monde lui semblait voué à la douleur. Une des principales causes de sa tristesse, c'était, outre la mort de la femme aimée, le sentiment habituel de la rapidité de l'existence humaine. Contre ces sombres pensées, il cherchait toutes les ressources que pouvait imaginer sa mobile sensibilité de poète, et il se réfugiait... tantôt dans la résignation aux volontés impénétrables de Dieu,... tantôt dans l'espérance d'une vie meilleure,... ou dans la foi humble de l'enfance,... ou dans une vie

tranquille et retirée,... ou dans la gloire au contraire,... ou bien dans l'appel à la jouissance immédiate de biens si éphémères,... ou encore dans la contemplation de la nature.

La nature n'était pas décrite avec minutie, mais sentie dans ses spectacles généraux, et mêlée, fondue toujours aux émotions du poète. Il laissait adoucir ses peines par les harmonies dont elle l'entourait,... ou bien, pleurant le passage trop rapide des belles heures, il la conjurait, avec quelle magie de paroles! de garder le souvenir des bonheurs humains. Une mystérieuse rêverie le mettait en communion avec le monde surnaturel à travers la nature : l'être adoré qu'il avait perdu revenait vers lui dans le miroir de l'eau, dans le parfum des fleurs, dans les soupirs du vent. Le rayon d'un astre lui apparaissait comme l'âme vivante des morts qui lui parlait d'immortalité : l'éclat du ciel nocturne ne venait pas pour lui de l'orbe de la lune, qui aurait paru peut-être banal et trop épais à sa délicate rêverie; il ne levait les yeux que vers une étoile, clarté sans corps et scintillante, comme une lumière d'esprit. Lui-même concevait que peut-être, après cette vie, il animerait un de ces astres d'or qui annoncent la gloire de Dieu.

Ces imaginations pour la plupart si nouvelles se jouaient sur le fond d'une philosophie spiritualiste : elles en étaient la grâce enivrante, la floraison exquise dans l'âme d'un poète. Mais ce poète était en même temps un philosophe, un philosophe déiste

qui luttait contre les doctrines matérialistes du XVIIIe siècle. Ce mouvement de répulsion contre des doctrines desséchantes ne l'amenait pas tout à fait à vanter, comme Chateaubriand, les cérémonies et les pompes du culte traditionnel. Voulant avec passion croire en Dieu, en l'immortalité de l'âme, il avait à s'affermir lui-même dans cette foi, et il dissertait, il argumentait contre les négateurs des dogmes qui lui étaient le plus chers. Dans ses efforts pour vaincre l'influence survivante du siècle disparu, il employait le raisonnement, l'analyse, et sa poésie gardait certaines formes de discussion, de même que sa pensée montrait encore des vestiges de doute. Quel que soit l'essor d'un esprit, il n'échappe pas d'un bond au temps qui l'a fait naître. Le style des *Méditations* est, par endroits, un style transitoire ; la vieille mythologie y tient sa place, on y rencontre des figures symboliques de génies empruntées à la statuaire du premier Empire ; la maxime favorite du XVIIIe siècle, le frivole *Carpe diem* d'Horace, résonne, en un écho singulier, jusque dans l'idéale poésie du « Lac ». Et, de même que le poète subit encore ces influences de son temps, il n'est pas assez vainqueur des négations récentes pour que sa croyance s'épanche avec plénitude et devienne toujours un libre sentiment.

Sa foi, d'ailleurs, se heurte à un terrible obstacle. Il a souffert, il a subi jeune encore l'étonnement de la douleur, il a vu dans le monde l'injustice, le mal sous toutes ses formes. Et pourtant, ce monde a été

créé par un Dieu d'un pouvoir infini, absolu, maître par suite d'ordonner l'univers, d'y répartir la justice, de donner à tous un bonheur sans mesure et sans terme. S'il ne l'a pas fait, c'est donc qu'il ne l'a pas voulu. Dieu a déposé surabondamment dans le monde les marques de sa puissance : où sont les preuves de sa bonté? Effrayante interrogation! tragique débat! Pour l'adepte d'une foi transmise, le problème ne se pose guère, ou il se résout aussitôt par la confiance; le matérialiste et le positiviste ont supprimé d'avance la question. Mais pour le déiste qui veut penser, pour l'âme demi-sentimentale, demi-raisonnante, telle qu'elle se montre dans ces *Méditations* (dont le titre indique la part faite en plusieurs de ces poèmes à l'intelligence réfléchie), pour cette âme d'ailleurs endolorie par l'existence, les deux termes du problème, se choquant violemment, engendrent le doute, le désespoir, un pessimisme déclaré, et jusqu'au blasphème.

Cette âme philosophique, mais religieuse aussi et avide de croire, trouve dans son désir bien des ressources pour se rassurer : c'est tantôt une sorte de conception hébraïque de la divinité qui lui montre, en regard de la petitesse de l'homme, la grandeur de Dieu adorable sans autre raison que sa grandeur même; c'est tantôt la résignation pieuse, le retour à la foi naïve de l'enfance; et ce sont aussi (car cette âme de poète est inventrice et créatrice) les raisons nouvelles qu'elle a découvertes pour croire, comme celle-ci :

Oui, j'espère, Seigneur, en ta magnificence;
Partout à pleines mains prodiguant l'existence,
Tu n'auras pas borné le nombre de mes jours
A ces jours d'ici-bas, si troublés et si courts.
Je te vois en tous lieux conserver et produire :
Celui qui peut créer dédaigne de détruire....

Ou bien encore, dans un élan libre et hardi, le poète, invoquant Dieu, l'adjure d'intervenir lui-même pour dissiper ses derniers doutes, de même que le Psalmiste demandait des miracles contre ses ennemis :

Nature, firmament! l'œil en vain vous contemple;
Hélas! sans voir le Dieu l'homme admire le temple;
Il voit, il suit en vain, dans les déserts des cieux,
De leurs mille soleils le cours mystérieux;
Il ne reconnaît plus la main qui les dirige :
Un prodige éternel cesse d'être un prodige.
Comme ils brillaient hier, ils brilleront demain!
Qui sait où commença leur glorieux chemin?
Qui sait si ce flambeau, qui luit et qui féconde,
Une première fois s'est levé sur le monde?
Nos pères n'ont pas vu briller son premier tour,
Et les jours éternels n'ont point de premier jour.
Sur le monde moral en vain ta providence
Dans ces grands changements révèle ta présence;
C'est en vain qu'en tes jeux l'empire des humains
Passe d'un sceptre à l'autre, errant de mains en mains;
Nos yeux, accoutumés à sa vicissitude,
Se sont fait de ta gloire une froide habitude :
Les siècles ont tant vu de ces grands coups du sort!
Le spectacle est usé, l'homme engourdi s'endort.
Réveille-nous, grand Dieu! parle et change le monde;
Fais entendre au néant ta parole féconde;
Il est temps! lève-toi! sors de ce long repos :
Tire un autre univers de cet autre chaos.
A nos yeux assoupis il faut d'autres spectacles;
A nos esprits flottants il faut d'autres miracles.

Change l'ordre des cieux qui ne nous parle plus!
Lance un nouveau soleil à nos yeux éperdus;
Détruis ce vieux palais indigne de ta gloire.
Viens! montre-toi toi-même et force-nous de croire!

Ainsi les *Méditations* se présentaient avec un double caractère de nouveautés délicieuses ou profondes et de formes déjà connues. Le poète était une âme haute, triste, émue et sincère : il venait enrichir et relever la littérature, il ne venait pas la révolutionner. Si l'idée du romantisme comprend nécessairement la rupture avec la tradition, un brusque retour vers d'autres âges, de la bizarrerie, de l'excès, une recherche matérielle de la saillie et de la couleur, le goût ne permet pas de donner le nom de romantique à l'auteur des *Méditations*. Il charmait et ravissait sans trop surprendre, car on l'attendait. Il continuait la suite harmonieuse des doux et des purs; il ressemblait, avec toutes les libertés de l'esprit moderne, à Racine, à Fénelon; il avait senti, après Jean-Jacques Rousseau, les enchantements découverts par le solitaire genevois au bord des lacs et sur les pentes des montagnes; il faisait vibrer, avec une incomparable résonance, des cordes que Fontanes et Millevoye avaient effleurées. Nous voyons maintenant cette suite et cette naturelle évolution : nous distinguons ce qui, dans ces poèmes, tenait encore à l'époque d'où l'on sortait; nous ne trouvons même de nouveauté complète à ce livre que dans un nombre restreint de morceaux, ceux-là d'une pure grâce immortelle. Mais les contemporains, pour qui

les pensées transmises et les expressions reçues composaient l'air où habitait leur esprit, furent saisis jusqu'à l'enchantement du souffle inconnu et céleste qui tout à coup vivifiait l'atmosphère. Les vieux classiques protestaient déjà, ne sachant pas ce qui les attendait avec d'autres novateurs. L'attendrissement des femmes, l'enthousiasme des jeunes gens saluaient le poète qui, par sa suave sensibilité, épurait l'amour, mêlait l'émotion à la nature, donnait à la philosophie la flamme de la religion, et qui révélait l'infini, l'idéal, avec la tristesse d'une âme éprise de ces biens mystérieux. Et les contemporains avaient raison : à cette date de 1820 la poésie naissait en France.

LES

ANNÉES DE FORMATION

ET

LA VIE DE LAMARTINE

Ce premier vrai poète qu'ait produit notre race, Alphonse de Lamartine, vint au monde à Mâcon le 21 octobre 1790. Son père, le chevalier de Lamartine, avait servi comme officier dans les armées de l'ancien régime; puis, parmi plusieurs frères et sœurs, seul il s'était marié. La mère de Lamartine s'appelait Alix des Roys; fille de l'intendant général des finances du duc d'Orléans et de la sous-gouvernante des enfants de ce prince, elle était née au château de Saint-Cloud où ses parents habitaient, et avait été élevée avec le futur roi Louis-Philippe. Elle était jeune chanoinesse du chapitre noble de Salles, dans le Beaujolais, lorsque le chevalier de Lamartine la connut et l'épousa. N'ayant pas émigré, non plus que les autres membres de sa famille, et blessé au 10 août en défendant le roi, il fut enfermé

dans les prisons de la Terreur; il en sortit au 9 thermidor. La famille de Lamartine était ancienne, elle possédait en Bourgogne et en Franche-Comté des terres nombreuses et importantes; mais presque tous les biens appartenaient à l'aîné; le père d'Alphonse, ne voulant pas profiter des nouvelles lois sur les successions, s'était contenté, pour sa part assez minime, de la maison et de la terre de Milly, situées dans la région montagneuse qui s'élève à l'ouest de Mâcon. C'est dans cette maison champêtre qu'il se retira après la Révolution; il y éleva ses enfants, un fils et cinq filles.

Alphonse grandit parmi les enfants du village, se mêlant à leurs jeux, conduisant avec eux les troupeaux sur les hauteurs qui dominent Milly. Sa mère, âme pieuse, tendre, supérieure, chez qui la grâce féminine semblait une émanation de la beauté morale, lui communiqua sa foi chrétienne et lui inspira par son exemple un ardent amour de Dieu. Après une enfance épanouie dans les sentiments de la famille et de la religion, à l'âge de onze ans, il dut quitter la maison paternelle et aborder la vie de collège. Par l'influence de son oncle, chef de la famille, et malgré les désirs de sa mère qui aurait préféré pour lui l'éducation ecclésiastique, il fut placé dans un pensionnat laïque de Lyon. Révolté par l'indifférence et la brutalité des maîtres, il chercha à s'évader vers le doux nid de son enfance. Sa bonne mère obtint qu'il serait confié à la direction plus affectueuse des jésuites qui avaient alors, sous le nom de

Pères de la Foi, un collège à Belley. Dans ce collège, ouvert sur un horizon naturel de montagnes, et dont les maîtres s'attachaient à leurs élèves, il fut un écolier heureux, plein de ferveur religieuse, remarqué pour ses facultés exceptionnelles. Il y reçut, de la bouche même d'un de ses professeurs, la révélation de ce livre plein de germes nouveaux, *le Génie du Christianisme*. Il y contracta avec des compagnons d'études, avec Louis de Vignet, Aymon de Virieu, Guichard de Bienassis, des amitiés qu'il garda fidèlement dans son cœur, et que, au plus haut de la gloire littéraire, dans les obsessions de la vie politique, il n'abandonna jamais.

Joyeux, après le collège, de retrouver le cher pays natal et les tendresses de la famille, il semble cependant qu'il ait employé à poursuivre ses études une grande part de ses heures libres d'adolescent. Il éprouvait une vive répugnance contre l'étude des mathématiques que son oncle l'obligeait à continuer ; le culte exclusif des sciences exactes lui parut toujours la caractéristique de l'époque du premier Empire, et ce fut un des motifs de son hostilité permanente contre Napoléon : cette horreur innée des mathématiques est à signaler chez le futur poète qui devait s'adonner au sentiment, trouver le langage du vers pour la rêverie que Chateaubriand avait introduite dans la prose, et dédaigner, peut-être sans mesure , toute précision. Il connaissait les poètes latins, comme le montrent suffisamment ses premières œuvres. Maintenant il étudie le grec, il

apprend l'italien et l'anglais; il est plein d'ardeur pour s'instruire, en bornant à la littérature les connaissances qu'il acquiert. Il lit avec passion Pétrarque, le Tasse, l'Arioste, Alfieri, Pope, les *Nuits* d'Young, Montaigne, Voltaire, Rousseau, Bertin, Parny, Mme de Staël, Ossian. Il mêle à ses études et à ses lectures des productions précoces, il écrit des vers qui seront longtemps encore des vers d'imitateur, tout pénétrés de l'influence du XVIIIe siècle. Il envoie à ses amis des impromptus de société, tournés selon la formule du temps, et des épîtres sur des sujets généraux, dans le style des discours de Voltaire. Ses premières années de liberté, de 1807 à 1811, sont remplies par le sentiment de l'amitié, par une vive ardeur littéraire, et, semble-t-il aussi, par des aventures de cœur assez frivoles. Il goûtait certainement les affections du foyer, celle surtout que lui inspirait sa mère; mais il rencontrait chez quelques membres de sa famille, chez ceux qui en détenaient la fortune et l'autorité, des oppositions de goûts qui étaient loin de se traduire en gâteries. D'ailleurs les aspirations d'un adolescent se portent presque tout entières vers l'avenir et vers ses amis du même âge, compagnons des mêmes pensées et des mêmes rêves, marchant avec lui à la conquête de la vie; les amis qu'il s'était donnés à Belley et qui, par un rare exemple de constance, restèrent toujours pour Lamartine les plus chers, occupaient peut-être alors la meilleure partie de son cœur. La littérature qui s'offrait tout d'abord à lui, dont il

s'instruisait très curieusement, et qu'il imitait forcément dans ses premiers essais, ne le disposait pas à chercher un grand sérieux dans l'amour; il n'était pas mieux influencé par les mœurs légères que sa jeunesse, en dehors de sa famille des plus distinguées et des plus pures, trouvait dans la société de son temps. Aussi ses amusements mondains et les relations de cœur qu'il noue et dénoue pendant des séjours à Lyon le montrent-ils assez pareil à un aimable disciple de Parny. Pourtant il sentait déjà s'éveiller en lui un autre idéal, car il écrit : « Quels indignes plaisirs à mon avis que ceux sans pudeur ni sentiment! j'aime mieux m'en passer ». Et ses admirations littéraires se modifient au même moment. Rousseau, Mme de Staël, Ossian gagnent la première place. Le fantastique poète, dont la harpe retentira assez tard dans les chants de Lamartine, colore pour quelque temps sa vie intérieure : c'est à travers cette atmosphère brumeuse du Nord qu'il a ressenti son premier amour digne de ce nom. La jeune fille qui le lui inspira, Mlle Henriette P..., appartenait à la bourgeoisie de Mâcon, il l'avait vue et admirée au bal; elle était d'une beauté délicate et diaphane. Lorsque Lamartine dans les *Confidences*, ce livre de poésie et de vérité, a raconté son premier amour, il l'a transporté dans les montagnes de Milly, l'hiver, dans le bruit des torrents, dans le brouillard des vallées; c'est pour mieux exprimer une réalité intérieure, c'est-à-dire le rêve ossianesque qui le hantait alors, et pour associer son premier senti-

ment à la nature, qui lui a toujours paru l'accompagnement harmonieux de l'amour.

Inquiets de cette inclination qui tendait à un mariage prématuré, les parents du jeune homme le firent partir pour l'Italie. C'était en 1811, il avait vingt ans. Plein de l'ivresse de l'inconnu, il traversa le Mont-Cenis, il vit Turin, Milan, Parme, Bologne, Florence; à Livourne il aperçut pour la première fois cette Méditerranée qui devait si souvent le bercer de son rythme et l'enchanter de son azur, cette mer dont il devait devenir le poète. Le nuage ossianesque se dissipa, emportant avec lui la figure de la jeune fille de Mâcon. Dans l'automne de 1811 il arriva à Rome, il y séjourna quelque temps, et au mois de décembre il était à Naples, où le rejoignit Aymon de Virieu. Les deux amis s'émerveillaient de la beauté méridionale; et, détail qui n'est pas sans nous surprendre, mais qui était conforme à l'usage de ce temps et de ce pays, ils cherchaient des ressources dans le jeu. Un jour, Alphonse de Lamartine était allé porter des lettres de recommandation qu'il avait pour un parent de sa mère, M. Dareste de la Chavanne, directeur des tabacs de Naples sous le roi Murat; il aperçut dans la manufacture une très jeune fille d'une grande beauté, qui, presque ouvrière elle-même, aidait M. de la Chavanne dans les soins de sa maison; c'était la fille d'une pauvre famille de pêcheurs de l'île de Procida : elle s'appelait Graziella. Le directeur de la manufacture voulut loger chez lui son jeune compatriote, celui-ci

eut l'occasion de rencontrer souvent la belle Procitane. Elle le suivait d'un long et passionné regard. S'étant absenté pour parcourir les environs de Naples et pour gravir le Vésuve, à son retour il ne la retrouva plus. Elle s'était enfuie à Procida, en laissant une lettre où elle lui disait son amour et son adieu. Le jeune homme alla à sa recherche, il la rejoignit dans la maison déserte de l'île. Pour le reste, qu'on se reporte, en démêlant, si l'on peut et si l'on veut, la réalité de la fiction, qu'on se reporte au délicieux récit romanesque écrit par Lamartine plus de trente ans après; qu'on revoie ces merveilleux tableaux de mer chantante, de ciel, d'amour pur, de simple vie populaire ornée de jeunesse et de beauté. Prévenus de cette aventure charmante et périlleuse, les parents du jeune poète le pressèrent vivement de rentrer en France. Il partit au mois d'avril 1812. Peu de temps après, la mort enlevait la pauvre fille de Procida. Lamartine avait été adoré par ce cœur ardent de vierge naïve; il n'avait pas aimé véritablement. Il était trop jeune sans doute, ou bien l'enthousiasme amoureux pour une fille du peuple lui avait paru chose singulière et un peu ridicule vis-à-vis de ses amis. Plus tard, et bien des fois, et très en avant dans ses années, il reconnut le prix de cette tendresse passionnée offerte à sa jeunesse, il respira dans son souvenir le parfum idéal de cette sauvage fleur des rivages de Sorrente. Ce n'est pas avec un esprit de jeune homme frivole, c'est avec un cœur attendri par la

vie qu'il l'a surtout chantée (*Novissima Verba*, *le Premier Regret*, *Graziella*, *la Fille du pêcheur*); et peut-être, lorsque Lamartine, bien plus tard, conta ces touchantes histoires, *Geneviève, le Tailleur de pierres*, *Fior d'Aliza*, *Antoniella*, où se révèlent des cœurs si purs, si simples, si aimants, d'hommes et de femmes du peuple, il ne fit que transformer en dévouement et en vertus le charme qu'il avait ressenti auprès de la pauvre fille de pêcheurs napolitains.

Rentré à Milly, le projet d'une tragédie de *Saül* lui fut inspiré par la lecture de celle d'Alfieri qu'il admirait beaucoup. Il conçut aussi l'idée d'un poème sur *Clovis*. Il écrivit deux tragédies, *Médée* et *Zoraïde*. En 1814, quand les Bourbons rentrèrent en France, il salua leur retour avec joie; il appartenait à une famille légitimiste; lui-même, il détestait l'Empire, qu'il accusait de dessécher les intelligences, et dont la gloire jamais ne l'a ébloui. Il entra dans les gardes du corps de Louis XVIII. A Beauvais où il tint garnison, il employait ses loisirs à aller rêver et écrire des vers sans originalité dans la triste campagne environnante. Ayant obtenu un congé, il alla passer ce temps-là à Milly. Il lut à l'académie de Mâcon, à propos de la mort de Parny, une élégie où se manifestaient des admirations qu'il ne devait pas tarder à abandonner :

Combien de fois ma tendre adolescence,
Se dérobant aux regards curieux,
Pour dévorer tes écrits amoureux,

De ses mentors trompa la vigilance!
Que tu formas ma timide ignorance!
Combien de fois cachant mes pas discrets,
Dans les détours de la forêt profonde,
J'allai chercher, loin du bruit et du monde,
A deviner tes amoureux secrets!...
Et quand, plus tard, aux pieds d'une maîtresse,
J'eus fait l'aveu de ma première ivresse,
Combien de fois, interrompant nos jeux,
A tes transports nous comparions nos feux!

Le XVIIIe siècle, représenté par ses poètes, avait fait dévier la conception de l'amour dans l'esprit du jeune homme et provoqué sans doute chez lui, outre l'imitation littéraire, ces dissipations et ces légèretés dont Lamartine s'accuse plus d'une fois. Mais il portait dans son cœur d'autres sources, et il exprimait des sentiments plus profonds et plus personnels, lorsque, vers la même époque, il écrivait à Aymon de Virieu : « Je suis redevenu tout ce que j'étais, tout ce que nous étions en sortant des mains de l'admirable, de l'adorable nature. Je sens mon cœur aussi plein de sentiments délicieux et tristes que dans les premiers accès de fièvre de ma jeunesse.... Je ne sais quelles idées vagues et sublimes et infinies me passent au travers de la tête à chaque instant, le soir surtout, quand je suis comme à présent enfermé dans ma cellule et que je n'entends d'autres bruits que la pluie et les vents. Oui, je le crois, si, pour mon malheur, je trouvais une de ces figures de femme que je rêvais autrefois, je l'aimerais autant que nos cœurs auraient pu aimer, autant que l'homme sur la terre aima jamais. Mon cœur

bondit dans ma poitrine, je le sens, je l'entends, Dieu sait tout ce qu'il contient, tout ce qu'il désire !... En reprenant de l'âme, j'ai repris de la piété; je n'en suis guère digne, mais je prie pour toi et pour moi. »

Parny était bien mort, et Lamartine déjà existait presque tout entier.

Cependant Napoléon, échappé de l'île d'Elbe, revenait victorieusement en France. Lamartine partit pour Paris afin de reprendre son poste auprès du roi. Il suivit le monarque fugitif jusqu'à Béthune, où les troupes demeurées fidèles furent licenciées, et il rentra à Mâcon. Mais voyant qu'il fallait servir l'empereur, il prit le parti de s'éloigner de la France et de se réfugier en Suisse. Il passa la période des Cent-Jours en Suisse et en Savoie, tantôt au bord du lac Léman, où il s'enchanta du murmure des vagues toujours aimées et des joies de la solitude, tantôt dans la famille de Maistre à laquelle appartenait son ami de Vignet. Rentré en France à la seconde Restauration, il donna sa démission de garde du corps. A cette époque il passa plusieurs mois à Paris où il avait déjà séjourné; il y habita de l'automne 1815 au mois de juin 1816, observant avec intérêt la situation politique sur laquelle il écrivait quelquefois, songeant à publier les poésies de sa jeunesse, se mettant parfois en quête de relations pour obtenir un emploi quelconque du gouvernement, gêné par la médiocrité pécuniaire, entravé dans ses désirs d'action et de liberté par la domination de ses oncles

dont il dépendait, et tourmenté presque sans trêve par une santé qui paraît avoir été, de bonne heure, fort médiocre. Ses souffrances physiques contribuaient sans doute à l'assombrir; mais, comme sa poésie l'a prouvé, il avait le don d'oublier le point d'attache de ses mélancolies, et le pouvoir de les transporter dans les régions spirituelles. A la fin de 1816, il arriva triste, découragé, accablé d'ennui, aux eaux d'Aix-en-Savoie, où les médecins l'envoyaient.

Cette date et ce lieu doivent rester consacrés dans l'histoire de notre littérature, car ce fut dans ce lieu et à cette date que s'éveilla la véritable poésie lamartinienne. La vie intérieure de Lamartine subit alors, parmi les circonstances les plus simples, un ébranlement qui ouvrit chez lui les sources cachées et donna un cours nouveau à la poésie française. Dans cet automne de 1816, il rencontra aux eaux d'Aix une jeune femme dont la beauté idéale semblait l'incarnation même de la poésie spiritualiste : « Le regard de ses yeux semblait venir d'une distance que le poète n'avait jamais mesurée dans aucun œil humain.... Tout la faisait ressembler à une statue de la mort, mais de la mort qui attire et qui enlève l'âme au sentiment des angoisses humaines, et qui l'emporte dans les régions de la lumière sous les rayons de la vraie vie. » Un enthousiasme subitement révélé attira l'un vers l'autre ce jeune homme rêveur et cette jeune femme mélancolique, qui attendaient l'un et l'autre l'éclosion d'un

sentiment profond dans leur cœur. Dès qu'ils eurent reconnu leur fraternité d'âmes, ils s'aimèrent d'une adoration mutuelle, pure et grave comme le sentiment de l'infini. Les légèretés transmises qu'il tenait, non de son cœur à lui, mais de son temps, disparurent du langage et de la pensée du jeune homme, et firent place à une conception toute nouvelle de l'amour. L'amour, dit-il,

. . . . qui tue ou qui guérit,
Cette plante de vie au céleste dictame,
Distilla dans mon cœur des lèvres d'une femme.
Une femme? est-ce un nom qui puisse te nommer,
Chaste apparition qui me forças d'aimer,
Forme dont la splendeur à l'aube eût fait envie,
Saint éblouissement d'une heure de ma vie!
Ses yeux, bleus comme l'eau, furent le pur miroir
Où mon âme se vit et rougit de se voir,
Où, pour que le mortel ne profanât pas l'ange,
De mes impuretés je dépouillai la fange.

Mais il fallut se séparer, quitter les bords du lac harmonieux qui avaient vu naître cet amour. Julie était mariée; elle portait le nom d'un vieillard, connu parmi les illustrations de la science, qui s'était attaché à elle et l'avait épousée pour mieux protéger sa jeunesse; elle devait aller reprendre sa place de fille auprès de lui. Pendant l'hiver qui suivit et le commencement du printemps, Lamartine, qui l'avait rejointe à Paris, put jouir de sa présence dans son salon de l'Institut, fréquenté par les hommes célèbres de ce temps. Il la trouvait là dans un milieu surtout scientifique, où régnaient les négations du

XVIIIe siècle, et il s'aperçut que, docile aux leçons de ses amis et de ses maîtres, cette femme idéale, qui représentait pour lui la plus pure image de Dieu, ne croyait pas. Mais ils sortaient parfois ensemble de cette atmosphère desséchée par la raison ; ils allaient, dans les forêts qui baignent presque les murs de Paris, contempler les spectacles vivants de la nature ; et là, en face des œuvres infinies du Créateur, en face de l'amour mystique de ce jeune homme qui voyait Dieu à travers elle et elle à travers Dieu, Julie sentit se fondre les sécheresses de son esprit et adopta la foi de son religieux adorateur. Et bientôt, à son exemple, la génération qui avait appris les mêmes doctrines négatives, l'âme tout entière du siècle commençant ne devait-elle pas écouter aussi cette voix inspirée, s'attendrir à ses accents merveilleux, et prendre l'essor vers les régions du sentiment infini?

Après ces mois de pure ivresse et de mystique enthousiasme, Lamartine rentra dans sa famille, attendant les jours d'automne qui, sur les bords du lac, témoins de la première apparition, allaient le réunir de nouveau à celle qu'il aimait. Les rives du lac restèrent désertes, l'ange espéré ne revint pas, le fugitif bonheur de l'année précédente ne se laissa pas ressaisir, et c'est alors que l'amant, visité pour la première fois par le génie, adressa à l'image de l'absente cette poésie immortelle où, pleurant la rapidité de nos joies, il conjure les flots, les rochers, les forêts, de garder la mémoire du bonheur évanoui.

L'invocation du poète a été exaucée : la nature insensible et sourde, qui n'a rien entendu, ne peut se souvenir; mais aux bords de ce lac de Savoie qui est devenu « le Lac » et où la poésie française a pris naissance, les hommes retrouveront toujours l'harmonieux écho des plus beaux soupirs qui se soient exhalés d'un cœur humain.

Cette poésie du « Lac », si mélodieuse et si triste, contenait le pressentiment d'un malheur plus cruel encore que l'absence. Si l'amante n'était pas venue, c'est que la mort planait sur elle. Julie mourut à Paris, en décembre 1817, loin de son amant. Sur son lit de mort elle baisait le crucifix qu'il lui avait appris à aimer.

Telle fut la courte apparition de l'amante idéale aux yeux du poète. Elle avait transformé, enchanté, puis désolé son cœur, et elle en avait fait jaillir la véritable poésie. C'est à partir de cet événement intime qu'il composa les principales *Méditations*, celles qui apportèrent au monde des accents jusque-là inconnus. Accablé par le chagrin et par des souffrances physiques qui lui faisaient désirer la mort, Lamartine cherchait à fuir l'obsession de la douleur en s'occupant aussi d'œuvres plus impersonnelles, et il acheva sa tragédie de *Saül* pour laquelle il désirait l'interprétation de Talma. Cet ouvrage terminé, il voulut le dédier à la fois à son ami Virieu et à la mémoire de Julie. Dans une lettre du 11 mai 1818, il exprime ainsi son intention à cet ami si profondément aimé : « Je t'envoie la dédicace, il y a long-

temps qu'elle t'était destinée, ainsi qu'à Mme C.... Je vous unis tous deux dans cet hommage. » Et dans la dédicace elle-même il dit : « Je composai cet ouvrage pour toi et pour cette autre moitié de moi-même.... Je ne puis plus le dédier qu'à son ombre. » On croit savoir que Julie, désignée par Lamartine sous cette initiale de Mme C..., était la femme du savant physicien Charles, membre de l'Académie des sciences et bibliothécaire de l'Institut. Julie est devenue immortelle sous le nom d'Elvire ; cependant ce nom a été trouvé d'abord par le poète pour Graziella et appliqué à l'humble fille de pêcheurs, qui avait besoin, pour être célébrée en vers, d'une appellation plus vaguement poétique que son nom napolitain. Le nom harmonieux d'Elvire, donné à la jeune paysanne d'Italie et à l'apparition du lac de Savoie, désigne donc en réalité, non pas une seule amante, mais les deux pures beautés qui firent sentir au poète le charme de l'amour. La légende, suprême consécration du génie, s'est attachée déjà à ce nom mystérieux, et, de deux figures réelles qu'il désignait, a formé une seule figure poétique. Mais, si l'on écoute d'une oreille un peu délicate les tons transitoires qui se succèdent dans les *Méditations,* on distinguera les deux amours, et l'on s'apercevra, non sans surprise, que le morceau portant précisément pour titre ce nom d'*Elvire*, morceau d'ailleurs imité de Properce (Élégies, III, 2), n'est pas adressé à la véritable inspiratrice de la poésie lamartinienne. Le génie possède une grande force de rénovation, et il la manifeste

jusque dans les moindres signes : le nom d'Elvire n'est, à tout prendre, qu'un de ces élégants pseudonymes, jadis à la mode en poésie, dont les élégiaques du XVIIIe siècle décoraient leur amante. Lamartine a suivi en cela l'usage de ses prédécesseurs; mais les Églé, les Thémire, les Sylvie, les Climène ont péri; Elvire est immortelle. Elle n'est pas pour nous la dernière apparue dans une série de figures semblables; elle est la figure même de l'amour poétique et idéal.

Dans la tristesse de son âme plusieurs projets littéraires occupaient alors l'esprit de Lamartine : une tragédie de *César* où il voulait montrer son sentiment politique du moment, à savoir que les peuples corrompus doivent être gouvernés par la force, un grand poème sur *Clovis* dont nous avons un beau fragment et où devait figurer le surnaturel chrétien, à la manière sans doute des *Martyrs* de Chateaubriand, mais non sans mélange d'idées platoniciennes. Quant aux *Méditations* qui allaient le rendre tout à coup célèbre, il les laissait venir au jour le jour, sans y attacher d'importance, et simplement parce que quelque chose en lui voulait chanter. Il en lisait des passages très applaudis dans les salons du faubourg Saint-Germain, il recueillait les suffrages admiratifs de M. de Bonald, du duc de Rohan, du duc Mathieu de Montmorency, de M. de Genoude, de l'abbé de Lamennais.

La qualité surprenante, inouïe, goûtée alors dans ces vers, on peut la désigner en un seul mot : ce

qui inspirait le poète et ce qui faisait la nouveauté de son inspiration, c'était le sentiment de l'infini. Voilà la découverte de Lamartine, découverte attendue par les esprits de sa génération et saluée par eux, quand il la produisit. Les lettres familières du poète montrent clairement que ce sentiment inconnu était bien la source de sa poésie et qu'il était aussi l'aspiration collective des hommes de son temps. Répondant à son ami Virieu, il lui dit, le 11 octobre 1818, ces paroles caractéristiques : « Il s'est développé beaucoup de choses en toi depuis deux ans, et tes lettres en sont un témoignage frappant. Elles m'enchantent par le neuf et le profond et le clair qui y manquait souvent autrefois. Mme de B... et moi, nous parlons de ta métaphysique qui est bien à peu près la mienne. Tu as trouvé en effet le vrai mot, l'*infini*. Je l'avais dit souvent sans m'y fixer ; je l'avais dans l'esprit, et tu l'as produit : c'est cela, il faut le mettre en réserve ; tout est là. C'est l'âme de l'homme tout entière : et par conséquent tout ce qui doit et peut agir sur son âme, dans les arts même, doit en tenir et y tendre par quelque point. » A un autre de ses correspondants, le 15 janvier 1819, il écrit encore : « Il n'y a que l'infini qui remplisse l'âme en tout genre ; tout le reste, excepté l'amour pur et absolu, ne signifie rien. » Et félicitant le duc de Rohan de son entrée dans le sacerdoce, il écrit en toute spontanéité, le 30 mai 1819, ce vivant commentaire de tous les soupirs, de tous les élans et de tous les doutes qui lui dictaient à la même époque

les vers des *Méditations*, il laisse couler de son cœur ces paroles identiques, quant au sens, à ses plus idéales poésies : « Heureux ceux qui croient! Cette béatitude renferme toutes les autres, et pensez-vous que, si je croyais entièrement, je balancerais à prendre mon parti? Qu'est-ce que je pourrais espérer de mieux? je vous le demande. Je me précipiterais dans cette source de vie, et j'y étancherais à jamais cette soif de justice et d'amour que je n'espère jamais rassasier sur la terre.... » La poésie est capable de rivaliser avec les arts plastiques sur leur propre terrain ; elle peut en outre s'annexer bien des domaines, la psychologie, l'éloquence : elle est la parole, par conséquent l'expression de tout ce que peut voir, sentir et comprendre l'humanité. Mais si l'on recherche l'essence même de la poésie, si l'on veut dégager la qualité spéciale qui la constitue, la cause unique de cette impression à la fois triste et délicieuse que l'on nomme « poétique », il semble qu'on la trouvera dans l'aspiration vers l'infini. Lamartine est le premier dans notre pays, si l'on excepte Chateaubriand, qui nous ait montré cette attitude d'une âme soulevée par le désir vers un insaisissable bonheur. Il semble donc, à ce titre, l'initiateur de la véritable poésie en France.

Le sentiment de l'infini, ignoré des siècles précédents, fut le germe nouveau qui, pendant quatre années fécondes, fit naître suivant les jours, dans l'âme où il avait pris racine, ces fleurs dont plusieurs étaient étrangères jusque-là à notre sol : en

1816, *Invocation*, *le Génie*; en 1817, *le Temple*, *l'Immortalité*, *l'Enthousiasme*, *le Lac*, *Ode*; en 1818, *Chants lyriques de Saül*, *le Désespoir*, *l'Isolement*, *la Foi*, *le Vallon*, *le Soir*, *Souvenir*; en 1819, *la Semaine-Sainte*, *la Providence à l'Homme*, *le Chrétien mourant*, *Dieu*, *l'Homme*, *la Retraite*, *la Prière*, *l'Automne*. — *Le Golfe de Baïa*, *Hymne au Soleil*, *à Elvire*, *Adieu* sont des poésies antérieures au renouvellement suscité dans l'âme du poète par l'apparition du lac, et par conséquent, malgré la douceur de l'harmonie, elles restent encore des poésies du XVIII[e] siècle et de l'Empire. Même parmi celles qui vinrent après 1816, un certain nombre gardent les formes de discussion et le style sans charme que la rêverie lamartinienne viendra remplacer. L'ode sur la *Naissance du duc de Bordeaux* est postérieure de quelques mois à la première édition du livre révélateur.

Au mois de juin 1816, peu de jours avant d'apercevoir, aux bords du lac de Savoie, l'idéale inspiratrice, Lamartine avait voulu, il avait failli publier « un volume contenant quatre petits livres d'élégies », le recueil des vers qu'il avait écrits jusqu'à cette époque. Ce livre, qui ne parut pas, aurait été composé de ces poésies qu'on appelait alors à bon droit *légères* ou *fugitives*; il aurait renfermé des vers de circonstance, des madrigaux et badinages, par exemple un morceau intitulé *Mes Dettes*, dont voici la fin :

... Et toi surtout, et toi qui, la première,
Du doux plaisir m'enseignas le mystère,

Non, non, jamais je n'oublierai ce jour
Qui mit le comble à tes faveurs secrètes.
Je te dois tout, Myrthé!... mais en amour
Un souvenir doit payer bien des dettes!

Mes chers amis, mon compte n'est pas fait,
Je dois encore, et m'en fais une gloire.
Si quelquefois je manque de mémoire,
Je la retrouve en parlant d'un bienfait :
A l'amitié confiante et discrète
Je dois beaucoup; mais, loin de m'effrayer,
Vous le savez, mes amis, c'est la dette
Qu'il me sera le plus doux de payer.

Dans le genre élégiaque, le livre du jeune versificateur aurait offert l'attrait de cette romance, *le Saule pleureur* :

Arbre chéri de la mélancolie,
Arbre touchant, par ma douleur planté,
Où chaque soir mon âme recueillie
Sur son tombeau vient pleurer la beauté;

De mon Emma toi qui couvres la cendre,
Sur son destin tu me parais pleurer,
Et tes rameaux se plaisent à descendre
Vers son gazon qui semble t'attirer.

Un jour aussi tu couvriras ma tombe,
De l'amitié tu cacheras le deuil :
Il faut mourir quand la beauté succombe!
Tu pleureras sur un double cercueil.

Conserve bien sa dépouille mortelle!
Tous les matins je viendrai t'arroser,
Saule chéri, mais garde-moi près d'elle,
Garde la place où je veux reposer.

Que le zéphyr embaume ton feuillage!
Qu'il reverdisse au souffle du printemps!
Et qu'à jamais sous ton pieux ombrage
L'air soit plus doux, les regrets moins cuisants!

Ces vers que Lamartine avait voulu détruire ont été réellement écrits par lui : voilà ce que le XVIIIe siècle et l'école de l'Empire lui avaient enseigné, voilà quel était son point de départ, et ce que les exemples reçus par lui étaient capables de produire.

Mais, quatre ans après, les *Méditations* parurent à la place de ce livre; le poète avait vécu, il avait senti, il s'était trouvé lui-même, il avait puisé dans son vrai, dans son propre fonds; et voici, dans le genre encore de la poésie triste et funéraire, ce qu'il apportait à son tour au XIXe siècle, cette plainte délicieuse, où la rêverie pénètre de spiritualité la nature extérieure, avec un accent de douceur qui, inconnu jusqu'alors, n'a pu être modulé de nouveau que par le poète lui-même :

Le soir ramène le silence.
Assis sur ces rochers déserts,
Je suis dans le vague des airs
Le char de la nuit qui s'avance.

Vénus se lève à l'horizon;
A mes pieds l'étoile amoureuse
De sa lueur mystérieuse
Blanchit les tapis de gazon.

De ce hêtre au feuillage sombre
J'entends frissonner les rameaux :
On dirait autour des tombeaux
Qu'on entend voltiger une ombre.

Tout à coup détaché des cieux,
Un rayon de l'astre nocturne,
Glissant sur mon front taciturne,
Vient mollement toucher mes yeux.

Doux reflet d'un globe de flamme,
Charmant rayon, que me veux-tu?
Viens-tu dans mon sein abattu
Porter la lumière à mon âme?

Descends-tu pour me révéler
Des mondes le divin mystère,
Ces secrets cachés dans la sphère
Où le jour va te rappeler?

Une secrète intelligence
T'adresse-t-elle aux malheureux?
Viens-tu, la nuit, briller sur eux
Comme un rayon de l'espérance?

Viens-tu dévoiler l'avenir
Au cœur fatigué qui t'implore?
Rayon divin, es-tu l'aurore
Du jour qui ne doit pas finir?

Mon cœur à ta clarté s'enflamme,
Je sens des transports inconnus,
Je songe à ceux qui ne sont plus :
Douce lumière, es-tu leur âme?

Peut-être ces mânes heureux
Glissent ainsi sur le bocage.
Enveloppé de leur image,
Je crois me sentir plus près d'eux!

Ah! si c'est vous, ombres chéries,
Loin de la foule et loin du bruit,
Revenez ainsi chaque nuit
Vous mêler à mes rêveries.

Ramenez la paix et l'amour
Au sein de mon âme épuisée,
Comme la nocturne rosée
Qui tombe après les feux du jour.

Venez!... Mais des vapeurs funèbres
Montent des bords de l'horizon :
Elles voilent le doux rayon,
Et tout rentre dans les ténèbres.

Les *Méditations* parurent au mois de mars 1820, dans une librairie dirigée par l'éditeur Nicolle et portant le nom de « grecque-latine-allemande ». Des trésors de nouveauté tenaient dans ce mince volume de 116 pages et de 24 morceaux; et encore peut-on dire que les poèmes vraiment révélateurs atteignaient à peine le nombre de dix, les autres demeurant trop conformes à la tradition du XVIIIe siècle. La parole de ce jeune homme inconnu fut écoutée avec un vif enthousiasme par la société du temps. Féletz, Dussault, Villemain l'applaudirent. Un poète, Chênedollé, voyant dans cet accueil un encouragement pour la poésie, s'en félicitait en des termes où la rivalité semble modérer un peu l'admiration : « Un essai, dit-il, tenté il y a quelques mois par M. de La Martine (*sic*), et qui a eu beaucoup de succès, m'a fait croire que tout n'est pas désespéré et que la fibre poétique peut encore frémir dans les imaginations françaises ». Le ministre de l'intérieur Siméon donna à l'auteur des *Méditations*, au nom du roi, la collection des classiques latins et des classiques français. Le ministre des affaires étrangères le nomma, le 24 mars, attaché d'ambassade à Naples, sous le duc de Narbonne. Lamartine, depuis longtemps, sollicitait un poste diplomatique sans pouvoir l'obtenir; la gêne de fortune, le désir d'indépendance vis-à-vis de ses oncles, un goût inné pour l'action, qui persistait à travers la production littéraire, lui avaient fait désirer un emploi utile de son temps : la poésie remportait d'un coup le

succès que des protections puissantes ou gracieuses n'avaient pu ravir, et le poète était envoyé, comme diplomate, sur les bords de cette mer de Naples qui avait, huit ans auparavant, bercé ses rêves et coloré sa jeune imagination.

Il n'y retournait pas le cœur vide ou peuplé seulement de souvenirs. Sa vie s'était enrichie de l'amour d'une femme devenue sa compagne. A Chambéry, chez des amis de sa sœur, Mme Xavier de Vignet, il avait rencontré une jeune Anglaise, Mlle Maria-Anna-Elisa Birch; celle-ci s'était exaltée pour les poésies encore inédites du jeune Byron français. Un penchant mutuel avait suivi, puis, de la part de la jeune fille protestante, une abjuration secrète qui devait aider au mariage. La dernière en date, parmi les poésies des *Méditations*, garde la trace des difficultés qui retardaient l'union désirée. On s'était de nouveau retrouvé à Aix, pays prédestiné pour l'amour ainsi que Naples. La gloire littéraire, la nomination diplomatique avaient surmonté tous les obstacles. Lamartine se maria à Chambéry le 6 juin 1820. Son attachement pour la femme qu'il avait choisie était raisonné, fondé sur une estime profonde de la personne et sur une appréciation chrétienne des beautés morales du mariage. Ces dispositions, sous le beau ciel de Naples, ne tardèrent pas à se compléter par l'enthousiasme. Les plus beaux enchantements de l'amour, qui remplissent les *Secondes Méditations*, eurent pour témoins les rivages d'Ischia. Cependant,

le travail de la diplomatie entravait Lamartine dans ses effusions poétiques et il adressait à la poésie des *Adieux* qui n'étaient pas, fort heureusement, définitifs. Ils l'étaient si peu que, voyageant de Naples à Rome, le 20 janvier 1821, il lui vint au contraire à l'esprit la conception d'un immense poème où la force de sa vie entière aurait trouvé à s'employer. Ce poème devait comprendre l'histoire totale de l'humanité. *La Chute d'un ange*, qui fut écrite longtemps après, formait un épisode essentiel de ce vaste plan d'ensemble.

A Rome, en février 1821, il naquit à Lamartine un fils qui ne devait pas vivre. Tourmenté par des maux de nerfs qui lui rendaient impossible le séjour de Naples, le poète diplomate demanda un congé illimité. Il passa à Florence pour voir le marquis de la Maisonfort, ministre plénipotentiaire de France et poète à la façon de Chaulieu; puis il demeura tout l'été à Aix. Il alla ensuite avec sa jeune femme s'installer à Saint-Point, qui fut sa résidence pendant un grand nombre d'années. Le château et la terre de Saint-Point, enfoncés dans les montagnes du Charolais et assez voisins de Milly, n'étaient pas une propriété de famille; le père de Lamartine les avait acquis, et habitait tantôt là, tantôt à Milly; lors du mariage de son fils, il lui donna Saint-Point. Le château fut à cette époque réparé par Lamartine pour servir d'habitation à sa jeune famille. Sa fille Julia (un nom de souvenir intime) naquit à Màcon le 14 mai 1822, et son fils Alphonse mourut quelques

mois après, sans avoir atteint l'âge de deux ans. En 1823, les *Premières Méditations* arrivent à leur dixième édition, et le poète s'occupe de terminer *la Mort de Socrate* et les *Secondes Méditations*. Ces deux ouvrages parurent séparément à la fin de l'année.

Les deux années 1824 et 1825, Lamartine les passe, comme les précédentes, à Mâcon et à Saint-Point. Il songe toujours à son grand poème, et, sous le titre d'*Invocation du Poète,* il en écrit le début, que pénètre un accent si religieux ; il compose aussi la première *Vision* de ce poème universel, et, passant ensuite à un épisode de cette vaste conception d'ensemble, il écrit le *Chant des Chevaliers*, publié longtemps après, en partie par lui-même dans les *Nouvelles Confidences*, en partie après sa mort dans les *Poésies inédites*. Le *Chant des Chevaliers* est, avec une charmante épître adressée à Victor Hugo, la seule composition de Lamartine où se trouve la préoccupation du moyen âge, si intense dans la littérature pendant ces années-là ; on peut croire qu'il n'aurait pas traité ce sujet conforme à la mode de son temps, si cet épisode n'avait pas été une partie nécessaire du plan général qu'il avait conçu.

Les événements politiques attiraient sa pensée, la possibilité d'être appelé à la députation lui apparaissait. Il adressait alors à Casimir Delavigne une épître sur la liberté, pour dire encore une fois quelle ombre jetaient sur elle les excès commis en son nom.

En novembre 1824, il se présente à l'Académie

française par complaisance pour son père, mais c'est Droz qui est nommé.

En 1825, il écrit *Child-Harold*, dont six mille exemplaires sont vendus en deux jours, et le *Chant du Sacre*. Il est décoré et nommé secrétaire d'ambassade à Florence. Avant de se rendre à son poste, il reçoit à Saint-Point la poétique visite de Victor Hugo et de Charles Nodier; et au mois d'octobre il est à Florence, il retrouve sa chère Italie, la patrie de son imagination. Mais un passage de son *Child-Harold* avait blessé les sentiments italiens; dans la bouche de Child-Harold, partant pour secourir les Grecs insurgés, il avait mis ces vers pleins de reproche pour la mollesse italienne :

Adieu! Pleure ta chute en vantant tes héros!
Sur des bords où la gloire a ranimé leurs os,
Je vais chercher ailleurs (pardonne, ombre romaine!)
Des hommes, et non pas de la poussière humaine!

Un duel s'ensuivit entre le poète, au fond si épris de l'Italie, et le colonel napolitain Pepe. Dans cette rencontre, Lamartine, voulant à tout prix épargner la vie de son adversaire, garda seulement la défensive, et reçut une blessure au bras. L'opinion, un moment soulevée, fut satisfaite et passa du mécontentement à l'admiration pour la noble attitude, pour le procédé généreux du poète français.

A Florence, et surtout à Livourne, sur les bords de cette mer harmonieuse où la destinée ramenait toujours le poète, cette année 1826 vit éclore quel-

ques-unes des poésies qui allaient former le recueil des « Harmonies » : l'*Hymne de la nuit*, l'*Hymne du soir dans les temples*, l'*Hymne du matin*, *Encore un Hymne, Paysage dans le golfe de Gênes*. Le poète fit un voyage en France pour recueillir, dans la succession de son oncle l'abbé de Lamartine, le beau château, la terre et les grands bois de Monculot, près de Dijon. De retour à Florence, il occupa, en l'absence du marquis de la Maisonfort, le poste de chargé d'affaires, et, dans cette situation plus importante, prit goût à ses fonctions de diplomate. Il recevait avec honneur les Français de passage en Toscane, entre autres Mme Gay et sa fille, la jeune Muse déjà célèbre par son talent et sa beauté. Lui-même était fêté à la cour du grand-duc où il disait ses vers. Un accident survenu dans la campagne de Rome, la perte des eaux de l'Anio, lui donna l'occasion de réparer, vis-à-vis de l'Italie, l'offense que sa noble conduite envers le colonel Pepe avait déjà effacée. Mais la beauté de l'Italie, enchantement des yeux, ne lui faisait pas oublier le pays cher au cœur, le doux Milly, chaud des tendresses de la famille, et la maison de Bienassis, témoin des jeunes amitiés : avec les hymnes religieux, élancés dans l'infini d'un ciel pur, alternaient des chants plus humbles, échos voilés de la patrie. En août 1828, le nouveau ministre plénipotentiaire, baron de Vitrolles, étant arrivé à Florence, Lamartine obtint un congé et rentra en France. Il avait séjourné en Toscane près de trois ans.

Sa situation de fortune avait changé par suite de l'héritage reçu de ses oncles, mais surtout sa situation littéraire s'était modifiée durant l'absence. A Paris, il trouva sa renommée de poète grandie jusqu'à la gloire. A Monculot et à Saint-Point, le propriétaire terrien, bienfaiteur des pauvres, fut accueilli en triomphe par les habitants des campagnes, qu'il employait à l'embellissement de ses résidences. Mais son travail de diplomate et ses plaisirs de propriétaire rural ne le satisfaisaient pas, il se sentait une autre vocation, car le 21 novembre 1828 il écrivait ces mots : « L'ombre du Dante m'apparaît et me reproche. J'ai un remords, un vautour poétique dans l'âme. » Aussi composait-il vers cette époque deux longues poésies, d'inspiration d'ailleurs très diverse, l'*Hymne au Christ* au mois d'avril, et *Novissima Verba* au mois d'octobre 1829. Sa renommée, accrue pendant l'absence, lui facilitait cette fois l'entrée à l'Académie française. Sur l'invitation de ses patrons les plus actifs, Villemain, Laîné, il s'était rendu à Paris pour remercier les académiciens de son élection, lorsqu'il fut rappelé à Mâcon par l'affreuse nouvelle de la mort de sa mère. Il accompagna le corps à Saint-Point, où il lui fit élever une chapelle entre le cimetière du village et le parc du château. Sa mère avait été peut-être sa plus vive et sa plus profonde affection. Il voulut à tout prix garder la maison de Milly, où il avait eu une enfance si heureuse et si tendre auprès de cette mère tant aimée. Et lorsque, quelques mois après,

le 1er avril 1830, il fut reçu à l'Académie française, au lieu de commencer, suivant l'usage officiel, par l'éloge de son prédécesseur, ses premières paroles furent l'expression de sa douleur filiale ; il dit combien les honneurs littéraires étaient changés pour lui, puisqu'il ne pouvait plus les rapporter à celle qui les lui avait fait désirer ; il montra que la gloire même n'avait pas de prix à ses yeux, si elle n'était pas liée à une joie du cœur : ce poète aimant et sincère mettait de son âme jusque dans un discours d'apparat ; c'était la première fois sans doute qu'on voyait une cérémonie académique s'attendrir de la sorte par les sentiments de famille et par des effusions de poésie vécue.

Tels sont les événements de la vie du poète, à travers lesquels se forma le livre des *Harmonies poétiques et religieuses* ; ce recueil parut au mois de juin 1830.

Peu de jours après la publication des *Harmonies*, la Révolution de 1830 éclatait. Le poète eut le temps de recevoir les justes éloges de la critique. Mais l'ébranlement survenu dans le monde social détourna aussitôt sa pensée, comme celle du public, vers d'autres objets. Le goût de l'action, le tourment de sa conscience qui ne peut tolérer une oisive rêverie, attachent son regard sur le sort présent et futur du pays. En septembre 1830, il a cru devoir se démettre de ses fonctions diplomatiques : il reconnaît dans le régime nouveau la seule ressource de la France ; aussi ne lui refuse-t-il pas son adhésion ;

mais l'honneur, les traditions de famille l'empêchent de lui accorder ses services. Dès le mois d'octobre, l'occasion est offerte à Lamartine d'intervenir dans les événements politiques : le peuple, vainqueur d'une dynastie, réclamait la mort des ministres déchus ; l'émeute assaillait le donjon de Vincennes où ils étaient enfermés. Lamartine, n'ayant encore d'autre titre que sa poésie, la déploie au-devant des têtes menacées. Le danger qu'il veut écarter des autres peut, dans l'enchaînement des crimes des révolutions, retomber sur lui : que lui importe! Le poète rêve déjà en 1830 l'attitude qui immortalisera le tribun de 1848 repoussant le drapeau rouge des marches de l'Hôtel de Ville ; il brave en idée la mort qu'il devait plus tard affronter de si près :

Que l'autel de la Peur serve d'asile au lâche!
Ce cœur ne tremble pas aux coups sourds d'une hache,
　　Ce front levé ne pâlit pas ;
La mort qui se trahit dans un signe farouche
En vain, pour m'avertir, met un doigt sur sa bouche :
　　La gloire sourit au trépas.
　　Il est beau de tomber victime
Sous le regard vengeur de la postérité,
　　Dans l'holocauste magnanime
　　De sa vie à la vérité!
L'échafaud pour le juste est le lit de sa gloire :
Il est beau d'y mourir au soleil de l'histoire,
　　Au milieu d'un peuple éperdu,
De léguer un remords à la foule insensée,
Et de lui dire en face une mâle pensée,
　　Au prix de son sang répandu!

La poésie n'est pas un vain jeu quand elle prépare de la sorte pour l'action future, quand le poète

se crée, par la sincérité de ses vers, des engagements qu'il accomplira en héros.

Lamartine publie une brochure intitulée *la Politique rationnelle*, écrit très remarquable, où sont contenues toutes ses idées déjà formées et à peu près définitives sur le gouvernement. Et pour être en mesure de les appliquer, il se présente aux élections de 1831, dans le Var, et dans le Nord, à Bergues, où habitait une de ses sœurs, Mme de Coppens. Il manqua cette dernière élection de quelques voix seulement, et reçut dans la lutte les injures du poète Barthélemy, auquel il répondit de haut avec une sereine clémence. Il commence *Jocelyn*, il écrit en décembre 1831 la poésie intitulée *les Révolutions* et, en avril 1832, les vers à Walter Scott.

Au mois de juillet de la même année, il s'embarque à Marseille pour son voyage, depuis longtemps projeté, en Orient. Il allait voir de ses yeux le berceau sacré des religions qui lui étaient chères, contempler les paysages où David avait chanté, où Jésus était mort. La Bible, familière à son enfance et à tous ses âges, lui avait fait pressentir des aridités de déserts, des fraîcheurs de fontaines, dont il voulait recevoir à son tour la directe impression. Comme le sentiment religieux s'élevait surtout en lui devant les spectacles de la nature, il pensait que la divinité lui apparaîtrait plus clairement encore dans les lieux où elle s'était tant de fois révélée. Suivant un goût qui animait nouvellement les esprits, il se sentait attiré par les aspects de la nature exté-

rieure auxquels furent associées les mœurs et les actions des hommes. Il portait en lui un vaste sujet de poème où devait figurer l'humanité primimitive, et pour lequel il lui fallait la proche vision des contrées antiques. Un poète uniquement attaché au jeu intérieur des passions, appartenant à une littérature toute psychologique, un Racine, par exemple, avant d'emprunter des sujets à la Bible, n'avait pas eu l'idée d'aller voir quel azur le ciel de la Palestine déployait sur Jérusalem. Mais des curiosités nouvelles avaient surgi, le chemin des voyages poétiques était ouvert. S'il n'était pas suivi par tous les poètes qui prétendaient décrire l'Orient, les plus inspirés d'entre eux, les plus portés à mettre la poésie en acte, Byron, Chateaubriand, étaient partis, ils s'étaient jetés hardiment dans les brillantes et réelles aventures d'une vie amplifiée. Et Lamartine, qui préférait comme eux la poésie vécue à la poésie écrite, partait comme eux. Pèlerin recueilli, poète avide d'impressions fortes, loin des villes banales où se pratique le métier des vers, il s'en allait vivre d'une existence plus haute, au gré des spectacles nouveaux qui devaient se dérouler devant ses yeux et des émotions inconnues qui devaient retentir dans son âme.

Il partait comme un roi de la poésie, monté sur un navire qui le menait aux points désignés par lui-même, entouré de sa famille et de plusieurs amis qui lui formaient un cortège d'affection et d'honneur.

Il vit la Grèce au passage; mais il l'abordait assez

mal disposé pour elle. La mythologie hellénique, lui apparaissant à travers des imitations sans vie où le sensualisme du dernier siècle avait cherché des prétextes, répugnait à sa pureté et choquait son ardent monothéisme. Le lyrisme des psaumes, dont il attribuait la majesté au roi David, le touchait plus que celui de Pindare et d'Anacréon. Parmi les productions de l'esprit grec, il ne goûtait que la poésie primitive d'Homère, parce qu'elle correspond à la Bible, et la philosophie de Socrate et de Platon, parce qu'elle a préparé le christianisme. La merveilleuse forme du Parthénon le subjugua ; il entrevit pendant quelques heures l'image de la parfaite beauté. Mais il jugea bientôt cette perfection trop étroite, et il se hâta vers les spectacles plus étendus, enfermés dans une ligne moins nette, que lui promettait l'Orient.

Après avoir touché Rhodes et Chypre, il débarqua à Beyrouth. Il établit sa famille dans une maison hors de la ville, et, menant avec lui de magnifiques chevaux, traitant d'égal à égal avec les chefs druses, maronites et arabes, il commença par le Liban son poétique et pieux pèlerinage. Une visionnaire anglaise qui avait quitté l'Europe pour habiter ce pays du mysticisme, lady Esther Stanhope, voulut à certains signes reconnaître en lui un Oriental et lui prédit de hautes destinées, un avenir de grand pouvoir politique, non seulement en France, mais en Asie. Certes Lamartine ne croyait pas encore à ces prophéties dont la première devait si nettement s'accomplir; pourtant la seconde elle-

même, la plus chimérique, rencontrait chez lui cette disposition à agir qui se prenait à tout; dans son récit de voyage, vantant les populations de l'Orient, il ajoute : « Que ne ferait pas un chef habile avec une pareille race d'hommes? Si j'avais le quart des richesses de tel banquier de Paris ou de Londres, je renouvellerais en dix ans la face de la Syrie : tous les éléments d'une régénération sont là; il ne manque qu'une main pour les réunir, un coup d'œil pour poser une base, une volonté pour y conduire un peuple. » On a vu rarement des facultés aussi diverses, l'aptitude à la politique et le don de la poésie, rapprochées d'aussi près, d'un lien aussi souple, chez le même homme.

Ce fut le poète en lui qui soutint ensuite contre un poète arabe, rencontré sur les pentes du Carmel, une joute d'harmonieuses paroles, de métaphores ruisselantes, pour célébrer, au bord d'une fontaine, la grâce d'une jeune fille de ces climats.

Ce fut le philosophe chrétien qui, marchant pieusement sur la trace des pas de Jésus, visita Nazareth, le mont Thabor, Cana, le Jourdain, le lac de Tibériade, Jérusalem. Il vit en outre Jéricho et ses populations d'Arabes, la mer Morte et les déserts qui l'entourent, et repassa par Jérusalem pour rentrer à Beyrouth.

Là sa fille lui fut enlevée à l'âge de dix ans, le 6 décembre 1832, par une maladie de poitrine dont elle portait le germe depuis quelque temps; si loin de la patrie, dans ce pays étranger où il l'avait con-

duite pour la guérir et pour imprégner sa jeune âme des plus belles visions, il perdait ainsi son enfant unique :

C'était le seul débris de sa longue tempête,
Seul fruit de tant de fleurs, seul vestige d'amour....

Au printemps, le père et la mère, renonçant à continuer leur voyage par l'Égypte, allèrent à Balbek, dont les ruines gigantesques frappèrent fortement l'esprit du poète. Ils poussèrent leur course jusqu'à Damas. Au retour, ils traversèrent les montagnes et les larges vallées du Liban, toutes peuplées de monastères. Ce fut là que Lamartine apprit, par un courrier arabe venu de Beyrouth, que le collège de Bergues l'avait élu député. Il visita ensuite les cèdres antiques de Salomon. Le 15 avril 1833, il quitta avec Mme de Lamartine la chambre où était morte Julia. Pendant que Mme de Lamartine visitait Jérusalem et Bethléem, il resta à Jaffa ; là il écrivit sur son agonie de père les vers douloureux de *Gethsémani*. Un vaisseau, naviguant près de celui qui portait le corps de leur enfant, emmena le couple désolé vers Constantinople, d'où ils voulaient regagner la France par voie de terre. Les voyageurs virent les îles de l'Archipel, les rivages de l'Asie Mineure, ils s'arrêtèrent à Smyrne, ils passèrent en vue de la plaine où fut Troie. Ils séjournèrent pendant deux mois à Constantinople. Ils en repartirent à la fin de juillet, et visitèrent la Turquie d'Europe en passant par Andrinople, Philippopoli, Sophia, Nissa et Bel-

grade, jusqu'à Semlin. Pendant ce trajet, Lamartine tomba malade « de fatigue et de chagrin » dans un village bulgare; en prévision de sa mort, il recommanda qu'on l'ensevelît sous un arbre au bord de la route, avec ce seul mot écrit sur la pierre : Dieu! Il se rétablit et put voir de près les populations serbes et bulgares, dont les aspirations vers la liberté gagnèrent toutes ses sympathies. Les voyageurs, traversant l'Allemagne, rentrèrent à Mâcon en octobre 1833. Lamartine alla prendre à Marseille le cercueil de sa fille et vint le déposer sur celui de sa mère dans le caveau de Saint-Point. C'était principalement sous l'influence d'une pensée religieuse qu'il avait entrepris ce voyage d'où il rapportait de hautes visions, mais un cœur brisé : il s'efforça d'incliner sa douleur devant la volonté divine.

A cette époque de son voyage, le développement philosophique et politique, dès longtemps commencé, s'accomplissait chez Lamartine. Il avait laissé la France agitée par la crise qui succéda à la Révolution de 1830. Les problèmes suscités par l'événement n'avaient pas cessé de l'occuper, même devant les spectacles les plus étrangers. Il notait les pensées qui lui venaient à ce sujet, et qui témoignaient de sa sympathie pour la marche en avant de l'humanité : par exemple, en abordant à Smyrne, dont la vue évoquait pour lui le souvenir harmonieux d'Homère, il songeait aussi aux disciples du saint-simonisme réfugiés dans cette ville d'Asie Mineure, et il trouvait l'occasion de sentir ses points de communauté avec les réfor-

mateurs, c'est-à-dire le vœu d'une organisation sociale sur la base religieuse de la fraternité. Ses idées en religion obéissaient au même mouvement qui entraînait sa pensée politique. Sa foi, dont l'essence est le pur déisme, se généralisait et s'étendait pour embrasser le monde de l'Islam qui était venu maintenant à portée de son regard, et où il reconnaissait la simplicité de ses propres dogmes, l'adoration d'un Dieu unique, l'abandon à la volonté du Très-Haut. Son attendrissement devant les scènes visibles de l'Évangile ne l'empêchait pas de concevoir une extension future de la doctrine, dont il souhaitait un renouvellement qui l'accommoderait aux besoins successifs du monde.

A partir de ce moment, l'être de Lamartine était constitué dans ses éléments principaux, dont sa vie subséquente et ses œuvres allaient être la manifestation. Ce voyageur qui revenait d'Orient portait en lui deux hommes : le poète tendre et religieux, enrichi des visions de l'âge biblique, et l'homme d'action généreuse, de pensée rationnelle, qu'un mandat de représentant de son pays était allé chercher dans une vallée du Liban. De retour en France, Lamartine, comme député de Bergues d'abord, puis de Mâcon, comme chef ensuite d'un gouvernement orageux, occupe avec éclat la scène politique pendant près de vingt ans. Il continue cependant à écrire des vers et à en publier : il compose un grand poème intime, idéalisation d'une aventure dont il a connu le héros dans sa jeunesse, et un vaste poème épique,

depuis longtemps prémédité, et pour lequel l'Asie parcourue lui fournira les aspects vivants. Il donne aux lecteurs un recueil de poésies lyriques dignes de leurs aînées. Il aborde le roman, soit pour épancher ses souvenirs personnels de famille et d'amour, soit pour montrer parmi le peuple de touchantes figures qu'il rattache toujours à sa vie d'autrefois. Il communique ses pensées abondantes sur les événements contemporains à plusieurs journaux qui sont les organes de sa politique. Pendant ou après sa vie politique, il écrit l'histoire en de nombreux ouvrages qui racontent diverses époques du passé récent ou ancien. Il tente, dans une publication périodique écrite par lui seul, une autre sorte d'histoire, la critique littéraire, en donnant ses jugements sur des âges poétiques et des figures d'écrivains. Il séjourne à Paris ou dans ses domaines de Monceau et de Saint-Point. Il voyage encore, revenant sur ses traces anciennes, à Ischia en 1844, en 1850 en Asie Mineure, où l'appelle un don de terres du Sultan, sans chercher dorénavant la surprise de contrées nouvelles. Dès cette année 1833 où nous l'avons conduit, il porte en lui, avec des traits nettement accusés, tout son avenir virtuel, relié aux événements et aux tendances des années antérieures; les conditions de milieu, d'éducation, de rencontres, de spectacles extérieurs, de voies prises, de directions engagées, toutes ces circonstances déterminantes sont fixées et n'ont qu'à produire leurs effets en œuvres et en actes. Une biographie de détail qui ne nous ferait plus

découvrir de causes nouvelles devient inutile; nous n'avons qu'à étudier, à leur date, les résultats qu'un noble caractère et un beau génie ont su tirer des diverses sortes d'influences qui nous sont désormais connues.

LA MORT DE SOCRATE

LA PHILOSOPHIE DE LAMARTINE

Le poème de *la Mort de Socrate*, publié en septembre 1823, forme une suite naturelle aux *Premières Méditations*. Celles-ci, pénétrées à moitié par une rêverie amoureuse, bientôt funéraire, demeuraient à moitié de la poésie intellectuelle, une sorte de philosophie en vers. Si émue, si envolée que fût cette neuve poésie, elle conservait cependant quelques allures du siècle d'analyse d'où l'on sortait, le spiritualisme naissant employait encore les armes de son ennemi pour le combattre. La poésie de Lamartine, d'ailleurs, parmi toutes les caresses de ses mélodies et les enchantements de ses périodes, gardera toujours quelque chose, non pas d'abstrait, mais de dépouillé, de translucide, et ne déploiera que des ornements sans épaisseur au travers desquels on apercevra l'idée; la religion y sera toujours d'une simplicité presque philosophique et ne se noiera

jamais dans un mysticisme superflu; la sensibilité ne naîtra jamais de la sensation, et pas davantage elle n'y conduira; on ne rencontrera pas ces troubles, ces vertiges d'halluciné, cette possession par les images, qui semblent introduire le jeu des organes matériels dans le travail de l'esprit. Comme cette poésie est le langage de l'âme, comme elle émane d'un spiritualisme presque absolu, elle maintiendra toujours à son rang l'attribut le plus épuré de l'âme, qui est la raison. Comment s'étonner que la matière tienne une place effacée dans la poésie lamartinienne? S'il existe une harmonie entre la personne morale et son apparence extérieure, la figure du poète n'indiquait-elle pas la prédominance du pur esprit? Qu'on se rappelle cette noble et maigre stature, ce profil qui semble sec, ce corps sans chair, cette substance légère d'un être de haut vol. C'est là le vêtement d'une intelligence idéale, autant que l'appareil d'une fine sensibilité. Et en effet la pensée et le cœur, la philosophie et la poésie se fondaient ensemble dans plusieurs des *Premières Méditations*. Mais leur union est consacrée plus expressément encore dans le beau poème de *la Mort de Socrate*.

Le choix de ce sujet arrivait bien en son temps; composer un poème sur Socrate, c'était proclamer l'alliance entre l'idéal de la poésie nouvelle et l'effort de la métaphysique renaissante. A ce même moment, un jeune et ardent philosophe, épris lui aussi de spiritualisme, en cherchait la source dans l'antiquité grecque : en traduisant et en commentant Platon,

Victor Cousin montrait l'antique origine des croyances dont la nouvelle génération avait soif, il faisait voir combien elles avaient paru nécessaires à l'esprit humain, dès qu'il avait appliqué à la connaissance du monde la réflexion philosophique. Le poète, porté par les aspirations de son âme vers les mêmes doctrines, était conduit naturellement à chanter en vers le premier martyr qui fût mort pour attester l'unité de Dieu et l'immortalité de l'âme. Dans son mélodieux poème, l'antique Psyché, vêtue de la forme la plus blanche, parlant le langage de la plus suave sérénité, s'apprête à quitter la terre hellénique et se rapproche du ciel chrétien. Lamartine vient de regarder la Grèce païenne à travers l'art de Fénelon et certaines idées nouvelles de Chateaubriand. Il a mis sur les lèvres expirantes de Socrate des accents qui s'unissent au verbe chrétien. Il lui a fait professer le gouvernement du Dieu unique et, en même temps, un reste de conception polythéiste qui subit une très douce métamorphose : les dieux antiques y deviennent en effet, non pas de funestes démons, mais des êtres favorables qui, par leur aspect, leur nombre, leur rôle dans l'univers, se confondent avec les anges. Sur le rythme souple de ces évolutions, Lamartine va délaisser la culture classique, si forte et presque la seule au temps où il naquit; il va continuer sa route vers les pays de la lumière, pour retrouver sa véritable école dans le monothéisme religieux et dans les effusions lyriques de la Bible.

Cependant si la Bible, en particulier les psaumes

sont la principale source où Lamartine puise sa conception religieuse et où il trempe son imagination, la philosophie grecque formera toujours un élément capital de sa pensée. La tendresse de son cœur lui inspire une morale, une politique toutes chrétiennes; mais pour l'établissement de ses croyances il semble avoir demandé à deux origines différentes les deux dogmes essentiels où se résume sa foi : son amour de Dieu, les élans qui le portent vers le créateur du monde, se ressentent avant tout de la tradition hébraïque; mais pour les destinées immortelles de l'âme, ne trouvant dans la Bible que des révélations obscures, il a adopté en grande partie les enseignements de Platon. Ces vers harmonieux, si justement célèbres :

Borné dans sa nature, infini dans ses vœux,
L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux,
Soit que, déshérité de son antique gloire,
De ses destins perdus il garde la mémoire...

renferment la doctrine définie avec une exacte profondeur par un autre poète philosophique :

Platon surpris contemple, au fond de sa pensée,
Le Beau, l'être sans borne et qui ne peut finir,
Et sent que d'une extase autre part commencée
L'âme apporte à la terre un divin souvenir [1].

Ému, mais non satisfait par la beauté des choses, n'éprouvant parmi les misères de la vie que de fugitifs éclairs de joie, Lamartine concevait une perfection

1. Sully Prudhomme, *le Bonheur*.

plus haute, une félicité plus entière, dont les réalités n'étaient que des fragments ou des reflets. Son âme ardente s'étonnait de son corps comme d'une prison étroite et douloureuse. Sa mélancolie terrestre, son aspiration vers l'idéal le rendaient apte à reprendre et à développer la philosophie platonicienne. Il reçut de Platon et de Pythagore, en l'échauffant de son enthousiasme de poète, la doctrine de la transmigration qui lui semblait expliquer bien des mystères de la vie actuelle, qui ouvrait à l'activité de son âme, à travers des renouvellements sans nombre, une infinie carrière dans le passé comme dans l'avenir, et qui répondait au goût de la contemplation astrale, une des particularités les plus frappantes de sa rêverie.

L'âme humaine, d'ailleurs, n'était pas à ses yeux la seule qui flottât ainsi à travers les stations de l'immensité. L'univers était plein d'une vitalité spirituelle, d'un animisme ininterrompu qui comblait tous les degrés depuis les êtres les plus humbles jusqu'aux plus sublimes. Pour lui, du moins à certaines heures de synthèse métaphysique, tout, les plantes, les insectes, les organismes divers, cet esprit du globe terrestre que l'on nomme la nature, les astres du ciel qui doivent être animés sans doute d'une intelligence proportionnée à leur masse et à leur lumière, les anges de la tradition catholique librement adaptés à ces conceptions, et une multitude d'autres esprits invisibles, tout vivait, sentait, comprenait, tout adorait Dieu, le Créateur, et tendait à se

rapprocher de lui. L'âme humaine, douée de liberté, pouvant s'élever ou bien descendre selon ses vertus ou ses fautes, subissant ici-bas dans les liens du corps une déchéance méritée ailleurs, traversant des existences successives sur la terre et dans les étoiles, finirait par se réunir à Dieu, le centre universel, d'où elle émane et où elle doit retourner purifiée. La félicité de ce paradis serait surtout le bonheur de l'adoration parfaite, de la fusion avec Dieu ; mais, dans cette union suprême et dans les séjours célestes qui la précéderaient, l'âme, toujours pénétrée de ses tendresses, retrouverait les personnes aimées par elle sur la terre et même les plus humbles objets de ses affections. Cette philosophie, que Lamartine projetait d'exposer avec suite, se trouve çà et là éparse dans ses œuvres; elle n'a pas gardé chez lui une froideur intellectuelle de système; son cœur où tout prenait flamme en a tiré d'ardents effets d'aspiration et d'enthousiasme. Il était utile de la connaître pour pouvoir suivre le poète en ses rêveries les plus étranges et les plus hautes.

Ces rêveries, ces aspirations de Lamartine partent de la philosophie hellénique, chez qui le spiritualisme, le sentiment de la supériorité de l'âme, le mépris des liens du corps, le désir de s'y soustraire, furent, comme on sait, très fortement développés. Cette origine de la poésie lamartinienne est tellement la vraie par certains côtés que, sans remonter à Pythagore et à Platon, on pourrait retrouver chez les derniers platoniciens, chez Cicéron, chez Plutar-

que, d'abord l'hypothèse admise par le poète que les astres sont des étincelles du foyer divin animées par des âmes, et aussi un désir du bonheur céleste analogue à la nostalgie que Lamartine éprouvait sur la terre, des accents pareils à ses plus beaux soupirs. Dans *le Songe* qui termine le traité de *la République* de l'orateur romain, lorsque Scipion se voit transporté parmi les bienheureux qui habitent le ciel, son grand-père, l'Africain, qui est de leur nombre, lui dit : « Ceux-là seuls sont vivants qui, délivrés des liens du corps, s'en sont sauvés comme d'une prison. Mais ce que, vous autres, vous appelez vivre, c'est être mort. Regarde, voilà que Paul-Émile, ton père, vient à toi.... Je le vis, ajoute le songeur; aussitôt mes larmes coulèrent en abondance. Mais lui, en m'embrassant et me baisant : Ne pleure point, me disait-il. Pour moi, dès que mes larmes me laissèrent la liberté de parler : O mon père ! m'écriai-je, toi dont la sainteté, dont les vertus sont l'objet de ma vénération! puisque la véritable vie n'est que dans ces lieux, que fais-je donc plus longtemps sur la terre? pourquoi ne pas me hâter de vous rejoindre?... *Quid moror in terris? quin huc ad vos venire propero?* »

Sur la terre d'exil pourquoi resté-je encore?

LES

SECONDES MÉDITATIONS

POÉTIQUES

Les *Secondes Méditations poétiques*, publiées en 1823, peu de jours après le poème de *la Mort de Socrate*, ne suscitèrent pas l'émotion que les premières avaient éveillée. Une seule explication de cet accueil plus froid semble juste, et Lamartine lui-même l'a donnée : c'est que les *Premières Méditations* furent les premières, et que les *Secondes* étaient les secondes; la surprise était passée, la fleur de nouveauté avait perdu sa fraîcheur. Un seul reproche peut être adressé à ces *Secondes Méditations*, c'est de trop ressembler par un point aux *Premières*. Lamartine n'avait pas inséré dans son premier livre toutes ses poésies, même celles qu'il approuvait, qu'il jugeait dignes de lui : tandis qu'il en publiait un certain nombre, il en avait négligé d'autres, sensiblement pareilles, qui exprimaient les mêmes émotions et chantaient les mêmes amours. Il les reprit

pour les *Secondes Méditations*, de sorte que les deux recueils ne sont pas, au point de vue biographique, rigoureusement successifs; ils se trouvent, à certains égards, presque parallèles : les mêmes amours y sont chantés; la proportion dans laquelle ils sont représentés semble différer seule. Déjà, dans les *Premières Méditations*, Julie est morte, et l'on voit naître l'amour pour la jeune fille qui sera la compagne du poète. Et cependant quelques poésies des *Secondes Méditations* (*Élégie*, *Tristesse*) nous ramènent à Graziella par leur date et par des formes très visibles du XVIIIe siècle; une au moins (*à El****) nous montre Julie encore vivante, et plusieurs parmi les plus belles (*le Crucifix*, *Apparition*, semblable au *Soir* des premières poésies), l'admirable pièce *les Étoiles* pleurent sa mort récente.

Mais à part ces ressemblances, qui tiennent à la composition peu ordonnée, et d'ailleurs très rapprochée, des deux recueils, on remarque de grands changements de l'un à l'autre. Dans les *Nouvelles Méditations* la philosophie d'analyse a disparu entièrement, et avec elle la tristesse métaphysique, l'inquiétude causée par les problèmes de l'univers; les poésies philosophiques sont remplacées par des poésies religieuses. L'âme du poète est toujours amollie par une douce langueur, il se représente encore comme mourant, il est toujours très frappé par la brièveté de la vie; il s'en console par la philosophie d'Horace, mais il y joint celle de l'Ecclésiaste, qui est un Horace religieux, et cette influence nouvelle

ouvre un passage pour atteindre une religion plus haute et pour laisser perdre les traces du XVIIIe siècle :

Hommes, pourquoi d'un soin stérile
Empoisonner vos jours bornés?
Le jour présent vaut mieux que mille
Des siècles qui ne sont pas nés.
Passez, passez, ombres légères,
Allez où sont allés vos pères,
Dormir auprès de vos aïeux :
De ce lit où la mort sommeille,
On dit qu'un jour elle s'éveille,
Comme l'aurore dans les cieux.

L'amour ici est plus heureux et plus enivré, malgré quelques ombres. Il domine dans ce livre. Les *Premières Méditations* appartiennent à la philosophie ou à la rêverie ; de toutes les œuvres poétiques de Lamartine, les *Secondes Méditations* peuvent être appelées, par excellence, le livre de l'amour. Dans notre époque ébranlée par le doute, il semble que l'âme soit contrainte d'assurer ses croyances, comme une base, avant d'y appuyer ses sentiments : de là, l'inquiétude de l'esprit dans le jeune âge, et le retard de l'expansion du cœur. Lamartine maintenant goûte la certitude de la foi ; il sait qui a créé le ciel et la terre ; il peut laisser monter la fleur de son âme, du sol vers le bleu firmament. Le mariage d'ailleurs lui donne la paix et les longues perspectives dans l'amour. La douleur s'efface dans le passé, et le bonheur, longtemps comprimé, va s'épanouir. Le poète est revenu sur les bords enchantés de cette mer de Naples, dont les flots bercèrent ses amours de vingt

ans. Il a retrouvé la vraie patrie de son imagination, cette atmosphère limpide, ces contours amollis, ces légères vagues d'azur, tous les spectacles qui ont pénétré son cœur par les yeux de sa jeunesse. Les brumes du Nord, dont il s'était enveloppé, lorsqu'il rêvait d'amour sur les montagnes natales, vinrent fondre et s'évaporer jadis à cette pure lumière qui, maintenant, le charme de nouveau. C'est la nuit, mais la nuit sous le ciel d'Ischia, nuit transparente, plus belle que les jours de nos contrées, et une voix mélodieuse module ces accords :

Viens! l'amoureux silence occupe au loin l'espace;
Viens du soir près de moi respirer la fraîcheur!
C'est l'heure : à peine au loin la voile qui s'efface
Blanchit en ramenant le paisible pêcheur.

A la molle clarté de la voûte sereine,
Nous chanterons ensemble assis sous le jasmin,
Jusqu'à l'heure où la lune, en glissant vers Misène,
Se perd en pâlissant dans les feux du matin.

La fin des doutes, la plénitude du cœur, l'élan du sentiment s'expriment par des formes littéraires nouvelles. Lamartine a presque rejeté, dans les *Secondes Méditations*, l'emploi des vers à *rimes suivies* et des phrases courtes qui sont les vers et les phrases du didactisme. Les strophes s'envolent de tous côtés, l'inspiration est plus abondante, le souffle poétique plus prolongé, le mouvement plus libre, la maîtrise plus forte. Il gouverne si bien son instrument, il joue si bien de la lyre que, une fois, une seule, lui, ce poète sincère, qui ne chante que sous l'étreinte du

sentiment, il lui a plu d'être à son tour un virtuose, de promener des doigts agiles sur toutes les cordes, et il a composé cette poésie des *Préludes* où l'amour, le désir des fortes aventures, le regret du passé, le tableau de la guerre, la douceur de la vie champêtre se succèdent harmonieusement. Les poètes sont saisis parfois d'une inspiration confuse, d'un désir vague de chanter sans savoir quoi, et ils chantent alors tout ce qui se chante : ainsi, avant qu'Alfred de Musset eût cette vision d'une *Nuit de mai* où se déroulent toutes les images, Lamartine s'abandonne à ce jeu musical des *Préludes*, texte tout marqué d'une symphonie d'orchestre qui fut composée plus tard par Franz Liszt.

Lamartine peut chanter sur une lyre obéissante son bonheur désormais assuré et complet. L'amour, triste naguère, ou contenu et timide, va éclater maintenant, s'élancer en accents de joie, se répandre en longues images, remplir d'abondantes périodes. Il offre tous ces dons à sa bien-aimée. Le chant hébreu dont quelques formes se retrouvent ici [1], le *Cantique des Cantiques*, ce vase d'encens balancé où brûlent tous les parfums de l'Orient, exhale une ivresse moins chaste, mais non pas plus ardente :

Pourquoi sous tes cheveux me cacher ton visage?
Laisse mes doigts jaloux écarter ce nuage :

1. Le souvenir des élégiaques romains n'a pas tout à fait disparu; les derniers vers de la citation qui va suivre traduisent en l'amplifiant un distique du Parny latin, de Tibulle (IV, 2) :

Illam, quidquid agit, quoquo vestigia movit,
Componit furtim subsequiturque Decor.

Rougis-tu d'être belle, ô charme de mes yeux?
L'aurore, ainsi que toi, de ses roses s'ombrage.
Pudeur, honte céleste, instinct mystérieux,
Ce qui brille le plus se voile davantage,
Comme si la beauté, cette divine image,
N'était faite que pour les cieux!

Tes yeux sont deux sources vives
Où vient se peindre un ciel pur,
Quand les rameaux de leurs rives
Leur en découvrent l'azur.
Dans ce miroir retracées,
Chacune de tes pensées
Jette en passant son éclair,
Comme on voit sur l'eau limpide
Flotter l'image rapide
Des cygnes qui fendent l'air.

Ton front, que ton voile ombrage
Et découvre tour à tour,
Est une nuit sans nuage
Prête à recevoir le jour;
Ta bouche, qui va sourire,
Est l'onde qui se retire,
Au souffle errant du zéphir,
Et, sur ses bords qu'elle quitte,
Laisse au regard qu'elle invite
Compter les perles d'Ophir.

Tes deux mains sont deux corbeilles
Qui laissent passer le jour;
Tes doigts de roses vermeilles
En couronnent le contour.
Sur le gazon qui l'embrasse
Ton pied se pose, et la grâce,
Comme un divin instrument,
Aux sons égaux d'une lyre
Semble accorder et conduire
Ton plus léger mouvement.

Telle est l'extase idéale de cette poésie amoureuse. Pour exprimer la force de création qui est le propre de l'amour, et pour donner un cortège, pour tisser une parure à la femme aimée, elle assemble les plus belles images que lui fournit la nature : mais il faut (et ceci caractérise la chaste poésie lamartinienne) que ces comparaisons restent flottantes et comme lointaines, afin que les contours de la forme adorée ne soient pas décrits réellement, afin qu'ils ne soient pas touchés de trop près, même par des images.

Cependant l'âme de ce poète ne peut pas longtemps goûter la joie ici-bas. Il est enclin à éprouver, comme René, « la mélancolie qui s'engendre de l'excès du bonheur ». On entend bientôt revenir les notes tristes, on sent passer l'air froid qui souffle de la tombe :

Cependant si ton cœur soupire
De quelque poids mystérieux,
Sur tes traits si la joie expire,
Et si, tout près de ton sourire,
Brille une larme dans tes yeux,

Hélas! c'est que notre faiblesse,
Pliant sous sa félicité,
Comme un roseau qu'un souffle abaisse,
Donne l'accent de la tristesse
Même au chant de la volupté,

Ou bien peut-être qu'avertie
De la fuite de nos plaisirs,
L'âme, en extase anéantie,
Se réveille et sent que la vie
Fuit dans chacun de ses soupirs.

Ce monde est périssable, il ne possède rien d'éternel : le cœur peut-il s'y attacher? Les joies qu'on y

goûte, d'ailleurs, médiocres, incomplètes, ne sont que des symboles, des pressentiments de biens supérieurs et parfaits. Et voilà que le poète, retenu un instant sur la terre par la beauté et l'amour d'une femme, par les délices d'une contrée enchanteresse, se détourne et regarde de nouveau vers le ciel. Plus encore que le golfe harmonieux de Sorrente, le ciel est sa patrie. Ses rêves déçus, ses aspirations toujours plus hautes ne s'arrêtent que là, au sein des espaces infinis. Il aime la nuit qui, dans les astres d'or, lui révèle les brillants degrés de l'ascension idéale :

Si j'en crois ces instincts, ces doux pressentiments
Qui dirigent vers vous les soupirs des amants,
Les yeux de la beauté, les rêves qu'on regrette,
Et le vol enflammé de l'aigle et du poète,
Tentes du ciel, Édens, temples, brillants palais,
Vous êtes un séjour d'innocence et de paix!
Dans le calme des nuits, à travers la distance,
Vous en versez sur nous la lointaine influence.
Tout ce que nous cherchons, l'amour, la vérité,
Ces fruits tombés du ciel, dont la terre a goûté,
Dans vos brillants climats que le regard envie,
Nourrissent à jamais les enfants de la vie,
Et l'homme un jour peut-être, à ses destins rendu,
Retrouvera chez vous tout ce qu'il a perdu.

Il se sent si bien destiné pour le ciel que, dans un rêve supérieur à la nature, il souhaite d'être lui-même un astre parmi les astres :

Hélas! combien de fois seul, veillant sur ces cimes
Où notre âme plus libre a des vœux plus sublimes,
Beaux astres, fleurs du ciel dont le lis est jaloux,
J'ai murmuré tout bas : Que ne suis-je un de vous!

Que ne puis-je, échappant à ce globe de boue,
Dans la sphère éclatante où mon regard se joue,
Jonchant d'un feu de plus le parvis du saint lieu,
Éclore tout à coup sous les pas de mon Dieu,
Ou briller sur le front de la beauté suprême,
Comme un pâle fleuron de son saint diadème !

Aussi, quand il se croit près de mourir, quand il pense que son aspiration va enfin le soulever hors de ce monde, il détache aisément la chaîne qui le retenait :

Pour moi qui n'ai pas pris racine sur la terre,
Je m'en vais sans effort comme l'herbe légère
Qu'enlève le souffle du soir !

. . . .

Le poète est semblable aux oiseaux de passage,
Qui ne bâtissent pas leurs nids sur le rivage,
Qui ne se posent point sur les rameaux des bois :
Nonchalamment bercés sur le courant de l'onde,
Ils passent en chantant loin des bords, et le monde
Ne connaît rien d'eux que leur voix.

Jamais aucune main sur la corde sonore
Ne guida dans ses jeux ma main novice encore :
L'homme n'enseigne pas ce qu'inspire le ciel.

. . . .

Je chantais, mes amis, comme l'homme respire,
Comme l'oiseau gémit, comme le vent soupire,
Comme l'eau murmure en coulant.

Brisez, livrez aux vents, aux ondes, à la flamme,
Ce luth qui n'a qu'un son pour répondre à mon âme :
Celui des séraphins va frémir sous mes doigts.
Bientôt, vivant comme eux d'un immortel délire,
Je vais guider peut-être, aux accords de ma lyre,
Des cieux suspendus à ma voix.

Encore cette étrange rêverie et plus précise cette fois, ce songe où il se voyait lui-même animant quelque sphère céleste. Il portait vraiment dans ses mains le luth des anges, et, à ses accords, il conduisait vers la pureté, vers la beauté, les cœurs ravis d'une génération plus heureuse que la nôtre.

LE CHANT DU SACRE

LE DERNIER CHANT

DU PÈLERINAGE D'HAROLD

LES ORIGINES DU STYLE DE LAMARTINE

Les deux poèmes qui vinrent après les *Secondes Méditations*, publiés l'un et l'autre en 1825, *le Dernier Chant du pèlerinage d'Harold* et *le Chant du Sacre*, sont des œuvres de circonstance. Ils furent inspirés au poète, le premier par la mort de lord Byron survenue le 19 avril 1824, le second par le couronnement de Charles X, célébré à Reims au mois de mai 1825. Bien que Lamartine ait trouvé dans des événements extérieurs l'occasion de ces deux ouvrages, ils tiennent cependant une place dans le développement de sa pensée et de son art.

Le Chant du Sacre, après une description des cérémonies religieuses et guerrières de cette solennité, n'est pas autre chose qu'un poème politique en l'honneur de la Restauration. Il continue, à ce point de vue, l'*Ode*, *le Génie*, *la Naissance du duc de Bor-*

deaux, des *Premières Méditations*; *Bonaparte*, *la Liberté* ou *Une nuit à Rome*, qui font partie du second recueil. Il célèbre, comme ces poésies, l'union de la liberté honnête et de la monarchie traditionnelle; il flétrit les crimes qui ont souillé cette belle figure de la liberté. Lamartine exprime ici les sentiments qui l'attachent à la royauté légitime; mais sa religion déjà rationaliste se révèle, avec une ouverture audacieuse pour la circonstance, dans ces paroles, étrangement adressées par l'archevêque au roi :

Si nous étions encore aux siècles des miracles,
La colombe, planant sur les saints tabernacles,
T'apporterait du ciel le chrême de Clovis....
Mais ces temps ne sont plus! le passé les emporte;
Le ciel parle à la terre une langue plus forte :
C'est la seule raison qui l'explique à la foi!
Les grands événements, voilà les grands prestiges!
Tu cherches les prodiges :
Le prodige, c'est toi!

Un poème destiné à raconter une cérémonie officielle ne pouvait pas offrir un charme bien pénétrant ni surtout bien durable; cependant le vif sentiment monarchique dont cette œuvre est animée, les idées personnelles que le poète mêle au récit y laissent vivre encore un certain intérêt. Le style est en général un peu pâle; pourtant çà et là des passages montrent, dans son caractère particulier, l'imagination de Lamartine : la description de la cathédrale de Reims, par exemple, avec les spectateurs débordant des tribunes, présente un rendu de l'architec-

ture dont la souplesse onduleuse n'appartient qu'à lui seul.

Le Dernier Chant du pèlerinage d'Harold nous paraît, dans l'œuvre de Lamartine, à bien des égards, un poème de transition. Le poète nous semble quitter là des liens de plusieurs sortes, que son temps et l'habitude avaient noués autour de son esprit, mais qui ne tenaient pas à la substance vivante de son cœur.

La figure tourmentée et glorieuse qui dominait alors la littérature européenne, et dont plusieurs de nos poètes, Vigny, Musset, ont reçu l'influence, avait de bonne heure préoccupé Lamartine. Presque en tête des *Premières Méditations*, il avait adressé à lord Byron cette poésie célèbre où il lui confessait ses propres anxiétés devant le problème de la douleur, en lui proposant le recours qu'il avait trouvé pour lui-même : s'incliner, sans comprendre, sous la main du Dieu tout-puissant. Le poète anglais lui apparaissait, par sa révolte et par son génie, comme un ange des ténèbres, une sorte de *Prince Noir* des légions sataniques, dont l'exemple tentait et remuait en lui le besoin de demander des comptes à Dieu. Or ce contempteur de la piété, de la vertu, ce poète égoïste, occupé de ses vagues chagrins, venait de mourir en Grèce, comme un simple héros, et comme si un motif de dévouement sublime l'avait porté à donner sa vie pour la liberté d'un peuple. Lamartine fut très frappé de cette fin glorieuse; elle contentait son besoin optimiste d'estimer les hommes; elle flat-

tait son goût inné pour l'action et l'enthousiasme général pour la liberté hellénique : il voulut conduire jusqu'à cette noble mort le récit que Byron, sous le nom de Child-Harold, avait fait de ses voyages capricieux. Le chant qu'il a ajouté à *Child-Harold* est l'ouvrage d'un admirateur respectueux, mais très indépendant, imitation purement nominale, dont le cadre est emprunté, non les formes poétiques, et où les pensées, les sentiments de Byron se ramènent insensiblement vers l'idéal que préférait Lamartine. Par cette évolution discrète et souple, qu'il accomplit naturellement, sans le vouloir, le poète échappe pour toujours à la ressemblance, même lointaine, d'un génie par lui redouté. S'il éprouve encore, à des moments rares, certains troubles de la croyance, rien dans ces tristesses ne fera songer à la figure d'ange rebelle, mêlée jadis aux agitations de son esprit.

Lord Byron était mort pour rendre la liberté à un peuple qui pouvait bien exciter l'intérêt par ses malheurs, mais qui l'attirait surtout par l'éclat d'un merveilleux passé. Lamartine éprouvait, lui aussi, le charme des souvenirs qui étaient pour la Grèce moderne un ornement et une défense; son instruction classique le soumettait, comme les autres, au prestige de la Grèce ancienne. Mais il faut bien distinguer entre les divers éléments de la civilisation hellénique, pour ce qui regarde les influences subies par Lamartine : si l'idéalisme et le spiritualisme platoniciens occupent une place capitale dans sa pensée, il n'a reçu de la mythologie, de la poésie et

de l'art de la Grèce qu'un acquis superficiel et transitoire, bientôt oublié. De ce côté par son cœur, par son imagination, par les exemples prédominants de sa mère, il appartient à une tradition toute différente. Pour la reprendre, il n'a pas besoin des protestations qu'il a pu recueillir dans *le Génie du Christianisme* : dès qu'il regarde vraiment et directement en lui-même, il y trouve à l'état sensible ses préférences qui écartent les dieux profanes de l'*Iliade* et la fixité de l'art grec, pour aller vers le Dieu unique de la Bible et vers l'attendrissement chrétien. Déjà, dans *la Mort de Socrate*, tout en reproduisant les doctrines du *Phédon*, il n'a pu se défendre de donner au philosophe l'accent d'un prophète qui voit venir le Verbe chrétien. Maintenant, dans ce poème d'*Harold* dont l'action se déroule parmi les souvenirs antiques, il semble se délivrer tout à fait des formules païennes que l'éducation de son temps lui a imposées. Il opère ce changement à sa manière, qui est celle de l'instinct et non du vouloir, par une douce évolution, sans rien briser. Par instants, c'est le choix d'images nouvelles qui montre seul, mais bien clairement, le passage d'un idéal à l'autre. Il vénère la Grèce ancienne; il la prend encore pour la mère de son esprit; mais ce nom de mère provoque aussitôt des nuances de sentiment que la Grèce elle-même ne lui a pas enseignées :

Une ombre du passé plane sur chaque lieu.
Ce sommet, c'est le Pinde; et ce fleuve est Alphée!
Chaque pierre a son nom, chaque écueil son trophée.

Ces bords où sont écrits vingt siècles éclatants,
Retentissant encor des pas lointains du temps,
D'un poème scellé par la gloire et les âges
Semblent, à chaque pas, dérouler d'autres pages.
Le regard, que l'esprit ne peut plus rappeler,
Avec ses souvenirs cherche à les repeupler,
Et frappé tour à tour de son deuil, de ses charmes,
Brille de leur éclat ou pleure de leurs larmes.
Tel, si, pendant le cours d'un songe dont l'erreur
Lui rappelle des traits consacrés dans son cœur,
Un fils, le sein gonflé d'une tendresse amère,
Dans un brillant lointain voit l'ombre de sa mère,
Dévorant du regard ce fantôme chéri,
Il contemple en pleurant ce sein qui l'a nourri,
Ces bras qui l'ont porté, ces yeux dont la lumière
Fut le premier flambeau qui guida sa paupière,
Ces lèvres dont l'accent, si doux à répéter,
Dicta les premiers sons qu'il tenta d'imiter,
Ce front qu'à ses baisers dérobe un voile sombre :
Et, lui tendant les bras, il ne saisit qu'une ombre !

Il respecte ces grandes œuvres primitives, l'*Iliade* et l'*Odyssée*; mais les formes mêmes de ce respect témoignent qu'il va être remplacé par des admirations autrement profondes. Pour exprimer l'idée que la gloire d'Homère, jadis en butte aux Zoïles plus voisins de lui, maintenant, dans le lointain où nous sommes, n'est plus contestée par personne, il se sert d'une comparaison aussi étrangère que possible aux souvenirs du paganisme :

Le bruit d'un nom fameux, de trop près entendu,
Ressemble aux sons heurtés de l'airain suspendu,
Qui, répandant sa voix dans les airs qu'il éveille,
Ébranle tout le temple et tourmente l'oreille,
Mais qui, vibrant de loin, et d'échos en échos
Roulant ses sons éteints dans les bois, sur les flots,

Comme un céleste accent dans la vague soupire,
Dans l'oreille attentive avec mollesse expire,
Attendrit la pensée, élève l'âme aux cieux,
De ses accords sacrés charme l'homme pieux,
Et, tandis que le son lentement s'évapore,
Au bruit qu'il n'entend plus le fait rêver encore.

L'héritage essentiel de l'antiquité, la statuaire, qui va disparaître de l'œuvre de Lamartine pour faire place à la pure parole poétique, dresse encore dans *Harold* quelques lignes survivantes, mais qui se plient à une métamorphose harmonieuse : les contours antiques, dans leur grâce inaltérée, enveloppent un sens qui n'est plus leur sens primitif; les formes, en restant les mêmes, se prêtent à des symboles différents, où l'on voit les attributs païens portés par des figures toutes chrétiennes. Cet art, d'un charme un peu effacé et très suave, représente le genre de statuaire admis dans la poésie de la Restauration avant le romantisme. La poésie à ce moment recommençait, à travers les âges, ce que la religion avait fait jadis, lorsque le christianisme naissant s'emparait des formes païennes, quand, par exemple, un Hermès Criophore fournissait la figure du Bon Pasteur portant sur ses épaules une brebis. L'imagination de Lamartine accomplit un semblable passage à un moment de son œuvre, et ce mélange transitoire apparaît surtout dans *le Chant d'Harold*; on l'aperçoit, entre autres exemples, dans les deux figures tournées en allégories qu'il représente près du héros mourant :

D'un côté de son lit, debout, le saint vieillard
Élève vers le ciel son sublime regard,
Et, tenant dans ses mains une torche de hètre,
Ressemble au Temps qui voit l'éternité paraître.
De l'autre, entre ses doigts pressant sa froide main,
Adda, sous ses baisers la réchauffant en vain,
S'abandonne en enfant à ses seules alarmes,
Ses cheveux sur son sein ruissellent de ses larmes,
Et, penchant son beau front profané par le deuil,
Ressemble en sa douleur à l'ange du cercueil,
Qui, noyant dans ses pleurs sa torche évanouie,
Regarde palpiter la flamme de la vie!

La mythologie grecque, en cessant d'être un objet de croyance populaire, n'a pas cessé pour cela de vivre d'une certaine vie; persistant dans la statuaire, dans la peinture et dans la poésie des peuples chrétiens, elle a continué à se développer à travers une série ininterrompue de renaissances. Celui qui écrirait la longue histoire des dieux grecs hors de la Grèce et des figures antiques dans les temps modernes, devrait donner à Lamartine une place restreinte et fugitive dans le récit de ces belles transformations.

Les allégories demi-païennes et demi-chrétiennes, adoptées par lui dans une évolution de sa pensée, convenaient particulièrement au style d'un ouvrage où il chantait la Grèce, mais une Grèce nouvelle, combattant pour la foi du Christ. Lamartine, avant les *Orientales* de Victor Hugo, avait voulu mêler sa voix au concert qui s'élevait de son temps en faveur de l'indépendance hellénique. La mort de lord Byron et le malheur des Grecs l'avaient inspiré. Peu de

temps après *le Chant d'Harold*, les calamités de ce peuple attiraient encore une fois sa compassion. Mais ce n'était pas le sol couvert des beaux marbres païens, c'était le peuple fidèle à Dieu qui touchait désormais Lamartine, qui exaltait son imagination biblique, et il composait, non pas un dithyrambe, mais un vrai psaume, familier et grandiose, l'admirable *Invocation pour les Grecs*, qu'il adresse au Dieu des combats avec la fougue d'un David :

Jadis tu te levais; tes tribus palpitantes
Criaient : « Seigneur! Seigneur! ou jamais ou demain! »
Tu sortais tout armé, tu combattais : soudain
L'Assyrien frappé tombait sans voir la main;
D'un souffle de ta peur tu balayais ses tentes,
Ses ossements blanchis nous traçaient le chemin!
Où sont-ils, où sont-ils, ces sublimes spectacles
Qu'ont vus les flots de Gad et les monts de Séirs?
Hé quoi! la terre a des martyrs
Et le ciel n'a plus de miracles!
Cependant tout un peuple a crié : « Sauve-moi;
Nous tombons en ton nom, nous périssons pour toi! »
Les prêtres ont conduit le long de leurs rivages
Des femmes, des vieillards qui t'invoquaient en chœurs,
Des enfants jetant des fleurs
Devant les saintes images,
Et des veuves en deuil qui cachaient leurs visages
Dans leurs mains pleines de pleurs.
Le bois de leurs vaisseaux, leurs rochers, leurs murailles
Les ont livrés vivants à leurs persécuteurs;
Leurs têtes ont roulé sous les pieds des vainqueurs
Comme des boulets morts sur les champs de batailles;
Les bourreaux ont plongé les mains dans leurs entrailles,
Mais ni le fer brûlant, Seigneur, ni les tenailles
N'ont pu t'arracher de leurs cœurs.

Ainsi, voilà la Grèce antique entièrement remplacée dans le cœur et l'imagination de Lamartine; il lui a dit adieu en la célébrant à sa manière dans *le Chant d'Harold.* Les courants sont si mêlés dans une littérature grossie d'une longue histoire, qu'une poésie païenne allait renaître sous l'influence encore à demi voilée d'un Grec moderne, André Chénier. Mais lui, Lamartine, quand il partira pour l'Orient, il jettera sur Athènes un regard distrait, occupé d'autres images, tout ouvert à la lumière qu'il va chercher dans le désert de Job, près des fontaines de David, sur la montagne de Jésus.

Les pensées et les sentiments de Lamartine, si inventés, si neufs dès les *Premières Méditations*, se sont dégagés, avec *le Chant d'Harold*, des exemples byroniens ou antiques, peu appropriés à son génie, qui opposaient un reste d'obstacle à son originalité. Mais une délivrance peut-être plus difficile, et cependant nécessaire, c'était d'échapper aux formes de style que le XVIII[e] siècle lui avait transmises. La manière d'écrire, l'habitude d'un certain vers constituent une sorte de pli matériel plus tenace peut-être que les idées. Lamartine venait le premier, après une longue période où la langue des vers avait servi à exprimer toute autre chose que des sentiments poétiques. Il apportait, lui, la poésie, une poésie abondante et naturelle, mais il avait à créer du même coup l'instrument digne de la manifester, ou à modifier très fort l'organe vieilli qu'on lui transmettait. Cette tâche semblait lui être imposée

par le développement de l'histoire littéraire et par la place qu'il y occupait. Mais à ses dons merveilleux d'inspiration ne correspondaient pas des facultés égales pour la partie technique de son rôle. Il éprouvait peu de goût pour les changements brusques; sa bienveillance ne lui montrait pas les choses sous leur aspect fâcheux; il composait seul, en dehors des foyers de littérature où l'on s'anime ensemble à pousser loin les réformes, où les esprits s'aiguisent l'un l'autre jusqu'à l'expression la plus extrême des nouveautés. S'il inventait, d'ailleurs, c'était spontanément, sans nul système, et il ne connaissait guère le travail artistique, le soin de chercher un style inédit qui fût approprié au changement des pensées. En outre, l'instinct de puiser dans la réalité de savoureuses images, cet instinct si nécessaire dans ce moment-là pour rafraîchir une langue desséchée, ne venait pas au premier rang de ses dons poétiques. De ces diverses causes, il est résulté une certaine lenteur dans l'évolution destinée à conduire Lamartine, depuis l'influence des formes transmises par le XVIIIe siècle, jusqu'à l'achèvement d'un style qui fût l'expression parfaite de ses idées. Et encore peut-on soutenir que cette pénétration du style ancien par les sentiments nouveaux, absolue et merveilleuse dans certaines poésies détachées, ne s'est accomplie entièrement dans aucun poème étendu ou dans la totalité d'aucun recueil. L'abondante inspiration, dont le cours se déployait si large, a souvent laissé près de ses rives

quelque partie aride que le flot ne baignait pas. En énonçant cette réserve, nous ne pensons qu'aux œuvres de poésie, et non pas aux ouvrages de prose. Chez Lamartine la prose, n'offrant pas d'obstacles à sa naturelle aisance, n'exigeant pas les même efforts que le vers, possède déjà, dès ses débuts, toutes les qualités de son idéal. Mais le vers est, par lui-même, moins malléable, plus difficile à renouveler; les coupes habituelles, les rythmes dont on a longtemps entendu le son, se perpétuent dans la mémoire et opposent une résistance presque matérielle à l'inspiration qui devrait les transformer. Bien que le poète, dans tout le cours de son œuvre, se soit avancé par un mouvement continu vers ce but d'une autre versification, il semble cependant que la marche en avant, si frappante dès les *Premières Méditations*, ait subi un temps d'arrêt dans *Child-Harold* : c'est pourquoi ce poème nous a donné lieu de signaler l'influence qui, malgré tous les disparates, relie les formes du XVIIIe siècle et la poésie de Lamartine. Le sujet de *Child-Harold* en effet se prêtait mal à l'invention d'un style, expression directe de l'âme du poète, et devenant par là aussi neuf que cette âme était créatrice. Lamartine, dans ce poème, racontait les actions et retraçait les pensées d'un autre, et, bien qu'il ait plus d'une fois ramené aux siens propres les sentiments de Byron, il demeurait gêné cependant par le caractère trop connu de son héros. Son vrai génie, le génie lyrique, qui se nourrit de sa propre substance, ne pouvait pas

s'épanouir dans ce poème, comme il l'avait fait dans *la Mort de Socrate*, où la communauté des doctrines alimentait sa verve, comme il le fit plus tard dans *Jocelyn*, dont le personnage demi-réel, demi-fictif, correspondait à un choix intime, à une ressemblance des tendresses, et non pas seulement à une admiration extérieure. Aussi le style de *Child-Harold* ne se montre-t-il vraiment personnel, vraiment lamartinien qu'à de rares moments, par exemple dans certaines images déjà citées et dont la contradiction avec le sujet est assez significative, ou bien dans les aspirations religieuses attribuées à Byron et qui décèlent Lamartine, mais surtout dans un morceau de pur lyrisme, poésie noble et charmante, pénétrée de mélancolie, de spiritualisme et de tendresse, l'Invocation à ces beautés de la nature, pour lesquelles l'enthousiasme de Lamartine se rencontrait avec l'adoration ressentie par Byron. Le reste de l'ouvrage, plus indifférent au cœur du poète, garde en général les caractères d'un style de transition, que l'inspiration poétique n'a pas animé. Le récit des batailles et le terrible drame, où l'on voit des femmes grecques se précipiter du haut de l'Érymanthe, présentent trop d'expressions ternes, des périphrases en grand nombre, des exclamations d'un tour usé, une coupe trop classique, des vers assemblés par deux ou quatre avec une symétrie qui rend bien peu les chocs énergiques de l'action. Une douceur continue alanguit cette versification sans relief, sans beauté de détail,

où l'on croyait mettre encore des qualités raciniennes, et qui suivait le précepte du style *coulant*, admis par les écoles du XVIIIe siècle et de l'Empire. Ce style, si monotone et pauvre qu'il fût chez des poètes faibles, pouvait, même sans rupture radicale, s'enrichir d'apports nouveaux, s'inspirer d'un souffle inconnu et atteindre les hauteurs de la grande poésie. Le génie traditionnel et souple de Lamartine avait montré dans les *Méditations* que ce miracle était possible; les *Harmonies* allaient l'achever avec une plénitude presque entière. Et même là, dans ce recueil où l'idéal poétique de Lamartine se rapproche de son accomplissement, on voit bien qu'il procède par évolution, non par révolution. La poésie religieuse des *Harmonies* s'inspire de la Bible interprétée par le XVIIe siècle : ces hymnes sonores se présentent à nous comme l'épanouissement large et facile des chœurs de Racine, chantés par une voix du même timbre et renforcés du vaste orchestre de la nature.

Par là encore, comme à tant d'autres égards, Lamartine nous semble un continuateur arrivant au but après une longue période qui l'avait prédisposé. L'harmonie de ses vers, justement vantée, car elle est d'un charme incontestable, est prise à tort pour une caractéristique spéciale de son génie et pour son invention propre. Elle est en fait l'aboutissant suprême d'un développement antérieur à lui, la réalisation souvent parfaite de l'idéal qui avait gouverné pendant de longues années le vers français.

Cette douceur de son, qui n'est interrompue par aucun choc, avait été recherchée par tous les poètes du XVIIIe siècle et de l'Empire, et ce fut trop ordinairement la seule qualité de leur poésie. On s'était tellement habitué à ce flux facile, d'une suite toujours attendue, que, lorsqu'il surgit avec Victor Hugo un puissant et volontaire artiste, révolutionnant la facture extérieure du vers, accumulant les reliefs, heurtant les contrastes, on fut péniblement surpris, et l'on repoussa d'abord ces découvertes comme dures et rocailleuses. Lamartine ne donna pas cette impression de nouveauté étrange, presque barbare; il appartenait encore à la civilisation poétique connue. Seulement, par la vertu de son génie, la tradition s'étendait en lui et s'épanouissait dans toute la largeur qu'elle était susceptible d'atteindre. On peut assigner un motif à la réussite, qui se fit en lui, d'un développement qui semblait stérile, au relèvement final qu'il opéra dans une période littéraire affaiblie par la décadence : ces qualités extérieures de douceur, de chant aisé, d'harmonie fluide, froidement recherchées par ses prédécesseurs, il put les amener à leur plus haut point, parce que, heureuse rencontre! il portait en lui un principe de spiritualité particulièrement intense, dont ces qualités artistiques étaient la manifestation naturelle, comme nous essayerons de le montrer ailleurs.

LES HARMONIES POÉTIQUES ET RELIGIEUSES

LA RELIGION DE LAMARTINE

Si l'amour domine dans les *Secondes Méditations*, c'est la ferveur religieuse qui inspire presque toutes les *Harmonies*. La vie humaine présente souvent cette succession de sentiments, et il existait des motifs particuliers pour que l'inspiration de Lamartine se développât suivant ce même ordre. Outre les épisodes gracieux de son adolescence, la destinée avait accordé au poète deux amours : l'un qui avait éveillé son cœur, qui avait suscité dans son âme l'instinct d'idéal qu'elle renfermait, amour lointain, mélancolique, spiritualisé encore par la mort, et devenu l'adoration d'une ombre insaisissable ; l'autre, heureux, triomphant, plus terrestre, pénétré de toutes les ardeurs de la vie, mais aboutissant, de son côté, à une tristesse plus définitive, par la rencontre fatale des bornes du réel. Ce poète, épris de

l'idéal, l'ayant cherché dans l'amour, ne devait pas s'obstiner à l'y poursuivre avec l'acharnement de Don Juan ou des poètes qui représentent en eux-mêmes ce type d'une aspiration sans fin. Il était pur et ne portait dans son cœur rien de corruptible : dès qu'un instinct menaçait de s'altérer en lui, il s'en détournait et trouvait sa ressource dans une autre faculté de sa riche nature. C'était un homme, un homme complet, et il devait bientôt se déployer aussi dans le sens de l'action, d'une action dévouée, généreuse, de volonté hautement bienfaisante. Mais, par-dessus l'horizon varié de la vie humaine, s'ouvrait toujours pour lui la sphère infinie, immatérielle, intangible, exempte de l'épreuve et de la déception par l'idéalité de son essence, le lieu sans borne où tous les objets du désir trouvent à se placer, où se comblent toutes les insuffisances, le monde où résident les félicités de la vie meilleure et les perfections de Dieu. Les limites qu'il venait peut-être de sentir dans le bonheur humain rejetaient son élan vers ce monde soustrait à la désillusion. Déjà sous le nom emprunté de Child-Harold, ce n'était pas Byron, c'était Lamartine qui disait :

Tout ce qui n'est pas Dieu n'est rien, n'est qu'un délire.

Mais il ouvre plus à fond sa pensée dans ces strophes des *Harmonies* :

Hélas! dans une longue vie
Que reste-t-il après l'amour!...

Voilà pourquoi mon âme est lasse
Du vide affreux qui la remplit,...

Pourquoi j'ai détourné la vue
De cette terre ingrate et nue,
Et j'ai dit à la fin : « Mon Dieu ! »

Comme un souffle d'un vent d'orage,
Soulevant l'humble passereau,
L'emporte au-dessus du nuage,
Loin du toit qui fut son berceau ;
Sans même que son aile tremble,
L'aquilon le soutient ; il semble
Bercé sur les vagues des airs :
Ainsi cette seule pensée
Emporta mon âme oppressée
Jusqu'à la source des éclairs.

« C'est Dieu, pensais-je, qui m'emporte ;
L'infini s'ouvre sous mes pas !...

J'irai, plein de sa soif sublime,
Me désaltérer dans l'abîme
Que je ne verrai plus tarir ! »

Depuis longtemps, depuis sa rénovation au bord du lac, l'enthousiasme, provoqué chez lui par l'amour, par la poésie, par la beauté de la nature, se traduisait par une exclamation, le nom seul du Créateur (*le Cri de l'âme*). Mais maintenant qu'il saisit plus en face le véritable objet de son adoration, il s'élance vers Dieu lui-même de toute la force de son désir. Souvent il se plaint de n'avoir pas assez de paroles pour dire son ardeur religieuse. Et pourtant jamais prophète d'Israël, enivré de la grandeur du Très-Haut, jamais âme mystique, brûlée de l'amour de Dieu, ne trouva dans son cœur d'oraisons plus ferventes pour célébrer les louanges divines.

Ces prières ne sont pas liées à un culte déterminé, à une confession particulière. Toutes les religions et toutes les croyances, qui reconnaissent la souveraineté du Créateur et la vie future, pourraient s'en servir pour l'effusion de leur piété. Ce sont des prières de déiste, se prêtant par suite à toutes les formes de raison et de foi que le déisme embrasse dans son ensemble. Mais le déisme de Lamartine, bien qu'offrant toujours la généralité de la philosophie, n'a pas, surtout à ce moment des *Harmonies poétiques et religieuses*, la froideur de l'analyse. Le sentiment vainqueur se déploie avec une pleine liberté, l'effusion s'étale avec une abondance sans limites, des élans sublimes et faciles soulèvent l'âme du poète vers le ciel. Lamartine nous semble le déiste le plus ému qui fût jamais, le seul peut-être chez qui la raison ait pu alimenter une adoration aussi fervente. Preuve manifeste de sa profonde sensibilité! on se dit avec étonnement qu'elle devait être bien puissante, pour se maintenir si religieuse auprès d'une philosophie d'ordinaire si dépouillée.

Les *Harmonies* sont des morceaux lyriques, des poésies détachées, venues suivant l'inspiration sincère du moment; elles n'ont pas l'unité de composition et la logique d'un poème; on peut y remarquer les contradictions d'une pensée inquiète qui, dans toutes les directions cependant, aboutit à la louange de Dieu pour s'y reposer. Suivant l'impression momentanée et irréfléchie qui est la loi du lyrisme, Dieu est senti tour à tour comme plus visible dans

les ruines des temples anciens,... ou dans l'ombre des églises chrétiennes,... ou dans les instincts de vertu,... ou dans la soif d'immortalité,... ou dans les souffrances de l'âme humaine. Mais d'ordinaire, et par-dessus tout, ce sont les spectacles de la nature qui rapprochent le poète de la divinité. Les *Harmonies* les plus inspirées, les plus nombreuses, sont des hymnes grandis et chantés sur les promontoires, dans l'ivresse des beautés de la nature, sous la voûte libre du ciel, au bruit de la mer et des vents :

Élevez-vous, voix de mon âme,
Avec l'aurore, avec la nuit!
Élancez-vous comme la flamme,
Répandez-vous comme le bruit!

Flottez sur l'aile des nuages,
Mêlez-vous aux vents, aux orages,
Au tonnerre, au fracas des flots!

Les attributs de Dieu qui se révèlent le plus nettement au poète, attributs de grandeur surtout et de force, sont ceux-là mêmes qui faisaient frissonner le Psalmiste, et que la nature leur manifeste à tous deux :

Quand les vents sifflent sur l'onde,
Quand la mer gémit ou gronde,
Quand la foudre retentit,
Tout ignorants que nous sommes,
Qui de nous, enfants des hommes,
Demande ce qu'ils ont dit?
L'un a dit : « Magnificence! »
L'autre : « Immensité! Puissance! »

L'autre : « Terreur et courroux! »
L'un a fui devant sa face,
L'autre a dit : « Son ombre passe;
Cieux et terre, taisez-vous! »

Le poète est jaloux de ces grandes voix, plus hautes, lui semble-t-il, plus claires que la sienne, mieux faites pour exprimer la gloire de Dieu. Cependant il porte en lui une lumière, une âme, par laquelle Dieu est connu, senti, adoré; elle est pareille aux anges; elle possède, sur les êtres et les choses de la nature, la supériorité de la conscience. Et d'ailleurs n'égale-t-elle pas en puissance ailée les forces les plus rapides, les plus flottantes, de la terre et du ciel? Dès que le poète a senti, pour atteindre Dieu, cette égalité entre l'énergie de son âme et ces puissances de la nature enviées naguère, il s'élance avec un cri de joie sur les plus hauts sommets de l'ivresse poétique et de l'extase religieuse :

Encore un hymne, ô ma lyre!
Un hymne pour le Seigneur,
Un hymne dans mon délire,
Un hymne dans mon bonheur!

Esprits qui balancez les astres sur nos têtes,
Vous qui vivez de feu comme nous vivons d'air,
Anges qui respirez le tonnerre et l'éclair,
Soleil, foudres, rayons, cieux étoilés, tempêtes,
Parlez : est-il où vous êtes?
Dans tes abîmes, ô mer?

J'étais né pour briller où vous brillez vous-même,
Pour respirer là-haut ce que vous respirez,
Pour m'enivrer du jour dont vous vous enivrez,
Pour voir et réfléchir cette beauté suprême

Dont les yeux ici-bas sont en vain altérés!
Mon âme a l'œil de l'aigle, et mes fortes pensées,
Au but de leurs désirs volant comme des traits,
Chaque fois que mon sein respire, plus pressées
        Que les colombes des forêts,
Montent, montent toujours par d'autres remplacées,
        Et ne redescendent jamais....

Mon âme est un torrent qui descend des montagnes,
Et qui roule sans fin ses vagues sans repos
A travers les vallons, les plaines, les campagnes,
        Où leur pente entraîne ses flots.
Il fuit quand le jour meurt, il fuit quand naît l'aurore,
La nuit revient, il fuit; le jour, il fuit encore.
Rien ne peut ni tarir ni suspendre son cours,
Jusqu'à ce qu'à la mer, où ses ondes sont nées,
Il rende en murmurant ses vagues déchaînées,
Et se repose enfin en elle et pour toujours.

        Mon âme est un vent de l'aurore
        Qui s'élève avec le matin,
        Qui brûle, renverse, dévore
        Tout ce qu'il trouve en son chemin.
        Rien n'entrave son vol rapide :
Il fait trembler la tour comme la feuille aride,
Et le mât du vaisseau comme un roseau pliant;
Il roule en plis de feu le tonnerre et la nue,
Et quand il a passé, laisse la terre nue
        Comme la main du mendiant;
Jusqu'à ce qu'épuisé de sa fuite éternelle,
Et, comme un doux ramier de sa course lassé,
        Il vienne fermer son aile
        Dans la main qui l'a lancé.

Toi qui donnes sa pente au torrent des collines,
Toi qui prêtes son aile au vent pour s'exhaler,
Où donc es-tu, Seigneur! Parle : où faut-il aller?
        N'est-il pas des ailes divines,
Pour que mon âme aussi puisse enfin s'envoler!

On a vu rarement des mouvements aussi hauts et aussi soudains, une aspiration aussi forte et à la

fois aussi aisée, jouant ainsi avec des rythmes libres qu'elle assouplit aux élans de la pensée, sans se lier à la monotonie des strophes; on a entendu peu d'accents emportés par une aussi noble éloquence.

Nous avons prononcé là un mot dangereux. Pour une certaine opinion esthétique, tout ce qui peut être appelé du nom d'éloquence apparaît comme un défaut, exclusif de la poésie. Ce jugement est le reste des doctrines familières à une école, aujourd'hui dispersée, où l'on prêchait, il y a vingt ans, la théorie de la forme sereine et sans passion. Mais cette école, avec ses éclatants mérites, poursuivait un idéal trop restreint, qui ne peut pas être imposé comme une règle générale de la poésie. Son mot d'ordre d'impassibilité n'était que la formule de ses préférences pour la description, et si elle condamnait l'éloquence, c'est qu'elle ne trouvait ni dans son temps ni en elle-même ces états d'âme chaleureux, ce besoin de se communiquer, de persuader, dont l'expression naturelle est l'éloquence. Une époque d'indifférence philosophique et de curiosité archéologique ne donne pas à la poésie les mêmes formes qu'une époque de croyance et de sentiment. La beauté froide appartient à l'une, l'éloquence est le langage expansif qui convient à l'autre. Les mouvements ressentis par l'âme se portent d'eux-mêmes dans le style comme dans une transcription figurée; et l'on ne peut pas nier la qualité poétique de l'aspiration, parce qu'elle monte chez d'autres d'un élan plus fort et plus haut que chez nous. Lorsque l'éloquence spontanée du

sentiment ne s'échauffe d'aucune animation artificielle, et lorsque, d'autre part, elle se montre toute brillante et enivrée d'images, comme dans ces vers de Lamartine, ne remplit-elle pas toutes les conditions de l'art? Elle y ajoute même quelque chose de supérieur, et l'art ici, au lieu de n'être que l'amusement d'un subtil ouvrier, devient la complète manifestation d'une âme ardente.

Si l'on préfère, d'ailleurs, réserver le nom d'impression poétique à des sentiments plus recueillis, plus concentrés, que ces extases dont nous avons choisi un exemple entre beaucoup, on rencontre aussi ceux-là dans l'opulent ensemble des *Harmonies*. L'inspiration de Lamartine se prête tour à tour, et suivant les heures, à des mouvements divers : l'un est l'enthousiasme enflammé, débordant, souverain ; l'autre est la rêverie douce, timide, mélancolique. Lui-même a reconnu dans son cœur cette alternance poétique :

O mon âme! de quels rivages
Viendra ce souffle inattendu?
Sera-ce un enfant des orages,
Un soupir à peine entendu?

Les plus suaves poésies des *Premières Méditations*, comme *l'Isolement*, *le Vallon*, *le Soir*, *Souvenir*, *l'Automne*, suivent l'allure traînante et blessée ; l'inspiration du *Lac* est déjà plus élancée et plus vigoureuse, et le progrès de la force abondante se continue à travers les *Secondes Méditations* jusqu'aux *Harmonies*, où l'essor se déploie dans toute son étendue.

Les deux aspects différents de l'inspiration lamartinienne, la force jaillissante, la rêveuse langueur, n'ont pas été assez nettement distingués, et, de ces deux physionomies, celle de la rêverie douce a frappé davantage, on en a mieux retenu l'accent, parce qu'elle est apparue la première. Mais la force existe aussi chez Lamartine à un très haut degré; presque tous les hymnes des *Harmonies* en sont la manifestation. Et d'où viendrait cette abondance inépuisable, qu'on ne peut s'empêcher de remarquer dans le nombre de ses ouvrages, dans l'étendue de ses périodes, dans ses strophes immenses, dans ses rimes multipliées, d'où viendrait une si remarquable richesse, si elle n'était pas un épanchement de la force? Il fallait que la source intérieure fût bien profonde et bien pleine, pour répandre des flots aussi continus et aussi sonores; il fallait que la puissance fût bien énergique, pour suffire à tant d'œuvres et pour soutenir des formes si diverses de l'activité.

Au surplus, on peut, dans l'œuvre de Lamartine, dégager et mettre en lumière des passages, des confidences, qui sont la révélation expresse de cette qualité de force insuffisamment reconnue. N'est-ce pas une âme d'une puissance rare, celle qui a pu dire d'elle-même :

Quand je sens qu'un soupir de mon âme oppressée
Pourrait créer un monde en son brûlant essor,
Que ma vie userait le temps, que ma pensée
En remplissant le ciel déborderait encor,
Jéhovah! Jéhovah! ton nom seul me soulage,
Il est le seul écho qui réponde à mon cœur!

Cette force intérieure est si grande que nul langage n'est capable de l'exprimer au dehors :

. . . . Je touche à mon midi;
J'ai souffert, et dans moi mon esprit a grandi...
Il n'est point de langage ou de rythme mortel,
Ou de clairon de guerre ou de harpe d'autel,
Que ne brisât cent fois le souffle de mon âme;
Tout se rompt à son choc et tout fond à sa flamme!
Il a, pour exhaler ses accords éclatants,
Aux verbes d'ici-bas renoncé dès longtemps;...
. . . . Il se parle à lui-même
Dans la langue sans mots, dans le verbe suprême,
Qu'aucune main de chair n'aura jamais écrit,
Que l'âme parle à l'âme et l'esprit à l'esprit :
Des langages humains perdant toute habitude,
Seul il console ainsi sa sombre solitude!
Au dedans de moi-même il gronde incessamment
Comme une mer de bruit toujours en mouvement;
Il fait battre à grands coups mes tempes dans ma tête
Avec le son perçant du vol de la tempête....

Pour connaître l'application de cette haute puissance à la vie, on peut observer ce que dit Lamartine de la mémoire dont il se sentait doué : « Pour les impressions, pour les attachements, les sentiments, les coups et les contre-coups reçus une fois au cœur, je n'ai pas besoin de mémoire. Cela n'a pas été, cela est; cela n'est pas un temps de la langue pour ma nature, tout y est présent. Une secousse donnée à ma faculté de sentir se perpétue, se répercute et se renouvelle à tout jamais sans s'affaiblir.... J'ai véritablement dans ma fibre intérieure ce mystère du mouvement perpétuel que les mécaniciens cherchent si vainement hors de Dieu.

C'est cela qui m'a donné de bonne heure la conviction et comme la sensation de l'immatérialité de l'âme et de l'infini. » Une conscience analogue de son énergie intérieure dictait la revendication de Victor Hugo, lorsque, à un matérialiste soutenant que tout finit pour l'âme après ce monde, il répondait : « Pour votre âme, cela se peut; mais la mienne, je la sais éternelle ». Ces grandes vies se sentaient trop intenses pour croire que leur passage terrestre suffît à les épuiser.

On trouverait bien d'autres exemples où la force, chez Lamartine, se laisse surprendre dans son origine psychique. Cette force devait nécessairement se répandre dans sa poésie, en constituer un des attributs, et prendre des allures de magnifique éloquence.

Mais il n'est pas surprenant que cet aspect de son inspiration ait été le moins remarqué. L'essor en effet, si puissant qu'il soit, est toujours, chez Lamartine, accompagné d'une intime douceur, et c'est pourquoi il se ramène, il redescend, par une évolution naturelle, à l'autre mouvement de son âme, c'est-à-dire à l'indécise, à la mélancolique rêverie. Là, aucun parti pris d'école, aucune subtilité de goût ne peut contester la valeur de sa poésie, car il apparait alors comme la poésie même, avec le visage qui se dessine devant l'esprit quand on prononce le nom de poète; tel par exemple, dans ces vers où l'aspiration s'élève d'un fonds de recueillement intime :

Astre aux rayons muets, que ta splendeur est douce,
Quand tu cours sur les monts, quand tu dors sur la mousse,
Que tu trembles sur l'herbe et sur les blancs rameaux,
Ou qu'avec l'alcyon tu flottes sur les eaux!
Mais pourquoi t'éveiller quant tout dort sur la terre?
Astre inutile à l'homme, en toi tout est mystère;
Tu n'es pas son fanal, et tes molles lueurs
Ne savent pas mûrir les fruits de ses sueurs.
Il ne mesure rien aux clartés que tu prêtes;
Il ne t'appelle pas pour éclairer ses fêtes;
Mais fermant sa demeure aux célestes clartés,
Il s'éclaire de feux à la terre empruntés.
Quand la nuit vient t'ouvrir ta modeste carrière,
Tu trouves tous les yeux fermés à ta lumière,
Et le monde, insensible à ton morne retour,
Froid comme ces tombeaux, objets de ton amour!
A peine, sous ce ciel où la nuit suit tes traces,
Un œil s'aperçoit-il seulement que tu passes,
Hors un pauvre pêcheur soupirant vers le bord,
Qui, tandis que le vent le berce loin du port,
Demande à tes rayons de blanchir la demeure
Où de son long retard ses enfants comptent l'heure;
Ou quelque malheureux qui, l'œil fixé sur toi,
Pense au monde invisible et rêve ainsi que moi.

Ah! si j'en crois mon cœur et ta sainte influence,
Astre ami du repos, des songes, du silence,
Tu ne te lèves pas seulement pour nos yeux;
Mais *du monde moral flambeau mystérieux*,
A l'heure où le sommeil tient la terre oppressée,
Dieu fit de tes rayons *le jour de la pensée!*
Ce jour inspirateur, et qui la fait rêver,
Vers les choses d'en haut l'invite à s'élever;
Tu lui montres de loin, dans l'azur sans limite,
Cet espace infini que sans cesse elle habite;
Tu luis entre elle et Dieu comme un phare éternel,
Comme ce feu marchant que suivait Israël;
Et tu guides ses yeux de miracle en miracle,
Jusqu'au seuil éclatant du divin tabernacle,
Où celui dont le nom n'est pas encor trouvé,

Quoiqu'en lettres de feu sur les sphères gravé,
Autour de sa splendeur multipliant les voiles,
Sema derrière lui ses portiques d'étoiles!

Luis donc, astre pieux, devant ton Créateur!
Et si tu vois celui d'où coule ta splendeur,
Dis-lui que, sur un point de ces globes funèbres
Dont tes rayons lointains consolaient les ténèbres,
Un atome perdu dans son immensité
Murmurait dans la nuit son nom à ta clarté!

Pour un poète aussi spiritualiste, dont l'âme est aussi proche de l'au-delà, il est un lieu sur la terre plus inspirateur que tout autre : c'est le champ mystérieux, la plage incertaine entre deux mondes, d'où les âmes s'envolent vers l'invisible. La poésie des cimetières ne fut jamais mieux sentie que par Lamartine, et nous retrouvons ici encore, dans une tristesse qu'allège un espoir, cette douceur de rêverie qui est un des aspects remarquables de son inspiration :

La fenêtre est tournée
Vers le champ des tombeaux,
Où l'herbe moutonnée
Couvre, après la journée,
Le sommeil des hameaux.

Plus d'une fleur nuance
Ce voile du sommeil;
Là tout fut innocence,
Là tout dit : « Espérance! »
Tout parle de réveil.

Mon œil, quand il y tombe,
Voit l'amoureux oiseau
Voler de tombe en tombe,
Ainsi que la colombe
Qui porta le rameau;

Ou quelque pauvre veuve,
Aux longs rayons du soir,
Sur une pierre neuve,
Signe de son épreuve,
S'agenouiller, s'asseoir;

Et, l'espoir sur la bouche,
Contempler du tombeau,
Sous les cyprès qu'il touche,
Le soleil qui se couche
Pour se lever plus beau.

Paix et mélancolie
Veillent là près des morts,
Et l'âme recueillie
Des vagues de la vie
Croit y toucher les bords!

Ces vers presque immatériels, d'un symbolisme continu, où le sens pénètre et absorbe les images légères, ces vers translucides sont adressés par Lamartine à Victor Hugo, et le contraste de deux poésies s'y manifeste nettement dans la rencontre fortuite de deux noms.

Nous avons remarqué déjà que, si la doctrine spiritualiste constitue le fond permanent de la poésie lamartinienne, elle n'est pas chez le poète une base inerte et stérile, qu'elle est plutôt un sol vivant d'où son imagination féconde fait surgir des fleurs nouvelles. Les *Harmonies*, comme les précédents recueils, renferment de ces nouveautés, si naturellement écloses du spiritualisme qu'elles pourraient être proposées comme objets de foi. C'est ainsi que, redoutant pour les âmes des morts les jugements du Dieu infini et parfait, le religieux poète supplie

l'Être suprême de ne pas appliquer à la faiblesse de l'homme la mesure de ses propre perfections, devant qui fatalement tout être borné doit paraître coupable. Ou bien, docile au dogme catholique de la résurrection des corps, mais pénétré d'un amour du pays natal auquel le dogme n'avait pas songé, il ajoute à la doctrine l'enrichissement d'une espérance particulière et tendre : il espère qu'en ressuscitant de la terre natale, il pourra, à ce moment rapide, embrasser encore d'un regard les paysages familiers, avant de les quitter pour le ciel. Le passage commence assez banalement :

Là ma cendre, mêlée à la terre qui m'aime,
Retrouvera la vie avant mon esprit même,
Verdira dans les prés, fleurira dans les fleurs,
Boira des nuits d'été les parfums et les pleurs.

Jusqu'ici Lamartine exprime une conception dont la valeur poétique n'est pas bien profonde ; les poètes modernes l'ont beaucoup exploitée, faute de mieux ; mais Lamartine est bien loin de s'en tenir à cette idée de diffusion matérielle, qui abaisse l'âme vers des degrés d'existence inférieurs à elle-même ; l'esprit ailé, qui palpite en lui, aspire et monte, comme toujours :

Et, quand du jour sans soir la première étincelle
Viendra m'y réveiller pour l'aurore éternelle,
En ouvrant mes regards je reverrai des lieux
Adorés de mon cœur et connus de mes yeux,
Les pierres du hameau, le clocher, la montagne,
Le lit sec du torrent et l'aride campagne.

Et, rassemblant de l'œil tous les êtres chéris
Dont l'ombre près de moi dormait sous ces débris,
Avec des sœurs, un père, et l'âme d'une mère,
Ne laissant plus de cendre en dépôt à la terre,
Comme le passager qui des vagues descend
Jette encore au navire un œil reconnaissant,
Nos voix diront ensemble à ces lieux pleins de charmes,
L'adieu, le seul adieu qui n'aura point de larmes!

La pensée religieuse des *Harmonies* est trop ardente pour n'être pas, en général, optimiste. Le poète s'épanouit dans le bonheur de contempler Dieu à travers les merveilles de la nature,... dans la joie d'avoir été choisi pour chanter les louanges sacrées,... dans la lumière de la foi qui dissipe toutes les ténèbres,... dans le sentiment de dignité qu'inspire à l'homme le privilège de connaître Dieu,... dans l'amitié divine par où l'âme se sent soutenue,... dans le désir et dans la certitude d'une vie meilleure. Ce poète mystique, ayant trouvé et reconnu, sous toutes ces faces multiples, le véritable objet de son adoration, est donc heureux, plus heureux qu'il ne l'a été jamais. Et cependant, ici même, comme à d'autres phases de ses sentiments, nous retrouvons la pente qui le ramène vers l'inévitable et attirante vallée des larmes. Dans ce livre, après les premières et magnifiques extases de l'amour divin, que d'accents mélancoliques se mêlent aux cris de sa joie! D'un essor sublime il s'élance vers la divinité. Mais il n'atteint pas toujours ce qu'il désire, sa poésie manifeste la force de l'aspiration plus que le repos de la possession. Ce qu'il voudrait, ce serait de con-

naître Dieu face à face, dans la pleine lumière de ses attributs, et il en est encore à se demander de quel nom il doit le nommer, et il n'en trouve pas d'autre que ce mot vague : l'Infini. La vérité, l'absolue vérité lui échappe. Et las de tant de vaines recherches, il envie la candide et humble et paisible foi de l'enfance qu'il ne possède plus. Il souffre ces tourments de la sécheresse qu'ont ressentis tous les grands mystiques (*Novissima Verba*). Déçu jadis par l'amour humain qu'assombrissait l'image de la mort, c'est maintenant l'amour divin qui lui échappe par le caractère trop insaisissable de son objet; et le doute revient encore avec ses angoisses : non pas que la croyance en l'Être suprême se soit jamais éclipsée chez Lamartine, elle est chez lui ineffaçable parce qu'elle est innée; mais il n'est pas arrivé à une connaissance de Dieu aussi pleine, aussi absolue qu'il l'aurait souhaitée. L'amour a besoin de trouver devant lui un être individuel, une personne délimitée, accessible, douée de qualités précises qui permettent de la comprendre. Les religions positives revêtent l'Être Infini de cette forme arrêtée qui l'amène à la portée de l'amour. La religion philosophique de Lamartine s'opposait peut-être dans son esprit à cette détermination de l'absolu que demande le cœur, et son cœur, à lui, paraît avoir souffert, à certains moments, de quelque contradiction avec l'austérité de sa métaphysique. Il concevait l'insaisissable, et voulait l'étreindre, sans y parvenir. C'est le motif qui, après les inutiles élans de

l'amour divin, semble le ramener vers le regret de l'amour humain. L'amour humain, du moins, garde toute l'évidence de la beauté sensible, et, pour le poète, il est à cette heure embaumé dans le souvenir qui le préserve des coups du sort. C'est pourquoi sans doute, à la fin des *Harmonies*, à la suite de ces hymnes saints, vibrants de ferveur sacrée, Lamartine a modulé ces élégies délicieuses où revivent ses profanes et pures ivresses d'adolescent :

Un jour, c'était aux bords où les mers du Midi
Arrosent l'aloès de leur flot attiédi,...
C'était aux premiers jours de mon précoce été,
Quand l'air dans notre sein n'a pas assez de place,
Le jour assez de feux, le ciel assez d'espace,
Et que le cœur, plus fort que ses émotions,
Respire hardiment le vent des passions,
Comme au réveil des flots la voile du navire
Appelle l'ouragan, palpite et le respire;
Et je ne connaissais de ce monde enchanté
Que le cœur d'une mère et l'œil d'une beauté,
Et j'aimais....
Que son œil était pur et sa lèvre candide!
Que son ciel inondait son âme de clarté!
Le beau lac de Némi, qu'aucun souffle ne ride,
A moins de transparence et de limpidité.
Dans cette âme, avant elle, on voyait ses pensées;
Ses paupières jamais, sur ses beaux yeux baissées,
Ne voilaient son regard d'innocence rempli;
Nul souci sur son front n'avait laissé son pli;
Tout folâtrait en elle, et ce jeune sourire,
Qui plus tard sur la bouche avec tristesse expire,
Sur sa lèvre entr'ouverte était toujours flottant,
Comme un pur arc-en-ciel sur un jour éclatant.
Nulle ombre ne voilait ce ravissant visage;
Ce rayon n'avait pas traversé de nuage.

Son pas insouciant, indécis, balancé,
Flottait comme un flot libre où le jour est bercé,
Ou courait pour courir; et sa voix argentine,
Écho limpide et pur de son âme enfantine,
Musique de cette âme où tout semblait chanter,
Égayait jusqu'à l'air qui l'entendait monter.

Mais c'était un mouvement passager de son esprit qui ramenait Lamartine vers ces objets d'une adoration plus précise. A prendre l'ensemble de sa pensée, bien qu'il ait souffert parfois de saisir trop vaguement l'Être Infini, on trouve que la ferveur religieuse ne s'éteignait jamais en lui. Et ce n'est pas seulement la nature qui lui faisait sentir la divinité, ce n'est pas uniquement dans l'ordonnance éclatante des choses matérielles qu'il voyait le gouvernement de Dieu. Comme poète, il était plus ému de cette manifestation du Tout-Puissant par la beauté. Mais comme philosophe, historien, politique, son point de vue, bien que différent, demeurait aussi religieux. Le monde moral, représenté par l'humanité individuelle ou collective, lui paraissait aussi plein de Dieu que l'univers visible. Il entendait une voix divine dans la conscience morale de chaque homme, et il sentait une impulsion céleste dans tous les événements notables de l'histoire. Ces révélations, pour lui, n'étaient pas bornées à deux ou trois dates du passé et à quelques personnages d'exception. Elles étaient continues, se communiquant sans cesse, même aux faits actuels, même à un parti politique plus inspiré d'en haut; et dans tout acte, dans tout événement elles se montraient reconnais-

sables à un signe : la tendance de cet acte ou de cet événement vers le Bien. La religion, d'ordinaire, se concentre sur certains points positifs et sûrs, comme pour s'y fortifier, et elle semble ne pouvoir maintenir sa solidité qu'à la condition d'être exclusive. Lamartine est un des hommes chez qui le sentiment religieux s'est le plus étendu sans jamais se perdre ni s'affaiblir. D'autre part, sa conception, si large qu'elle soit, ne mérite pas le soupçon de panthéisme historique ou matériel; elle distingue toujours entre le bien et le mal, entre les inspirations qui sont de Dieu et les mouvements qui sont de l'homme, et Dieu, pour elle, demeure toujours une personne, non pas immanente à l'univers ou à l'histoire, mais dirigeant du dehors et manifestée seulement par ses effets de beauté et de bonté.

LA SPIRITUALITÉ

LA CONCEPTION DE LA POÉSIE

LES IMAGES

Si l'inspiration sévère des *Harmonies*, où domine le sentiment religieux, a fait méconnaître quelquefois la valeur supérieure de ces poésies, elles n'en sont pas moins à nos yeux le sommet le plus haut où se soit élevé le lyrisme de Lamartine. Cette inspiration n'est pas aussi monotone qu'on le pense, puisque, avec une prédominance de la religion, elle offre encore les autres sentiments qui ont toujours plus ou moins animé le poète, et qu'on y trouve tout, même la trace de ses réflexions politiques. Mais quelque disposition qu'on apporte vis-à-vis du sujet principal, il est certain qu'il était capital pour Lamartine, que le sentiment religieux était chez lui un des plus puissants, et que, par une juste corrélation, son style poétique a atteint ici ses formes les plus amples, les plus libres, les plus belles.

C'est donc le lieu le plus favorable pour observer, comme d'un point culminant, les qualités particulières de ce style.

Le plus harmonieux accord unit, au point d'en faire un seul tout, le style de Lamartine et sa pensée, qui est le spiritualisme le plus pur. Mais il ne suffit pas de dire que Lamartine est profondément spiritualiste : il est tout esprit, il est tout âme, et sa poésie est tout entière l'expression naturelle d'une âme.

De cette essence découlent, avec les formes si variées de sa vie, toutes les qualités et. peut-être, certaines insuffisances de son style.

L'emploi du style abstrait, qui se remarque surtout dans les *Premières Méditations*, est dû à l'influence de l'époque d'analyse où le poète était né. On peut l'excuser aussi chez Lamartine comme à peu près inséparable de l'exercice de la raison, de cette haute faculté à laquelle il a toujours gardé une place, même parmi ses plus ardentes effusions religieuses. Le don de la poésie et le goût de la vérité philosophique s'unissent difficilement chez le même homme, ils constituent pourtant deux attributs nécessaires de l'esprit humain, qu'il est dur de sacrifier l'un à l'autre; et si la philosophie a imposé à Lamartine, vers l'époque de ses débuts, quelques expressions d'une sécheresse un peu terne, si d'autre part le don poétique entraîne chez lui quelque incertitude, une sorte de mollesse féminine dans la préhension des idées, il n'en reste pas moins notre

principal poète philosophique, celui que l'ensemble suprasensible de l'univers a le plus souvent occupé ; il est le seul, avec notre contemporain M. Sully Prudhomme, qui ait vécu assez intimement de la pensée philosophique pour ajouter quelque chose aux doctrines d'où il partait, et ces mérites nous paraissent une compensation suffisante de quelques défauts.

D'autres imperfections qu'on signale dans la poésie de Lamartine, comme des faiblesses dans le rendu de la pensée, une abondance parfois vide, l'impropriété accidentelle des termes, de l'inexactitude, des incorrections, la négligence dans les rimes, la terminaison subite et banale de certains morceaux, auraient été, semble-t-il, plus faciles à éviter ou à réparer. Quand on connaît les heureuses variantes que le poète a su trouver, on regrette qu'il n'en ait pas recherché davantage. Mais les taches que Lamartine avouait aisément dans son style s'expliquent par la conception rare qu'il se faisait de la poésie.

Pour lui, la littérature n'était pas une carrière, l'occupation appliquée et continue de toute une vie. La poésie lui apparaissait comme un beau hasard, une inspiration heureuse à laquelle il fallait céder sans souci du public, un ornement du matin ou du soir de l'existence, dont le milieu devait être rempli par l'action. La poésie n'a été qu'une éclosion de plus, la plus colorée et la plus haute, dans l'épanouissement universel d'un être qui s'est ouvert à

tous les horizons de l'âme humaine. Sans compter que Lamartine s'est produit dans tous les genres, du moins dans tous les genres nobles de la littérature, ayant tenté même la forme dramatique, — il a été tour à tour diplomate, voyageur, homme politique, orateur, dictateur consacré par le prestige du génie. Il a déployé, plus que tout autre, cette large envergure humaine qui caractérise certains grands hommes du commencement de ce siècle, un Chateaubriand, explorateur de pays mystérieux et plus tard homme d'État, un Byron, agité longtemps par des courses capricieuses, et les terminant par le don de sa vie à une grande cause. Peut-on s'étonner si, dans une existence pleinement humaine qu'entraînait un si large courant, Lamartine n'a pas trouvé le loisir ni la patience de s'arrêter à certaines minuties de travail littéraire, qui d'ailleurs le faisaient quelque peu rougir, quand il y songeait? A l'époque où il laissait venir au jour le jour les *Méditations*, vers la fin de cette année 1818 si féconde pour la vraie poésie, il écrivait à un ami : « Créer est beau, mais corriger, changer, gâter, est pauvre et plat, c'est l'œuvre des maçons, et non pas des artistes. Au reste je me moque de l'art et des arts. Je pense que les beaux ouvrages sont *en puissance* dans l'âme, et que peu importe qu'ils en sortent ou n'en sortent pas. C'est comme la vertu qui a son prix en soi et qui, obscure, n'en vaut que mieux. » Il a toujours gardé quelque chose de cette conception noble et périlleuse, attachant toujours plus de prix à l'enri-

chissement intérieur de l'âme qu'à la production extérieure de l'œuvre. Alfred de Musset lui-même, qui, différent de Lamartine, avait restreint son horizon à l'amour, mais chez qui du moins le cœur était occupé de façon vivante, n'a-t-il pas ressenti de son côté cette sorte de honte que la besogne parfois puérile de l'ouvrier de lettres inspire à tout poète fortement ému? Un poète qui a porté son intelligence sur le problème de l'univers, qui, avide d'enseignements et d'images, va les chercher lui-même parmi de lointains climats, qui possède, avec des croyances politiques, la force de les introduire en actes dans les événements, qui emploie les heures, absorbées chez d'autres par le travail minutieux, à laisser son âme libre éprouver des sentiments toujours plus étendus, ce poète, en regard du patient artiste ciselant des joyaux sur un établi, nous paraît animé d'une essence spirituelle plus vivante, plus riche et plus pleine.

Quand l'homme ainsi doué, vivant de cette vie totale de l'âme humaine, ressent le désir de s'exprimer par la parole poétique, il conçoit la poésie tout autrement que le littérateur de profession. Telle qu'il la sent naître en lui, étant d'inspiration, non de métier, elle exclut tout effort, elle est spontanée, libre et naturelle, et c'est, en effet, le charme de l'œuvre de Lamartine. Pourquoi se serait-il appliqué? Le rythme poétique sonnait facile en lui comme le souffle de la poitrine ou le battement du cœur. Le chant flottait toujours à la surface de son

âme, n'attendant que l'occasion de se condenser en poésie. Jeune, inconnu, avant d'avoir publié les *Méditations*, il écrivait (en décembre 1818), dans une de ces lettres où l'on découvre sa nature à la source : « ... Je laisserai ces chants s'évanouir dans les airs, ou retentir dans l'avenir, selon que l'aura décidé l'irrévocable Providence. N'importe! le monde serait désert qu'il faudrait que je produisisse encore. N'as-tu pas quelquefois chanté pour toi seul dans ta chambre ou dans les bois? C'est le même sentiment involontaire qui me force à composer. » Lamartine n'était pas un homme de lettres, il n'habitait pas les villes, il n'appartenait à aucun des cénacles où se construisent les rhétoriques. Si, par une sorte de jeu d'esprit, en risquant une hypothèse loisible, on se demande quel de nos poètes aurait inventé la langue des vers, s'il n'en avait pas reçu la connaissance, on répond : Lamartine! et on ne trouve pas beaucoup de noms à joindre à celui-là. C'est dans son œuvre en effet qu'on trouve le plus de ces vers légers et simples, sortis d'une facilité naïve, de ces vers involontaires, où l'inspiration est tout et l'artifice rien. Il ne connaît pas l'apprêt, il semble ne rien faire à dessein, et c'est là son charme incomparable. Les antithèses ajustées pour donner un brusque relief, les contrastes rapprochés pour frapper fort, il les ignore. Il a écrit quelque part cette phrase où transparaissent à la fois la noble candeur de son âme et la simplicité de son art : « Les ombres n'ajoutent rien à la lumière ».

Tout chez lui se déploie dans la clarté uniforme et comme loyale, où se plaisent une poésie naturelle, un cœur simplement ému, un esprit droit, qui n'ont pas besoin de surprendre pour toucher.

Nous savons bien ce que Lamartine a perdu à cette conception de la poésie. Les procédés étant plus transmissibles que l'inspiration, il y a perdu une étroite admiration professionnelle et l'avantage de fonder une école. Mais il y a gagné d'autre part de présenter dans sa personne un des types les plus beaux et les plus complets de l'humanité; et même comme poète, il n'est pas très sûr que cette conception un peu négligente de la poésie, conception contre les dangers de laquelle le garantissaient de si beaux dons, soit entièrement à regretter pour nous et pour lui, car elle a fait de lui un poète simple, libre, naturel comme une eau de source. Il a gardé quelque temps les traces des formules qu'il avait reçues, mais il ne s'est jamais pris aux chaînes d'une autre rhétorique, inventée par lui, et devenant dès lors une plus dure dominatrice. Il a été exempt à la perfection de ce défaut trop commun dans l'art moderne, vice qui, à nos yeux, déconsidère et annule tous les dons poétiques, l'affectation. Il a ouvert le premier tout un monde intérieur, et on l'a vu innover prodigieusement, sans jamais saisir en lui cette ambition de faire neuf à tout prix, qui fausse la naturelle évolution de la littérature. Il s'est soumis aux lois nécessaires d'un changement gradué, et, sortant de la période clas-

sique, il a été un classique, mais celui de choses tout à fait nouvelles, le classique du sentiment, du rêve, de l'infini. Il n'avait pas d'aptitude à l'effort, il ne pratiquait aucune des combinaisons du métier littéraire. Mais pouvait-il en sentir le besoin? Jamais personne peut-être n'apporta des dons aussi heureux, des instincts natifs aussi beaux, rendant à ce point inutile l'application de la volonté. Sa foi en Dieu, sa certitude de destinées éternelles, l'aspiration qui le soulevait vers le ciel, la transparence idéale de la nature à ses yeux, tout cela lui donnait involontairement l'attitude que l'on conçoit pour la figure même de la poésie. Il était poète par la qualité et la situation de son âme, toute inspirée de forces pures et se créant un monde d'intense spiritualité.

Nous avons vu ou nous verrons la substance toute spirituelle qui est le fondement de son être se manifester dans toutes ses œuvres, dans tous ses sentiments, dans tous ses actes, et jusque dans les principes de sa politique. Cette spiritualité se révèle avec autant d'évidence et peut-être avec une autorité particulière dans ce qui, étant l'extérieur et comme le corps de la pensée, tient davantage à la matière, c'est-à-dire la forme des écrits, le style, le son des paroles, la qualité des images.

Et d'abord il faut observer que la poésie de Lamartine est absolument et exclusivement de la poésie. A l'inverse de tant d'écrivains, plus ou moins rapprochés des arts plastiques, et qui font dire, les uns, qu'ils sont hantés d'une vision de peintre, les

autres, qu'ils égalent la fermeté de la sculpture, on ne conçoit pas pour Lamartine d'autre organe que la parole poétique, expression directe de l'âme. S'il paraît y ajouter souvent des séductions presque musicales, c'est que, après tout, la parole est un son, susceptible d'effets harmonieux, et que la poésie poursuit un objet de rêve analogue à celui de la musique, bien que plus précis et plus complet; et d'ailleurs la sonorité musicale, chez Lamartine, correspond encore à un besoin d'âme, au besoin de bercer la douleur, d'enchanter la tristesse, d'entendre à travers les fibres sensibles quelque chose comme

Les vents harmonieux exhalés des ravines,
Ces vents qui du mélèze au rameau dentelé
Sortent comme un soupir à demi consolé.

L'essence spirituelle de Lamartine se traduit par l'immatérialité de son style. Jamais les mots humains ne furent mieux dépouillés de leur pesanteur, il les choisit aériens et translucides, et c'est là peut-être que réside l'intime secret de leur harmonie. Ses vers ne sont pas martelés par une main lourde, travaillant sur de durs métaux; ils sont soupirés par un esprit. S'ils nous charment par une souplesse et une douceur constantes, même dans les élans les plus hauts, c'est qu'ils sont la directe expression de l'âme, c'est-à-dire d'une force dont les mouvements s'exercent dans un plus léger milieu, et sans la brutale nécessité des forces matérielles. De là vient chez Lamartine cette strophe ample,

libre, sans régularité monotone, avec ces vers tantôt plus courts, tantôt plus longs, qui se plient à toutes les inflexions de la pensée, et s'assemblent, dans une merveilleuse aisance, au gré du souffle intérieur.

Plus l'inspiration lamartinienne est éloignée de nous représenter une puissance matérielle, plus il sera curieux de voir comment elle se comporte en face de la nature. Car ce poète est épris du spectacle de l'univers visible, il a habité ou visité les plus beaux lieux de la terre, il ne conçoit pas les sentiments humains sans un accompagnement de ciel, de montagnes et d'eau ; et d'ailleurs l'artiste, qui est en lui comme dans tout poète, a besoin du monde extérieur pour y puiser les images, qui doivent orner et rendre sensible sa pensée.

Eh bien, c'est ici, dans cette rencontre significative entre l'âme du poète et le spectacle de la nature, que triomphe la spiritualité de Lamartine.

Il va sans dire qu'il ne décrit jamais minutieusement et pour décrire. Il a besoin de trouver dans la nature un autre intérêt qu'elle-même. C'est dans la nature surtout qu'il voit Dieu, mais un Dieu libre, personnel, supérieur à ses ouvrages, et il n'est pas nécessaire de défendre le poète contre cet ancien reproche de panthéisme, qui, s'il était fondé pour lui, atteindrait au même degré la poésie lyrique de la Bible. Quant à l'âme humaine, elle a tant d'importance et de valeur à ses yeux qu'elle lui est partout présente en face du monde extérieur, autre

signe expressif de son peu de penchant pour le panthéisme ; il est si occupé de l'âme, nous l'avons vu, qu'il entend la voix des morts dans le bruit du vent, et qu'il aperçoit leur regard dans le rayon des étoiles, et qu'il place les astres sous la conduite d'esprits tels que le sien. Vis-à-vis du genre de littérature qu'on appelle descriptif, Lamartine occupe une place digne de remarque. Les *Premières Méditations* avaient dissipé, comme par un souffle de l'âme, les sèches études dont la nature était l'objet, quand il apparut ; et cependant il a pu voir revenir, avec plus d'étendue encore, l'inerte et vide peinture de la réalité. Au milieu, entre ces deux règnes de la description, Lamartine s'élève, avec quelques poètes vraiment inspirés, dans l'isolement du génie qui, sachant animer la nature, dédaigne de la copier. Son spiritualisme le conduisait plus loin et plus haut que tout autre dans cette voie de la vraie poésie. Jamais il ne s'est contenté de voir, toujours il a senti ; jamais les choses matérielles ne l'ont retenu, toujours elles ont éveillé dans son âme un prolongement de rêverie, de tendresse ou d'idéal.

Le principe qui l'inspire se fait connaître de près dans une des formes de son style, le mode particulier de ses comparaisons. Pour donner à l'être humain son expression complète, pour manifester, à la fois, en un seul tout, l'idée fondue avec le sentiment et revêtue de la sensation, ensemble vivant qui constitue la poésie, Lamartine, comme tout poète, a besoin d'images. Il vient après une littérature psy-

chologique, même didactique, qui se passait de sensations et de comparaisons; il est trop poète et trop artiste pour rester dans cette voie, il sait que les idées pures ne sont pas du domaine de l'art et que, pour paraître belles, elles doivent être revêtues d'impressions extérieures. Mais il ne va pas jusqu'à l'extrême de l'évolution nouvelle, il demeure attaché par quelque côté au point d'où il est parti dans le cours de l'histoire littéraire. Il n'oublie pas, ou du moins, son génie spontané se souvient pour lui que, des trois éléments indiqués plus haut, c'est l'élément pour ainsi dire central, c'est la sensibilité qui doit dominer et gouverner les autres. Inspiré presque toujours par le sentiment, il se trouve par là même au cœur de la poésie. Si le juste équilibre est parfois rompu, ce n'est jamais au profit de la sensation : le poids de la matière ne l'entraîne jamais. L'image chez lui n'absorbe pas les éléments plus nobles; elle ne se développe pas au détriment de l'âme, par des poussées de sève matérielle, comme un parasite trop robuste qui étouffe parfois chez d'autres le sentiment et la pensée. Il n'y a jamais chez ce poète excès qui fasse songer à une pléthore du sang, ni choc qui donne l'impression d'une violence des muscles. Sa force est celle d'un esprit qui parle, non d'un athlète qui frappe. Ses images n'ont pas la fraîcheur un peu rude des métaphores que trouve le langage du peuple, ni la puissance matérielle des visions qui hantent un cerveau halluciné. Très naturel, très spontané, il est très éloigné cepen-

dant de toute barbarie soit native, soit reconquise. Son esprit se montre comme l'héritier d'une ancienne tradition, esprit de civilisé ennobli, affaibli, si l'on veut, par une longue culture, avec cette atténuation de la matière, ce dégagement hors des forces physiques, qui distingue toutes les sortes d'aristocratie. Ses rapports avec le monde extérieur, et en particulier la qualité de ses images, sont un des témoignages les plus manifestes de cette spiritualité qui lui fut transmise et qu'il porta à son plus haut degré. Comme ses métaphores n'ont pas pour but unique de rendre tangible la pensée, comme elles veulent aussi lui servir d'ornement, il n'évoque jamais la laideur sous prétexte d'image. Le choix de la beauté, joint à une certaine modération spiritualiste dans l'emploi de la métaphore, n'est-ce pas tout ce qu'on appelle le bon goût? Les images de Lamartine ne sont jamais là pour elles-mêmes; on ne voit jamais chez lui l'artiste échapper pour ainsi dire au poète, travailler pour son propre compte, et peindre, à part du sentiment, des tableaux fournis en totalité par le monde extérieur. Souvent traditionnelles, générales comme il convient à un esprit philosophique, effacées quelquefois par l'usage, peu nourries, toujours délicates, les comparaisons interviennent dans son style poétique, non pas comme d'insistantes et serviles copies de la réalité, mais comme les allusions légères d'un esprit qui plane sur la nature.

Si nous descendons aux détails, nous verrons en-

core la spiritualité pénétrer tous les replis de son imagination et de son style.

Un poète se caractérise par les êtres et les choses qu'il aperçoit de préférence dans l'ensemble de la nature, et qu'il prend pour termes de ses comparaisons avec les sentiments humains. Où s'arrête, dans cette immense multitude, le choix de Lamartine ? Il choisit spontanément

Tout ce qui monte au jour, ou vole, ou flotte, ou plane,

parce que, occupé avant tout de l'âme, il se plaît à retrouver au dehors les attributs de légèreté, de souplesse, de transparence de l'élément spirituel.

Aussi, parmi les êtres animés de la création, Lamartine s'attachera surtout, presque uniquement, à ceux qui s'élèvent sur des ailes. Si on voulait poser à ses côtés une figure emblématique, ce n'est pas pour lui que serait le lion, ni le bœuf, ni la panthère : il ne connaît pas dans la nature ces êtres pesants, laborieux, ou cruels. Mais on pourrait lui donner l'aigle pour désigner sa force, ou bien le cygne pour exprimer sa douceur, ou l'ange pour dire à la fois la force et la douceur et quelque chose de plus encore. Le cygne, l'aigle, l'ange passent tour à tour à travers sa poésie, suivant qu'elle est plus suave, ou plus élancée, ou plus tendre :

Sur ce site enchanté mon âme qu'il attire
S'abat comme le *cygne*, et s'apaise et soupire,
A cette image du repos.

. . . .

Le nuage crève ;
Son brûlant carreau
Jaillit comme un glaive
Qui sort du fourreau.
Les foudres, portées
Sur ses plis mouvants,
Au hasard jetées
Par les quatre vents,
Entre elles heurtées,
Partent en tous sens,
Comme une volée
D'*aiglons* aguerris
Qu'un bruit de mêlée
A soudain surpris,
Qui, battant de l'aile,
Volent pêle-mêle
Autour de leurs nids,
Et loin de leur mère,
La mort dans leur serre,
S'élancent de l'aire
En poussant des cris!

C'est la foudre de Jéhovah : ne dirait-on pas l'aigle de Zeus? Lamartine, si indifférent pour la mythologie, a créé de son côté le mythe de l'orage par la force de son imagination.

. . . .

Non, sous quelque drapeau que le barde se range,
La Muse sert sa gloire et non ses passions!
Non, je n'ai pas coupé les ailes de *cet ange*
Pour l'atteler hurlant au char des factions!

. . . .

Glacés d'effroi, la sœur, les pâtres s'approchèrent ;
De mes bras contractés, par force, ils arrachèrent
Laurence dont le sein, ranimé sur mon cœur,
Reprenait par degrés la vie et la chaleur :

Je vis de son front blanc, qui sur leur brancard flotte,
Les blonds cheveux traîner en sortant de la grotte,
Comme d'une *aile d'ange* on voit le dernier pli....
. . . .

En descendant des êtres animés aux choses inanimées de la nature, on trouve que l'élément liquide fournit à Lamartine le plus grand nombre de ses images. Il a beaucoup vécu au bord des lacs, sur le rivage des mers; toute phase de sa jeunesse, toute œuvre importante de son esprit eut pour centre ou pour horizon une nappe d'eau entre des montagnes ou une plage sonore de la Méditerranée. Mais il aurait aimé quand même la fluidité et l'ondoiement, parce qu'il en portait le principe en lui. Il a pu quelquefois montrer de l'excès en étendue et en abondance, jamais en saillie. Tous les phénomènes qu'offre la fluidité, aisance, transparence, reflets de ciel, murmures harmonieux, défaut de saveur peut-être, manque de limites et de formes arrêtées, fugitive inconsistance, tous ces caractères de la fluidité se confondent avec les attributs de l'imagination lamartinienne. Les flots, les rivages, l'écume, la nacelle sont les images les plus fréquentes dans sa poésie. Dans le silence étoilé du ciel, il croit sentir la terre elle-même flotter de concert avec les astres, comme des navires sur la mer :

Cependant la nuit marche, et sur l'abîme immense
Tous ces mondes flottants gravitent en silence,
Et nous-même, avec eux emportés dans leur cours,
Vers un port inconnu nous avançons toujours.

Souvent pendant la nuit, au souffle du zéphire,
On sent la terre aussi flotter comme un navire;
D'une écume brillante on voit les monts couverts
Fendre d'un cours égal le flot grondant des airs :
Sur ces vagues d'azur où le regard se joue,
On entend l'aquilon se briser sur la proue,
Et du vent dans les mâts les tristes sifflements,
Et de ses flancs battus les sourds gémissements;
Et l'homme, sur l'abîme où sa demeure flotte,
Vogue avec volupté sur la foi du pilote!
Soleils, mondes errants qui voguez avec nous,
Dites, s'il vous l'a dit, où donc allons-nous tous?
Quel est le port céleste où son souffle nous guide?
Quel terme assigne-t-il à notre vol rapide?
Allons-nous sur des bords de silence et de deuil,
Échouant dans la nuit sur quelque vaste écueil,
Semer l'immensité des débris du naufrage?
Ou, conduits par sa main sur un brillant rivage,
Et sur l'ancre éternelle à jamais affermis,
Dans un golfe du ciel aborder endormis?

Les formes de la terre, des montagnes, seraient trop lourdes et trop dures pour le goût du poète, si elles ne s'allégeaient pas en des reflets liquides :

Les racines des monts se perdaient sous les eaux;
Là, comme un second ciel, la mer semblait s'étendre,
Et reposait les yeux dans un azur plus tendre;
L'Aracynthe y jetait son ombre loin du bord,
Et se perdant au loin dans son golfe qui dort,
Ses neiges, ses forêts et ses côtes profondes
Flottaient au gré du vent dans le miroir des ondes.

S'il veut décrire la force d'un chêne, la vigueur de ses racines, ce n'est pas à la pierre qu'il songe, au fixe rocher; il trouve une image qui devient nou-

velle en étant appliquée ainsi, et qui fait sentir la puissance en l'adoucissant :

> Et sa feuille boit la rosée,
> Sa racine fertilisée
> Grossit comme une eau dans son cours.

Il est des êtres, semble-t-il, pour qui l'idée de pesanteur n'est pas à craindre, comme la jeune fille par exemple. Voyez pourtant comme Lamartine l'allège encore par l'image :

> Son pas insouciant, indécis, balancé,
> Flottait comme un flot libre où le jour est bercé.

Comme il s'élève en deux vers sur l'échelle diaphane : un pas, un flot, le jour!

Ou cette autre jeune fille encore :

> Sa chevelure qui s'épanche
> Descend, serpente et vient rouler
> Sur un sein où s'enflent à peine
> Deux sources d'où la vie humaine
> En ruisseaux d'amour doit couler.
> Sa taille, en marchant, se balance,
> Comme la nacelle, qui danse
> Lorsque la voile s'arrondit
> Sous son mât que berce l'aurore,
> Balance son flanc vide encore
> Sur la vague qui rebondit.

Cette image est caractéristique de la manière de Lamartine. Elle permet d'exprimer, en les rendant indirects, en les rapportant à une autre forme, des détails qui ne pouvaient pas être mentionnés aisé-

ment ; cette voile arrondie, ce flanc vide de la nacelle, tout cela, baigné d'aurore, suggère, avec une poétique délicatesse, la pensée de la maternité future chez la jeune fille.

Lamartine emploie souvent ainsi une image longuement développée, qui semblerait vivre de sa vie propre, si quelques mots transparents n'ouvraient des jours sur le sens moral de la comparaison : image essentiellement poétique par son incertitude et sa double vie. Elle se trouve chez Homère et chez tous les poètes grandement inspirés. Nous en citerons encore une de cet ordre, d'autant plus qu'elle se rapporte, comme les précédentes, à l'élément liquide. Lamartine veut exprimer le trouble que la beauté de la femme lui cause, après que l'âge de l'amour est passé pour lui ; grâce au vague et à l'élégance de l'image, il l'exprime avec une pudeur exquise dans le regret :

Je devrais contempler avec indifférence
Ces vierges, du printemps rayonnante espérance,
Comme l'on voit passer, sans regret et sans pleurs,
Au bord d'un fleuve assis, ces vagues fugitives
Dont le courant rapide emporte à d'autres rives
Des flots où des amants ont effeuillé des fleurs !

Le but secret et le résultat de toutes ces images flottantes, c'est l'allégement de la sensation. Cependant, comme l'image est faite pour rendre les choses plus tangibles, pour les rapprocher de nos sens, nous allons assister à l'ordre inverse, c'est-à-dire voir Lamartine épaissir, alourdir la sensation par

l'image. Il use de ce procédé quand il veut faire toucher l'air, par exemple, ou la lumière. Mais il ne va pas bien loin dans cette direction contraire à sa marche habituelle; parmi les matières denses, il ne dépasse pas l'eau (l'eau toujours!) ou le lait, ou bien la soie :

L'astre du jour, qui touche à la cime des monts,
Semble du haut des cieux retirer ses rayons,
Comme un pêcheur, le soir, assis sur sa nacelle,
Retire ses filets, d'où l'eau brille et ruisselle.

Cette image qui se trouve dans une poésie de sa jeunesse, a été, depuis, reprise par d'autres et fortement développée; des poètes moins spiritualistes devaient préférer, parmi ses métaphores, celles où il épaissit au lieu d'alléger.

. . . .
Déjà, comme un lait pur qu'un vase sombre épanche,
La nuit teignait ses bords d'une auréole blanche.
. . . .
Montez sur ces hauteurs d'où les fleuves descendent,
Et dont les mers d'azur baignent les pieds dorés,
A l'heure où les rayons sur leurs pentes s'étendent,
Comme un filet trempé ruisselant sur les prés;
Quand tout autour de vous sera splendeur et joie,
Quand les tièdes réseaux des heures de midi,
En vous enveloppant comme un manteau de soie,
Feront épanouir votre sang attiédi;
Quand vos regards, noyés dans la vague atmosphère,
Ainsi que le dauphin dans son azur natal,
Flotteront incertains entre l'onde et la terre,
Et des cieux de saphir et des mers de cristal.
. . . .
Le jour s'est écoulé, comme fond dans la bouche
Un fruit délicieux sous la dent qui le touche.

Cet épaississement de la réalité est rare chez Lamartine. Nous en avons donné des exemples pour montrer qu'il est capable de ces sensations que l'on exige de l'artiste. Mais combien il a davantage les sentiments, les rêves qui font le poète! Comme il transforme et relève les choses de la nature! Nous allons citer un modèle de ce procédé, certainement instinctif chez lui; il s'agit de l'eau encore, c'est la description de la cascade de Valneige :

Une cascade tombe au pied de la maison,
Et le long d'une roche, en nappe blanche et fine,
Y joue avec le vent, dont un souffle l'incline,
Y joue avec le jour dont le rayon changeant
Semble s'y dérouler dans ses réseaux d'argent,
Et, par des rocs aigus dans sa chute brisée,
Aux feuilles du jardin se suspend en rosée.
Légère, elle n'a pas ce bruit tonnant et sourd
Qu'en se précipitant roule un torrent plus lourd;
Elle n'a qu'une plainte intermittente et douce,
Selon qu'elle rencontre ou la pierre ou la mousse,
Que le vent faible ou fort la fouette à ses parois,
Lui prête ou lui retire ou lui rend plus de voix.
Dans les sons inégaux que son onde module
Chaque soupir de l'âme en note s'articule,
Harpe toujours tendue, où le vent et les eaux
Rendent dans leurs accords des chants toujours nouveaux,
Et qui semble, la nuit, en ces notes étranges,
L'air sonore des cieux froissé du vol des anges.

Quelle poésie surnaturelle transfigure cette eau qui coule dans un humble vallon de montagne! Quelle gradation ascendante et éthérée : la blancheur, le vent, le jour, la plainte presque humaine, les soupirs, l'âme, les anges, et le ciel!

Ce beau passage nous amène à un genre de comparaison, non pas inconnu de la véritable poésie, mais beaucoup plus fréquent chez Lamartine que chez tout autre poète. D'ordinaire, la comparaison fait saisir la ressemblance entre les sentiments de l'âme et les objets matériels, afin que les émotions trouvent un langage pour parler aux sens, et qu'elles participent à la puissance ou au charme de la nature. Lamartine use de ce procédé commun à toute poésie : seulement il en use, nous l'avons vu, avec le goût de choisir dans la nature les objets les plus subtils, les plus atténués, ceux qui risquent le moins d'appesantir les émotions, en les exprimant. Mais l'allégement de la matière n'est pas le seul signe par où se manifeste la spiritualité de Lamartine; cette essence de son être trouve encore, dans une autre sorte d'images, une occasion plus heureuse pour se révéler. Quel but, en effet, la poésie vise-t-elle à travers l'image? L'esprit cherche à se donner en tout et par tous les moyens le contentement de l'unité. De même que la science s'efforce de simplifier les choses en les ramenant à des lois générales, la poésie goûte une satisfaction dans la découverte des analogies plus libres qui lui apparaissent, à elle; et plusieurs chemins conduisent la poésie à cette joie de l'unité : elle peut rapprocher l'un de l'autre des objets de la nature et les enrichir ainsi mutuellement; ou bien, elle peut rendre plus sensibles ses descriptions du monde moral par les impressions correspondantes, les similitudes qu'offre le monde

matériel, c'est l'image ordinaire, la comparaison proprement dite; ou au contraire, devant le monde extérieur, en présence des formes tangibles et des aspects matériels, touchée par de subtiles ressemblances, revenant vers ce qui importe le plus à l'homme, elle peut, à propos de la nature, évoquer une pensée, un sentiment, en un mot l'âme humaine, et c'est une autre sorte d'images, c'est le symbole, forme poétique où l'âme humaine acquiert tout son prix, puisqu'elle est montrée comme le dernier terme, le plus haut aboutissant. La poésie de Lamartine ne pouvait pas manquer d'en venir là : tandis que la plupart des poètes, par leurs comparaisons appuyées, matérialisent l'âme, lui, après avoir choisi dans le monde extérieur les moins pesantes images, il devait arriver jusqu'au point de spiritualiser la matière par un usage fréquent et toujours aisé du symbolisme. Nous allons citer plusieurs exemples de ce dernier genre de comparaisons, si conforme au génie du poète le plus spiritualiste qui fut jamais ; les amoureux de poésie nous pardonneront d'avoir assemblé pour eux cette collection d'images pensives :

Tu n'es jamais lasse d'éclore (dit-il à une source).
Semblable à ces cœurs généreux
Qui méconnus s'ouvrent encore
Pour se répandre aux malheureux.

. . . .

. . . . Ô vous, pâles nuages,
Qui passez sans ternir ces rayonnantes plages,
Comme à travers la vie, où brille un chaste azur,
L'ombre des passions passe sur un cœur pur.

. . . .

Il dit d'une corolle blanche :

Elle est pâle *comme* une joue
Dont l'amour a bu les couleurs.

. . . .
Ces vents qui du mélèze au rameau dentelé
Sortent *comme* un soupir à demi consolé.

Ainsi la tristesse du poète se consolait par la suave beauté de son langage.

. . . .
. . . . Le front penché sur l'eau,
Sur l'eau que j'écoutais sangloter dans sa fuite,
Comme un pas décroissant d'un ami qui nous quitte.

Ici la nature n'est pas seulement spiritualisée, elle est attendrie.

. . . .
De l'astre de la nuit un rayon solitaire,
A travers les vitraux du sombre sanctuaire,
Glissait, *comme* l'espoir à travers le malheur,
Ou dans la nuit de l'âme un regard du Seigneur.
. . . .

Une fois, apercevant la femme aimée, Lamartine cherche à la peindre en la comparant, mais il ne trouve rien dans le monde extérieur qui soit digne d'elle et de sa propre émotion :

Tu *ressemblais*... Mais non, *toute image* est glacée;
Rien d'humain ne saurait te retracer aux yeux,
Rien... qu'une céleste *pensée*,
Qui, durant un songe pieux,
Sur ses ailes de feu dans les airs balancée,
Et du sein d'un cœur pur vers Dieu même élancée,
S'élève et plane dans les cieux!
. . . .

Des pensées, des sentiments, voilà ce que lui inspirent les formes visibles, les êtres et les objets de la nature. L'arbuste qui pousse sur la tombe de la pauvre Graziella lui fait concevoir plusieurs de ces comparaisons idéales :

Battu des vents de mer, du soleil calciné,
Comme un regret funèbre au cœur enraciné,
Il vit dans le rocher sans lui donner d'ombrage....
Une fleur au printemps comme un flocon de neige,
Y flotte un jour ou deux, mais le vent qui l'assiège
L'effeuille avant qu'elle ait répandu son odeur,
Comme la vie avant qu'elle ait charmé le cœur.
. . . .

Ces images s'accumulent dans une description du Colisée de Rome; le poète ne pouvait pas se contenter de décrire, sans mêler son âme rêveuse aux choses, sans les en pénétrer jusque dans le moindre détail :

Là, *comme* un front penché sous le poids des années,
La ruine abaissant ses voûtes inclinées,...
Là le lierre, jaloux de l'immortalité,
Triomphe en possédant ce que l'homme a quitté,
Et, *pareil* à l'oubli, sur ces murs qu'il enlace,
Monte de siècle en siècle au sommet qu'il efface....
Et l'humble giroflée, aux lambris suspendue,
Attachant ses pieds d'or dans la pierre fendue,
Et balançant dans l'air ses longs rameaux flétris,
Comme un doux souvenir, fleurit sur les débris....
La colombe, inquiète à mes pas indiscrets,
Descend, vole et s'abat de cyprès en cyprès,
Et sur les bords brisés de quelque urne isolée
S'abat en soupirant, *comme* une âme exilée.
. . . .

Lamartine, montrant un livre entre les mains d'un saint personnage, a voulu en décrire la reliure très ornée. Un artiste en vers, uniquement épris de couleurs et d'arabesques, eût saisi cette occasion pour lutter d'éclat et de patience avec le ciseleur; mais à cela se serait borné son savoir. L'artiste ne fait pas défaut chez Lamartine, mais le poète s'y ajoute, le vrai poète qui rêve et aspire, comme on peut le voir dans cette description, brillante d'abord, puis suggestive à l'infini :

Ce livre était couvert d'une enveloppe d'or :
Comme un charbon ardent une énorme escarboucle,
En nouant le fermoir, flamboyait sur la boucle.
Sur l'or sculpté du livre, admirable ornement,
Une colombe bleue aux yeux de diamant,
De l'inspiration *mélodieux symbole*,
Ouvrait ses ailes d'or comme un oiseau qui vole;
Ses pattes de rubis et son bec de corail
Semblaient poser collés sur le dossier d'émail;
Et ses ailes, *de l'âme éblouissant emblème,*
S'ouvraient et se fermaient avec le livre même.
Du merveilleux fermoir le vent, comme des doigts,
Entr'ouvrait à demi les angles quelquefois,
Et faisait frissonner les pages du volume,
Comme à l'oiseau qui dort il enlève une plume.
. . . .

L'esprit de ce poète, qui a aussi des ailes, ne peut pas s'arrêter au coloris, même le plus savoureux, ni au dessin, même le plus élégant ; il faut toujours qu'il les dépasse. Il distingue cependant, à la surface du monde extérieur, des couleurs et des formes qu'il goûte de préférence et qui caractérisent son imagination. Il aime les lignes souples et sinueuses ;

ses couleurs, un peu vagues et toujours claires, car il ne juge pas que la lumière ait besoin des ombres, sont le blanc, l'or et l'azur. Lamartine est une âme mélancolique et profonde qui, dans ses longs séjours près de la Méditerranée, sous un ciel brillant d'azur ou d'étoiles, a revêtu une imagination lumineuse. La vraie patrie de ses images, ce n'est pas une froide vallée de France, mais le golfe éclatant de Naples qu'il vit très jeune et où il revint toujours. Cette lumière éthérée où reposent d'harmonieux contours teignit à jamais les couleurs et dessina les formes de son art. Son souvenir est inséparable désormais de ce pays qui fut en grande partie le sien; et tout voyageur qui a lu quelques vers des *Secondes Méditations*, voit encore à travers une impression de poésie lamartinienne la mer tranquille où blanchissent les îles d'Ischia et de Procida, cette mer qui bat ses rivages d'un murmure rythmé, et qui prête sa surface calme aux allées et venues d'un peuple chanteur. Quand la destinée conduisit là le poète qui devait mettre tant de mélodie ondoyante dans ses vers, il semble qu'elle voulut le rapprocher des tièdes climats où l'on entend sans cesse de la musique bercée sur les vagues, des duos d'amour légèrement balancés sur les flots.

Mais le poète, si pénétré qu'il soit de ces clémences de l'eau et du ciel, ne s'abandonne pas à leurs caresses sensuelles. Il aime, de ces pays heureux, l'atmosphère translucide, mais elle n'est pas pour lui un simple contentement du regard; son

esprit qui va toujours au delà de la sensation goûte, semble-t-il, cette transparence, parce qu'il y découvre, comme dans un fond limpide, le monde de l'éternité. La beauté dont il jouit lui offre un symbole où s'éveille le pressentiment d'une plus haute splendeur. Le coloris de ses vers est baigné d'une autre lumière que celle d'ici-bas, de cette lumière platonicienne qu'a sentie également une autre âme mystique, Mme de Krüdener, et qu'elle décrit en ces termes : « Je m'assieds auprès d'une haie de roses, et j'admire encore, en contemplant leur couleur, les rayons du soir qui les inondent de leur pourpre, comme s'ils voulaient tremper d'immortalité cette beauté fragile. C'est toi, ô Éternel, c'est toi-même, c'est ta beauté qui me transporte, et cette nature qui déploie sa magnificence n'est que toi, qui présentes à mes yeux et à mon cœur la félicité sous tant de formes mystérieuses. » Et Lamartine revient souvent, sous diverses formes, à cette impression d'au-delà que lui suggère la nature ; souvent la beauté du monde visible attire son désir vers la beauté parfaite et éternelle d'un monde invisible :

Avare de ces délices
Qu'entrevoit ici le cœur,
Peux-tu des divins calices
Nous prodiguer les prémices
Et répandre la liqueur ?
Non, ces courts moments d'extase,
Dont parfois nous débordons,
Sont un peu de miel du vase,
Écume qui s'extravase
De l'Océan de tes dons !...

D'où venez-vous, ô vous, brises nouvelles,
Pleines de vie et de parfums si doux,
Qui sur ces monts palpitant comme nous
Faites jaillir, au seul vent de vos ailes,
Feuilles et fleurs comme des étincelles?
Ces ailes d'or, où les embaumez-vous?

Est-il des monts, des vallons et des plaines,
Où vous baignez dans ces parfums flottants,
Où tous les mois sont de nouveaux printemps,
Où tous les vents ont ces tièdes haleines,
Où de nectar les fleurs sont toujours pleines,
Toujours les cœurs d'extase palpitants?

Ah! s'il en est, doux souffles de l'aurore,
Emportez-nous avec l'encens des fleurs,
Emportez-nous où les âmes sont sœurs!...

Sur ces bords où l'amour eût caché son Éden,
Au murmure plaintif des vagues apaisées,
Aux rayons endormis de l'astre élyséen,
Sous ce ciel où la vie, où le bonheur abonde,
Nous avons respiré cet air d'un autre monde!...

Après ces citations nombreuses, mais nécessaires, et faciles certes à multiplier, peut-on dire que les métaphores chez Lamartine soient générales et ternes, et que son imagination manque d'un mérite essentiel, l'individualité? Grâce au principe particulier qui l'anime lui-même, l'univers s'est transformé en passant par son être. Dans le miroir qu'il lui présente, le monde est devenu plus léger et plus diaphane qu'il n'apparaît aux autres spectateurs; il a dépouillé ses laideurs, ses brutalités physiques, ses pesanteurs grossières; il s'est pénétré dans son ensemble de tous les éléments fluides et impondérables, comme la vague, l'azur, la lumière, l'âme

de l'homme, l'esprit angélique, l'essence de Dieu. La masse compacte des choses s'est transfigurée ainsi, en empruntant au poète la spiritualité qu'il portait au dedans de lui-même, et vers laquelle il attirait les apparences extérieures, pour en former l'unité générale de sa création. Sa philosophie, rattachée, comme on l'a vu, à diverses origines, embrassant par une large sympathie d'idées la conception hébraïque de Dieu et la représentation hellénique de l'âme dans le monde, se ramenait dans son fond à une entière unité constituée par le spiritualisme. Il n'a jamais été enclin à partager l'univers en cette dualité qui est le penchant de l'esprit français et qui s'impose, par exemple, au génie de Descartes : il n'a pas conçu d'un côté Dieu avec l'homme créé sur le modèle divin, de l'autre tout le reste des choses composé d'étendue mécanique. Pour se satisfaire, il a dû introduire dans toutes les existences le principe spirituel qui anime Dieu et l'homme, se représenter la vie psychique comme abondant à travers l'espace depuis les organismes les plus humbles jusqu'à l'Être parfait, multiplier dans l'intervalle les hiérarchies d'esprits invisibles, substituer à la gravitation minérale, qui est la loi des astres, un animisme angélique. Comme poète, quand il s'est agi pour lui, non plus d'expliquer le monde, mais de le sentir, il en a reçu l'impression à travers le même et unique principe qui lui servait comme philosophe : la sensation chez lui est de même nature que l'intelligence, et l'une

et l'autre se montrent également spontanées, obéissant au désir intime du poète plutôt qu'à la réalité des choses. Sans le vouloir, presque sans le savoir, par la vertu de la force mystérieuse, inconsciente surtout chez lui, qui est le génie poétique, il a atteint au moyen de l'imagination le but suprême de toute pensée, il a dans sa vision spiritualiste accompli cette œuvre que la philosophie tente par des constructions abstraites, que la science poursuit par des recherches minutieuses — trouver l'unité de l'univers, — unité que la science arrivée à son terme se contentera de faire comprendre à l'intelligence, et que la grande poésie, avec son charme vivant et libre, fait comprendre, voir, toucher et sentir, en intéressant l'être humain tout entier.

JOCELYN

LA TENDRESSE CHEZ LAMARTINE

« . . . . . . La voix de quelque ange
Me parla dans le cœur. . . . . »

Quelque ange sans doute avait inspiré à un jeune homme aimant et doux la pensée de quitter le monde, de renoncer à ses joies, de vêtir l'habit de prêtre, pour assurer le bonheur de sa sœur : le même ange dictait à Lamartine le récit de ce touchant sacrifice, de ces pures amours, de cette suave résignation, le poème de *Jocelyn* tout fondant de tendresses et de larmes, ces vers où palpitent des douceurs d'ailes séraphiques.

Jocelyn, que Lamartine avait écrit en partie à Saint-Point, en partie sous le ciel de Syrie, parut en février 1836. Il fut accueilli avec une très vive admiration d'esprit et de cœur. Il reste encore le meilleur et peut-être le seul poème de notre langue. Le poète n'a pas tout inventé dans ce récit; son ami,

l'abbé Dumont, curé de Bussières, près de Milly, avait traversé durant la Révolution une aventure analogue que Lamartine idéalisa.

Mais, même idéalisée, il s'agit toujours d'une assez humble histoire, d'un roman intime, qui s'achève obscurément dans l'existence d'un curé de campagne, et c'est merveille de voir avec quel bonheur le poète a pu adapter la langue du vers à un tel sujet. Le langage rythmé convient aux événements héroïques; l'emploi en est très périlleux dans les sujets familiers et amène entre le fond et la forme ces contradictions où se heurtent divers genres littéraires, l'épître par exemple, qui n'a pas réussi même à Lamartine, et la comédie en vers. Pour le poème intime, son génie disposait de ressources particulières qui se sont rencontrées, il faut le croire, uniquement en lui, puisqu'il nous a donné avec *Jocelyn* le seul poème que nous possédions.

Ce génie comportait d'abord une familiarité de la poésie avec la vie, une aisance dans la beauté naturelle, qui lui permettaient de tout orner sans emphase; et son style en prose ou en vers reflétait cette heureuse disposition intérieure. Ayant senti sans cesse la poésie animer son existence, ses actions, ses mouvements ordinaires, il lui était plus facile de l'introduire dans le jour à jour de la vie des autres. Nous avons pu attribuer à l'inspiration lamartinienne deux qualités alternatives, la douceur et l'enthousiasme : le charme qui devait se répandre dans un sujet comme celui de *Jocelyn* était bien préparé

par un de ces états, l'habitude fréquente de la suavité poétique.

Une circonstance très favorable à la beauté du poème a été le choix du milieu où Lamartine a placé ses personnages. Il ne les a pas laissés dans les villes banales, ni parmi les campagnes sujettes au travail de l'homme; il les a exilés dans des solitudes sauvages, au sein de hautes montagnes qui se reflètent dans le miroir d'un lac. Et suivant l'interprétation de la nature particulière à ce poète, c'est toujours à Dieu et à l'âme que se ramènent ces nobles contemplations, c'est toujours par des images fluides ou sensibles qu'il traduit la grandeur de ces spectacles. La beauté de la nature ainsi spiritualisée est un des plus précieux ornements du poème. Nous ne voulons pas multiplier les exemples, qu'il suffise de celui-ci; Jocelyn est seul encore à la montagne des Aigles, il s'écrie :

L'ombre des noirs sapins me voile le croissant.
Sa mobile blancheur semble sous ce nuage
Une neige qui tombe et fond sur le feuillage.
Au doux vent que ma joue à peine a ressenti,
Quel immense soupir de leur cime est sorti!
Il naît, il gronde, il baisse,... il meurt. C'est la tempête
Qui passe avec ses voix et ses coups sur ma tête....
Non, c'est un souffle mort dont la nuit les effleure.
Oh! qu'à présent la brise avec tendresse y pleure!
N'est-ce pas le soupir de quelque esprit ami,
Qui dans ces sons si doux se dévoile à demi,
Vient prêter à ces vents leur douce voix de femme,
Et par pitié pour nous pleurer avec notre âme?...
Arbres saints, qui savez ce que Dieu nous envoie,
Chantez, pleurez, portez ma tristesse ou ma joie!

Un autre mérite de ce poétique récit où abonde le sentiment de la nature, c'est l'observation délicate et nuancée du cœur humain. Lamartine montre par là que, tout en ajoutant à la littérature classique l'enrichissement des phénomènes extérieurs, il n'a pas perdu la tradition de la fine et sensible psychologie racinienne. L'absence d'artifice qui caractérise son génie n'exclut pas la suite et la logique dans la composition du poème. Tout au contraire, les événements, les états d'esprit des personnages sont préparés et s'annoncent dans un ordre plein d'heureuse simplicité. Ce jeune homme, contemplant au mariage de sa sœur le rayonnement de visage des époux, afin de s'assurer, dit-il, que son sacrifice porte des fruits de bonheur, ne recherche-t-il pas en réalité le spectacle de l'amour? et ne sera-t-il pas plus tard aisément accessible à son charme? Sa vocation par dévouement ne sera-t-elle pas son excuse? Puis, sur la montagne des Aigles, comme ce cœur avide se prépare malgré lui à la tendresse périlleuse! Sa souffrance d'isolement, son besoin d'affection, son désir d'un être qui le complète, son amitié ardente pour Laurence qu'il prend pour un adolescent, son admiration pour la beauté de ce jeune compagnon, sa surprise émue quand il croit reconnaître le son de voix de sa sœur dans une douceur de timbre qu'il attribue à l'âge, tout cela le conduit, par les plus délicates et les plus justes secousses d'âme, à l'explosion d'amour et de terreur dont il sera accablé, quand il découvrira que Laurence est femme. La passion, une

sorte de violence dans le caractère de Laurence présagent ce que sera pour elle le résultat de l'abandon, et dans quels désordres douloureux elle se jettera, tandis que la résignation, la douceur religieuse de Jocelyn le disposent à suivre jusqu'au bout le chemin du dévouement et du sacrifice.

Douceur, dévouement, sacrifice, — il faut s'arrêter à ces mots. En effet, les diverses qualités d'art que nous venons d'énumérer, pénétration facile de toutes choses par le sentiment poétique, vision spiritualiste de la nature, délicate psychologie, tout cela serait insuffisant, et nous n'aurions pas le poème de *Jocelyn*, s'il ne s'était pas trouvé chez Lamartine une inspiration plus profonde, celle qui donne son principal attrait à ce charmant ouvrage, nous voulons dire la tendresse. Poète spiritualiste avant tout, Lamartine devait concevoir et écrire *Jocelyn*, le poème du cœur, puisque le cœur, c'est encore l'âme, non plus quand elle rêve ou aspire, mais quand elle aime. Lamartine plaçait au-dessus de toutes les qualités qui peuvent immortaliser un écrit, celle de l'attendrissement; il l'a dit lui-même, en traçant une hiérarchie des genres littéraires, à propos du *Lépreux de la cité d'Aoste*, cet écrit touchant de Xavier de Maistre : « Il n'y a rien de supérieur dans la langue, car l'écrivain qui arrive aux larmes arrive à tout. Le pathétique est le sommet du génie; le didactique n'est qu'une leçon; l'épique n'est qu'un récit; la polémique n'est que du raisonnement; le lyrique n'est que de l'enthousiasme; mais le pathétique,

c'est le cœur. » Il témoignera encore de cette préférence, quand il racontera ces histoires pleines de pleurs, *Geneviève*, *le Tailleur de pierres*, et les autres. Dans *Jocelyn*, l'idée de choisir pour héros un prêtre que sa tendresse native entraîne à l'amour, n'est pas, au premier abord, très plaisante et choque nos habitudes ou nos scrupules. Mais ce personnage a, pour Lamartine, le mérite de la pureté, il lui offre l'occasion d'exprimer de nouveau sa conception du chaste attrait qui, sans trouble sensuel, peut incliner le cœur aimant d'un homme vers le cœur tendre d'une femme. Et, en outre, il faut admirer ici l'intuition du poète, car on ne peut pas songer à un dessein prémédité en face du génie instinctif de Lamartine : un poète, voulant exprimer toute l'étendue et toute la force des émotions humaines, n'aurait pu mieux aviver cette peinture qu'en étudiant une âme séparée par le sort de presque tous les objets de la tendresse ; car cette âme en sentirait mieux la valeur par la privation, elle la sentirait seulement sous cette teinte d'idéalité et de mélancolie, où se plaît l'imagination poétique. Or cette âme, c'est celle du prêtre, parce que cette destinée de renoncement est la sienne. Il se rencontre, aux abords ou dans les liens du sacerdoce, des êtres mystiques, enflammés de ferveur religieuse, qui ont dévoué leur cœur à l'humanité générale, mais qui gardent encore bien des fibres souffrantes pour les affections particulières dont ce dévouement les a sevrés ; ce sont des amis ardents, parfois un peu chagrins et ombrageux, et les mères

ne sont jamais tant aimées que par des fils comme ceux-là. Jocelyn est un de ces êtres, entraîné de plus par un sacrifice imprévoyant et héroïque. Il a chassé le rêve des seize ans; il a quitté, avec combien de larmes! sa mère, sa sœur, sa maison de tendresse, ses oiseaux familiers, son doux pays natal, il s'est retiré dans l'asile de piété où il se sent aimé de Dieu; mais il en est chassé par la Révolution qui l'exile dans une haute vallée de montagnes; sa solitude lui pèse, bientôt elle est partagée par un adolescent presque de son âge, dont il est le seul appui; une amitié charmante, admirablement développée par le poète, se noue entre eux; mais la chaîne si bien tressée de leurs cœurs est rompue par une intervention extérieure qui amène un nouveau dévouement, le sacrifice de l'amitié et de l'amour à la fois, réunis sur le même être; Jocelyn doit étouffer en lui tous ces sentiments, maintenant il est prêtre, il est seul, plus seul que jamais, il n'a plus à aimer que les pauvres montagnards dont la charge lui est confiée; il songe de loin à sa mère, à sa sœur, il leur écrit; ce doux songe même va lui être enlevé, sa mère l'appelle au moment de mourir; il revoit avec elle en pleurant la maison de famille où ils ne peuvent entrer que furtivement, en étrangers; le fils assiste sa mère à ses derniers instants, il verse à son chevet et sur son tombeau les épanchements d'une infinie tendresse; il aperçoit Laurence, la figure de ses anciens rêves, mais dégradée par le désespoir où l'a jetée l'abandon; il s'accuse de cette déchéance,

le remords s'ajoute à la douleur, il s'enfuit dans sa solitude désormais plus dépouillée; son cœur, plus aimant à mesure qu'il est plus vide, s'attache tristement et languissamment aux murs de son presbytère, à son chien fidèle, aux plantes mêmes de son jardin; il pratique envers le pauvre peuple de sa paroisse la plus douce charité, et il tâche de lui enseigner la tolérance, cette charité de l'esprit; il se plaît à contempler, lui qui est seul, le spectacle de la famille associée dans le travail rustique; Laurence enfin vient en mourant recevoir sa bénédiction de prêtre qui la réconcilie avec Dieu, il l'ensevelit dans la terre qui a vu jadis l'union de leurs âmes, il meurt à son tour et repose dans le même tombeau.

Les larmes dont ce poème est tout détrempé et tout amolli se sont forcément desséchées dans cette analyse; la douceur de ces vers, en si parfait contraste avec la dureté du beau chez quelques poètes contemporains, cette suavité qui, au moyen de l'harmonie, fait sentir au lecteur le délice d'être tendre et d'être bon, tous ces charmes ont disparu dans ce résumé. Mais l'on peut comprendre cependant, d'après le raccourci que nous avons dû présenter, combien il est vrai que la tendresse fait le fond entier de ce poème : tous les amours, toutes les affections, tous les attachements du cœur humain s'assemblent là. Et l'on ne peut s'empêcher de songer qu'il devait être bien aimant, le poète qui a conçu et tracé une aussi sensible peinture de toutes les tendresses endolories. On se confirme dans cette pensée admirative,

en reconnaissant à bien des traits la ressemblance d'esprit et de cœur entre Lamartine et le héros de son poème. Bien que Jocelyn, par sa situation et par les faits de sa vie, soit aussi étranger que possible au poète, en vrai poète lyrique Lamartine a mis beaucoup de lui-même dans ce personnage. Sans détours et non sans provoquer quelque surprise, il prête à Jocelyn ses propres idées, déjà très larges, sur la Révolution, sur la nécessité de ces crises sociales pour le progrès humain. Il lui attribue aussi sa libre conception religieuse, laquelle, transportée au curé de Valneige, en fait un autre Vicaire savoyard, professant la même foi, l'amour de Dieu, la croyance en l'immortalité, comme dogmes suffisants, le goût d'une doctrine simple qui embrasse tous les cultes, peu de sympathie pour les miracles et tout ce qui s'ajoute à l'essentiel de la religion, celle-ci pouvant être puisée directement dans la raison et dans le spectacle de la nature. En simplifiant ainsi jusqu'à une sorte de religion laïque la doctrine d'un curé de village issu du XVIIIe siècle, le poète a pu montrer toute sa sympathie pour la vie sacerdotale : on doit se féliciter qu'il n'ait pas trouvé l'occasion bonne, pour prêter à son saint personnage sa propre mésintelligence de la vie monastique, qui déjà chez lui-même paraît un état d'esprit difficile à expliquer. Les sentiments habituels de Lamartine se retrouvent dans *Jocelyn* avec autant d'évidence que ses idées. Ils y sont tous, aussi forts, aussi émus, plus entiers que dans ses poésies lyriques. Une âme riche ne ren-

contre pas dans sa vie réelle, si diverse qu'elle soit, tout l'aliment nécessaire à sa sensibilité ; c'est pourquoi la création d'art est légitime et féconde : elle nous sert à déployer nos virtualités endormies. Grâce aux circonstances dramatiques que le sujet de *Jocelyn* lui fournissait, le poète a pu tirer de son âme toute la puissance d'émotion tendre qu'elle couvait en germe. Aussi ce poème nous donne-t-il, à nous, l'occasion favorable pour observer chez Lamartine les qualités du cœur et celles du caractère.

Il n'est pas surprenant que l'histoire d'un prêtre sevré de toutes les affections soit devenue, sous la plume de Lamartine, le poème de la tendresse, car lui-même il était, il fut toujours aimant. Les plaisirs de l'esprit, la joie qu'inspire le beau, ne le remplirent jamais ; il éprouva toujours le goût, le besoin de cet attrait vers un être différent de soi, dont on recherche la présence ou la pensée, auquel on voudrait donner tout, en qui on se sent vivre plus qu'en soi-même.

Il aima Dieu. Le créateur de l'univers, l'ordonnateur suprême de la nature et de l'histoire, non pas révélé par des interventions particulières, mais animant sans cesse de son esprit le monde et l'homme. il en sentait l'existence comme celle d'une personne souveraine qui excitait sans trêve ses aspirations, sa confiance, son espérance, son amour.

Il aima l'humanité. Il voulait son perfectionnement de moralité et de bonheur, il souhaitait qu'elle cessât

de se nuire à elle-même, de se déchirer de ses propres mains; et c'est afin de travailler pour elle, avec elle, comme un actif et zélé serviteur, qu'il renonça aux rêves de beauté dont s'enchantait son âme, pour l'aider dans l'humble tâche de ses progrès quotidiens.

L'esprit, échauffé par la logique, peut suffire à inspirer l'amour rationnel et équitable de l'humanité en général. Mais c'est le cœur, c'est la tendresse spontanée et native qui distingue, pour les aimer d'un amour irréfléchi et plus sensible, des êtres plus proches, connus, fréquentés chaque jour, ceux qu'on a vus autour de soi en prenant conscience de la vie; c'est le cœur seul qui anime les affections de famille au degré où Lamartine les éprouva. Lamartine a été le poète de la famille; il a ressenti d'une manière intense et continue, il a exprimé sans s'épuiser ces affections saines, normales, naturelles, qui sont les sentiments moyens de l'humanité. Ici nous trouvons encore une preuve de cette généralité qui est le caractère de son inspiration, comme de ses croyances, comme, jusqu'à un certain point, de son style. Il ne montre aucune recherche d'originalité, aucune de ces affectations de bizarrerie, par où voulait se signaler de son temps plus d'un romantique. L'étrangeté étonne, mais ne touche pas, et le plaisir qu'elle peut donner est un frivole amusement. Lamartine n'a aucune subtilité, il sent comme le cœur humain, seulement avec plus de force, et il exprime avec plus de charme. Il se tient dans un large courant où il

est en communauté avec les autres hommes. La subtilité de l'esprit ou du sentiment sépare les individus et leur fait constater leurs différences. La tendance de Lamartine est toute à l'union et à la concorde qui se réalisent dans la simplicité. Ce poète n'était pas proprement un littérateur, il n'en avait pas la vie exceptionnelle; il était donc bien placé pour donner une voix à ces sentiments éternels, nécessaires, qui sont la vie d'un peuple et qui persistent toujours sous la couche superficielle, où la littérature, obéissant à des lois spéciales, dessine ses changements, effectue ses révolutions et satisfait son impérieux besoin de nouveauté. Parfois cette surface artificielle et bruyante, où se complaît le raffinement de l'esprit, se laisse traverser par les forces tranquilles et durables qui reposent au-dessous d'elle. Un effort de l'âme française pour exprimer les sentiments ordinaires et naturels de l'humanité s'était fait jour, semble-t-il, à la fin du XVIIIe siècle; on avait tenté d'introduire dans la littérature et dans les autres arts ce qui n'avait pas cessé d'exister dans le cœur de la nation, les affections de famille, l'autorité du père, la tendresse de la mère, la reconnaissance du fils, les émotions de tout le monde, à la place des passions exceptionnelles des rois et des héros. Ces essais très légitimes avaient vite dégénéré, on n'avait pas atteint le naturel qu'on poursuivait; la sensibilité s'était tournée aussitôt en sensiblerie, et les larmes versées ne paraissaient pas venir d'une source bien pure. La société finissante était trop malade pour

retrouver la saine nature, ou bien le génie avait manqué pour bien dire ce qu'on désirait entendre. La société nouvelle, l'atmosphère morale du XIXe siècle étaient sans doute plus favorables à l'éclosion de la vraie sensibilité. Pourtant les conditions extérieures, les préparations ne sont rien sans le génie qui sait en profiter. Lamartine, continuateur du siècle précédent en ceci comme en beaucoup d'autres choses, mais continuateur inspiré, vrai créateur, fut ce génie en même temps fécond et naturel, fort et sincère, qui pouvait seul donner une voix aux plus simples affections du cœur, qui seul pouvait, en les chantant, y ajouter des ornements purs et naïfs comme elles.

Lamartine, tout en louant dignement le rôle du père dans la famille, fut touché encore davantage par la douceur de la tendresse maternelle. Parmi tant d'êtres qu'il a aimés, sa mère posséda, on peut le dire, sa plus forte, sa plus profonde affection. En la dépeignant, il la place au-dessus de lui comme la véritable inspiratrice de son cœur et de son génie; son culte pour elle lui faisait dire ce mot touchant : « Je ne suis qu'un misérable auprès de ma mère ». La pensée et le nom de sa mère reviennent partout, dans ses poésies, dans son discours à l'Académie française, dans ses *Confidences*, dans les *Commentaires* de ses vers. La mort la lui avait déjà enlevée quand il écrivait *Jocelyn*, et c'est bien à elle qu'il pense lorsque, dans ce poème, il analyse avec une si vive sensibilité l'union d'âme entre une mère et son

fils; dans le récit de la mort de la mère, une des plus touchantes scènes de *Jocelyn*, il se représente tout ce qu'il aurait éprouvé s'il avait assisté aux derniers moments de la sienne, si, au lieu d'être frappé au loin par l'affreuse nouvelle, il s'était trouvé près du lit d'agonie; et l'image de sa mère est si présente à son cœur, elle inspire les traits de ce douloureux tableau, si directement, avec une telle force, que les rapports de Jocelyn et de sa mère sont tracés avec ses souvenirs de fils, et qu'on y retrouve même cette ressemblance de visage qui existait entre sa mère et lui.

L'enfant unique du poète, la pauvre petite Julia, morte pendant le voyage d'Orient, ressemblait, elle aussi, à cette mère tant admirée, et cette survivance par la forme extérieure avivait encore la tendresse paternelle chez Lamartine. Le sentiment paternel lui-même, comme toutes les choses de ce monde, s'enrichit et se développe au moyen des circonstances fécondes qu'amène la durée; la durée manqua à l'amour paternel de Lamartine pour s'élever, comme il serait advenu sans nul doute, à la hauteur de sa piété filiale. Cette tendresse, la plus désintéressée de toutes, puisqu'elle donne presque toujours plus qu'elle ne reçoit, convenait bien au cœur de Lamartine, et la mort de Julia, en lui infligeant la poignante douleur qui s'est traduite par quelques accents de désespoir, nous a frustrés d'effusions précieuses dont on doit conjecturer et regretter le charme. La privation de l'enfant qui grandit à côté du père n'a pas

été, semble-t-il, sans influence sur la physionomie morale du poète ; resté seul ainsi, sans proche comparaison avec un autre âge qui l'aurait vieilli de meilleure heure, il a gardé plus longtemps dans notre pensée une sorte de jeunesse, et l'ombre un peu sévère qu'une génération grandissante jette sur le visage du père ne s'est pas étendue à sa figure.

Puisque nous parlons d'austérité, nous ne pouvons pas négliger de dire que certains critiques exigeants auraient voulu en trouver une nuance de plus dans l'affection filiale et dans la tendresse paternelle de Lamartine. Il exprime en effet les profonds attachements de la famille en y ajoutant une fervente admiration pour la beauté de sa mère, de sa fille, de ses sœurs. Le poète, élevé sous les pieux rayons des regards de sa mère, est resté toujours enveloppé de cette lumière tendre et douce, de cette beauté d'âme, transparente à travers le visage, qui l'enchantèrent dès ses premiers jours ; le sentiment de la beauté demeura mêlé pour lui à cette impression ineffaçable, comme pour quelqu'un qui aurait été de bonne heure favorisé d'une apparition angélique, et pour qui toute beauté participerait désormais de ce type entrevu ; la grâce tendre dont il s'était imprégné le cœur en aimant sa mère avait à jamais épuré et consacré en lui toute beauté et tout amour. Le charme du visage féminin était d'ailleurs pour sa foi une émanation de Dieu comme la splendeur de la nature, et, en admirant le corps qui revêt l'âme humaine,

le poète spiritualiste s'écriait : « L'habitante est plus belle! » En outre, son génie ne le portait pas à séparer, à distinguer ; de même que les idées s'unissaient largement dans son esprit, les tendresses se juxtaposaient dans son cœur comme dans une atmosphère un peu vague, où une diffuse clarté céleste baignait les images saintes sans les ternir et les images profanes en les purifiant. A travers cette pureté qui émanait de son âme, il pouvait sans crainte évoquer le charme du visage maternel ou pressentir dans la grâce de sa fille le bonheur futur d'un époux. Mais la noble ingénuité du poète, son spiritualisme placé au-dessus de toute équivoque lui permettaient à lui seul cette indécision de contours entre des sentiments divers; d'autres écrivains après lui, moins favorisés [1], ont paru choquer par des confusions pénibles des délicatesses que Lamartine avait laissées entièrement intactes. Vers une certaine époque, dans ses ouvrages romanesques ou historiques, Lamartine, en peignant les portraits physiques de ses personnages, parut s'attacher à lier de plus près l'esprit et la matière, sans oublier cependant la supériorité de l'élément noble. Il nous semble voir là un certain développement tardif, conforme aux tendances du siècle plus qu'à celles du poète lui-même, une

1. On peut comparer à ce point de vue la poésie des *Recueillements* intitulée *la Charité*, avec un passage de M. Alexandre Dumas dans la préface de *la Femme de Claude*, et avec *la Vénus de Vienne*, poésie de M. Armand Silvestre.

influence postérieure de Balzac et du romantisme en général, cet entraînement à pétrir ensemble la sensation et l'idéal, que l'on a cru découvrir même chez les mystiques.

Sous l'admiration de la beauté, c'était la tendresse qui ne cessait pas d'inspirer Lamartine; les charmes extérieurs disparaissaient pour lui à côté du souvenir des affections. Il donne une marque bien directe de cette préférence, lorsque, en Italie, parmi les plus beaux spectacles, au bord de cette mer colorée qui l'enchante, il regrette tout à coup le pauvre paysage natal de Milly :

J'ai vu des cieux d'azur, où la nuit est sans voiles,
Dorés jusqu'au matin sous les pieds des étoiles,
Arrondir sur mon front, dans leur arc infini,
Leur dôme de cristal qu'aucun vent n'a terni,...
Mais il est sur la terre une montagne aride
Qui ne porte en ses flancs ni bois ni flot limpide,...
Et c'est là qu'est mon cœur!...

Il aimait ardemment le pays où il était né, la maison, le jardin, les champs où s'était écoulée son enfance, où il avait passé tant d'années de sa jeunesse; il y pensait de loin, il y revenait toujours avec joie. Lorsque, après la mort de sa mère, les biens de famille durent être divisés, il voulut, bien que déjà possesseur de Saint-Point, garder à lui cette terre et cette maison de Milly où restaient attachés ses plus chers souvenirs ; ce goût du cœur pour la propriété transmise fut une des causes de la gêne, de la ruine qui devaient l'accabler plus

tard. Le temps, l'habitude nouent un lien très fort, pénible à rompre, entre nous et les formes, même inanimées, qui furent témoins de notre vie; les choses insensibles portent en elles une étonnante vertu de représentation. Lamartine avait eu à Milly une enfance choyée, libre et heureuse; il avait couru sur ces montagnes, joyeusement, au grand air, avec ses rustiques compagnons de jeu; dans les intervalles du collège, c'était là qu'il avait commencé à sentir, à penser, à rêver d'amour; là il avait goûté les enchantements des lectures ardentes, là son esprit avait grandi, et l'inspiration poétique l'avait enivré; là il avait erré avec la mélancolique et délicieuse image que lui laissait l'apparition du lac du Bourget; là il avait vu briller sur lui les rayons d'une soudaine gloire. Il pouvait retrouver dans ces lieux des souvenirs qui auraient charmé son imagination, évoqué bien des grâces, caressé bien doucement sa fierté. Sans qu'on pût s'en étonner, il lui aurait été permis de revenir avec contentement sur les traces d'une vie personnelle si pleine, si intense et si belle. Eh bien, non! ce ne sont pas les témoins de sa vie personnelle, ce n'est pas le souvenir de sa jeune croissance, ce ne sont pas les vestiges de son épanouissement qu'il recherche dans ces lieux aimés. Quand il parle de la contrée et de la maison natales, jamais les souvenirs de cet ordre ne se présentent à son esprit. Dans ces témoins de son existence, il reconnait uniquement et il aime les traces de ses affec-

tions. Dans les chambres de la maison, dans les allées du jardin, dans la campagne familière, ce ne sont pas ses états d'âme à lui qui reviennent : ce sont les visages aimés, regrettés, de son père, de sa mère, de ses sœurs, de ses amis, qui se lèvent devant sa mémoire en lui faisant sentir la douceur et aussi la tristesse d'un passé qui est mort avec ses chers morts. Comme ce sont les impressions les plus vives et les plus fréquentes qui se perpétuent le plus longuement en nous, un caractère d'homme se manifeste par ce trait absolument involontaire : le contenu de ses souvenirs. Le genre de mémoire de Lamartine nous fournit une preuve, aussi certaine que possible, de la tendresse et de l'impersonnalité qui faisaient le fond de son être.

Pour montrer que Lamartine préfère ce qui touche son cœur à ce qui charme ses yeux, nous avons cité quelques-uns de ses vers sur *Milly*. Pour faire voir combien il est impersonnel, combien il vit dans les autres et en dehors de lui-même, il faudrait citer toute cette poésie pleine de tendresse; il faudrait reproduire ces adieux à la maison natale (*Première époque*), et cette visite à la même maison passée en des mains étrangères (*Septième époque*), où, sous le nom de Jocelyn, s'expriment les sentiments de Lamartine; il faudrait y ajouter l'admirable *Cloche du Village* des *Recueillements*, et tant d'autres passages qui abondent dans les œuvres du poète et du prosateur, par exemple, dans la préface des *Confidences*, la page où il montre que

pas un morceau de la terre de Milly ne peut être vendu, sans arracher une partie aimante à son cœur tout enchaîné de souvenirs. C'est quand le poète se voit contraint de céder des parties de ce sol; l'homme qui l'assiste dans cette résolution cruelle est là; voici le dialogue qui s'engage entre eux :

« Monsieur, me disait-il, en étendant le bras et en coupant l'air du geste comme un arpenteur coupe le terrain, voilà un lot qui se vendrait facilement ensemble, et qui n'ébrècherait pas trop ce qui vous restera. — Oui, répondais-je; mais c'est la vigne qu'a plantée mon père l'année de ma naissance, et qu'il nous a toujours recommandé de conserver comme la meilleure pièce du domaine arrosé de sa sueur, en mémoire de lui. — Eh bien! reprenait l'appréciateur, en voilà un autre qui tenterait bien les acheteurs de petite fortune, parce qu'il est propre au bétail. — Oui, répliquais-je, mais cela ne se peut pas : c'est la rivière, le pré et le verger où notre mère nous faisait jouer et baigner dans notre enfance, et où elle a élevé avec tant de soin ces pommiers, ces abricotiers et ces cerisiers pour nous. Cherchons ailleurs. — Ce coteau derrière la maison? — Mais c'est celui qui bornait le jardin et qui faisait face à la fenêtre du salon de famille! Qui pourrait maintenant le regarder sans larmes dans les yeux? — Ce groupe de maisons détachées avec ces vignes en pente qui descendent dans la vallée? — Oh! c'est la maison du père

nourricier de mes sœurs et de la vieille femme qui m'a élevé moi-même avec tant d'amour. Autant vaudrait leur acheter deux places au cimetière, car le chagrin de se voir chassés de leur toit et de leurs vignes ne tarderait pas à les y conduire. — Eh bien! la maison principale avec les bâtiments, les jardins et l'espace autour de l'enclos? — Mais j'y veux mourir dans le lit de mon père. C'est impossible, ce serait le suicide de tous les sentiments de la famille. — Qu'avez-vous à dire contre ce fond de vallon qu'on n'aperçoit pas de vos fenêtres? — Rien, si ce n'est qu'il contient l'ancien cimetière où furent ensevelis sous mes yeux, pendant mon enfance, mon petit frère et une sœur que j'ai tant pleurés. Allons ailleurs!... »

« Nous marchâmes en vain, nous ne trouvâmes rien qui pût se détacher sans emporter en même temps un lambeau de mon âme. »

Cette âme était tout tendresse, désintéressement de soi et de sa vie propre, complète impersonnalité : les motifs toujours affectueux, toujours venus des autres, qui causent ses regrets, démontrent ce trait de son caractère avec une pleine évidence. Il faudrait bien des actes, bien des pensées contraires pour diminuer l'autorité de ces témoignages fournis à son insu par le poète; et ces actes, ces pensées, nous ne les trouvons nulle part. Tout concorde pour faire admirer dans Lamartine, avec le plus pur génie poétique, un des cœurs les plus aimants qui furent jamais. Ces tendresses premières

de la famille, dont son âme s'était jusqu'au fond pénétrée, il les a ressenties pendant toute la durée de sa longue et glorieuse existence ; et lorsque, à la fin, seul, abandonné, déçu par les mensonges de la popularité éphémère, accablé de dégoûts, ce grand cœur succombe à la tristesse, il est profondément touchant de voir le vieillard qui est toujours Lamartine chercher un refuge d'affection dans ce Milly maternel où son enfance aima et fut aimée, et, de sa main fatiguée de tant d'œuvres, écrire les vers qui sont ses derniers et parmi ses plus beaux, l'admirable poésie *la Vigne et la Maison* (1856), toute consacrée à redire encore une fois ses tendresses immuablement les mêmes.

Le cœur tendre de Lamartine n'a pas négligé une affection qui se développe près du foyer, à côté de celles qu'on éprouve pour le père, la mère, le lieu natal. Il a donné une part de sa faculté aimante aux serviteurs : « Le domestique, écrit-il, c'est-à-dire la partie vivante de la maison, du *domus*, n'est que le complément, l'extension de cette chère unité de l'association humaine qu'on appelle la famille; c'est la famille moins le sang, c'est la famille d'adoption, la famille viagère, temporaire, annuelle, la famille à gages, si vous voulez; mais c'est la famille souvent aussi incorporée, aussi désintéressée, aussi payée par un salaire de sentiments, aussi dévouée à la considération, à l'honneur, à l'intérêt, à la perpétuité de la maison, que la maison même.... » Lamartine a mis un idéal

humble et tendre dans ces âmes des bons serviteurs, et pour les encourager il a composé à leur usage une touchante oraison qui pourrait orner ces manuels de piété naïve, imprimés en grosses lettres pour des yeux ignorants : « Mon Dieu ! faites-moi la grâce de trouver la servitude douce et de l'accepter sans murmure, comme la condition que vous nous avez imposée à tous, en nous envoyant en ce monde. Si nous ne nous servons pas les uns les autres, nous ne servons pas Dieu, car la vie humaine n'est qu'un service réciproque. Les plus heureux sont ceux qui servent leur prochain sans gages, pour l'amour de vous. Mais nous autres, pauvres servantes, il faut bien gagner le pain que vous ne nous avez pas donné en naissant. Nous sommes peut-être plus agréables encore à vos yeux pour cela, si nous savons comprendre notre état ; car, outre la peine, nous avons l'humiliation du salaire que nous sommes forcées de recevoir pour servir souvent ceux que nous aimons : nous sommes de toutes les maisons, et toutes les maisons peuvent nous fermer leurs portes ; nous sommes de toutes les familles, et toutes les familles peuvent nous rejeter ; nous élevons les enfants comme s'ils étaient à nous, et, quand nous les avons élevés, ils ne nous reconnaissent plus pour leurs mères ; nous épargnons le bien des maîtres, et le bien que nous leur avons épargné s'en va à d'autres qu'à nous. Nous nous attachons au foyer, à l'arbre, au puits, au chien de la cour, et le foyer, l'arbre, le

puits, le chien nous sont enlevés quand il plaît à nos maîtres; le maître meurt, et nous n'avons pas le droit d'être en deuil! Parentes sans parenté, familières sans famille, filles sans mère, mères sans enfants, cœurs qui se donnent sans être reçus : voilà le sort des servantes devant vous! Accordez-moi de connaître les devoirs, les peines et les consolations de mon état; et, après avoir été ici-bas une bonne servante des hommes, d'être là-haut une heureuse servante du maître parfait! »

Quand le jeune homme est contraint de quitter le foyer paternel, il se crée, si peu qu'il ait le cœur vivant et actif, d'autres affections qui étendent les tendresses de famille, il trouve une ressource nouvelle dans l'amitié. L'amitié fut pour Lamartine un enthousiasme entre tant d'autres, une passion que n'altéra aucune inconstance. Elle resta toujours ardente en lui, il aima toujours ses amis d'adolescence, malgré la direction politique qu'il avait prise et où ils ne le suivirent pas, malgré la foule des admirateurs qui l'assiégeaient, et la gloire qui aurait pu l'éblouir. L'amitié occupe peu de place dans ses poésies; le charme austère de ce lien n'appelle pas nécessairement la forme lyrique, et Lamartine d'ailleurs était trop riche de sentiments pour exprimer en vers tous ceux qu'il éprouvait. Il a donné cependant de l'amitié une expression très vibrante dans *Jocelyn*, lorsque le jeune solitaire souhaite de tous ses vœux un compagnon et jouit si ardemment de l'avoir trouvé. Mais l'amitié dont était capable Lamartine figure

surtout et directement dans sa correspondance, miroir le plus proche de sa vie. Dans la première jeunesse, cette affection qu'il ressent si vive a chez lui une sorte d'ingénuité, un empressement naïf. Il écrit en 1809 (il n'a que dix-huit ans) : « Je m'ennuie ici, mon cher ami ; hélas ! c'est comme partout où je n'ai pas un ami. Beaucoup de mes rêves, toutes mes espérances s'évanouissent chaque jour, c'est comme les fantômes qu'on se fait la nuit et que le premier rayon du jour dissipe. Et toi, mon cher ami, tu es donc aussi comme moi, tu vois que nous avions rêvé, rêvé la gloire, rêvé l'amour, rêvé une société à notre guise, rêvé des femmes comme il devrait y en avoir, rêvé des hommes comme il n'y en aura jamais ! Il n'y a que l'amitié, mon cher ami, que nous n'avons pas rêvée. C'est le seul bien que je goûte davantage chaque jour et que je trouve surpassant l'idée que je m'en étais formée. Puisse-t-elle me consoler de la perte de tout ! Elle me trouvera, je l'espère, toujours digne d'elle et heureux de me dévouer à son service ! » Deux ans après, il est en Italie, son ami lui annonce qu'il va aller le rejoindre : « Je reçois à l'instant ta lettre bienheureuse. Arrive, arrive, mais arrive tout de suite, je te battrais pour ton insouciance et tes retards ! Je ne sais ce que je t'écris, dans l'emportement de ma joie. Pardonne-moi de trop t'aimer. » Bien des années ont passé sur cette amitié, sans l'altérer jamais ; l'âge l'a rendue grave ; les malheurs sont venus, donnant l'occasion du mutuel soutien. Lamartine écrit au même ami qui vient de perdre sa

mère (16 janvier 1837) : « Ah! certes, tu sens juste quand, à des coups pareils, tu te retournes vers moi pour trouver sympathie et affection identique! Il y a si longtemps que nos deux cœurs battent des mêmes impressions et les confondent, que tout ce que tu éprouves je le souffre, et à cela je n'ai pas de mérite, car n'est-ce pas toi qui me l'as appris? M'as-tu manqué une seule fois en ma vie? En cherchant bien, je dis non. Aussi, quand je pèse dans ma mémoire les bonnes et mauvaises parts que j'ai reçues de Dieu dans mon lot d'existence, je compte, après ma mère et ce que j'ai de plus personnel, ton amitié comme le plus grand don de Dieu. Je ne suis heureusement pas ingrat, et je le rends à lui en reconnaissance, à toi en affection entière et immuable. » Quand cet ami est mort, laissant Lamartine au faîte de la gloire, et sans avoir montré lui-même les facultés qu'une telle amitié fait supposer, la générosité du poète survivant ne veut pas admettre cette différence de renommée : « Nous ne séparions rien entre nous, écrit-il. Esprit, âme, cœur, fortune, Dieu seul pourrait dire : ceci est de l'un, ceci est de l'autre. Les hommes ainsi unis devraient pouvoir confondre leur mémoire, de même qu'ils ont confondu leur vie, et s'appeler du même nom dans la postérité comme un être collectif. Cela serait à la fois plus vrai et plus doux. »

Du reste la tendresse, la bienveillance, susceptibles de se condenser en des affections plus étroites, n'empêchaient pas Lamartine de se répandre jusqu'à

l'universelle sympathie. Unissant à la bonté du cœur le prestige d'une imagination toute colorée de lumière, il a grandi sans doute les qualités des êtres qu'il a aimés, il a ignoré les défauts des hommes, il a pardonné ou négligé de voir les inimitiés que la vie a pu mettre sur son chemin. Il a beaucoup aimé et il n'a pas su haïr. Quand il évoquait son passé, il l'enchantait d'optimisme : « J'ai peu rencontré de méchants sur ma route, dit-il, j'ai vécu dans une atmosphère de bonté, de génie, de générosité, d'amour et de vertu, je ne me souviens que des bons; j'oublie sans effort les autres. A quoi bon charger sa mémoire de ce qui ne sert pas à nourrir, à charmer ou à consoler le cœur? » On connaît sa généreuse attitude envers le colonel italien Pepe. On se souvient de sa clémente et magnifique réponse à *Némésis*. A un adversaire politique qui le menaçait, il écrit (10 décembre 1833) une lettre où se montre une âme sans colère, sans faux amour-propre, âme vraiment chrétienne, avec toute la sensibilité du poète et la dignité de l'homme d'honneur. Pour d'autres adversaires, plus courtois, mais non moins hostiles, il a la même bienveillance, cherchant toujours ce qui rapproche, jamais ce qui désunit. La largeur de ses idées semble tenir à l'ouverture de son cœur. S'il a une foi générale, c'est afin d'embrasser plus de formes de culte dans sa sympathie. Il aime son temps, il marche au même pas que son siècle, craignant de rester en arrière, évitant aussi

de le trop devancer, ne voulant pas perdre le sentiment de la communauté avec les hommes. Son époque lui a paru grande, il y a vu une importante phase de l'évolution humaine, il a aimé tous les hommes qui en représentaient l'esprit, même plusieurs qui paraissaient fort éloignés de son propre génie. Cet ancien légitimiste, ce poète de religion grave a vécu familièrement avec Béranger; cet idéaliste a loué Balzac. Quelques-uns l'auraient désiré plus attentif à l'invocation douloureuse qu'éleva vers lui Alfred de Musset; mais on a tort d'oublier comment, de quelle manière délicate et touchante, plus tard, dans les *Entretiens*, il répara cette négligence de l'esprit par une effusion du cœur. Il n'a pas connu l'envie à l'égard de ses émules; quand il nomme Victor Hugo, chaque fois qu'il rencontre la haute figure dont on veut offusquer sa propre gloire, il jouit d'admirer, il se subordonne, il se déclare un simple amateur de poésie; cette âme où n'entrait aucune goutte de fiel ne pouvait pas envier au poète des *Châtiments* l'amère vertu de la satire. La satire ne figure pas au nombre des genres littéraires très étendus où Lamartine a versé son inspiration. Sa bonté qui se faisait ignorance pour le mal, douceur pour ses adversaires, cordiale admiration pour ses rivaux, sympathie pour ses contemporains, devenait pitié pour les humbles et bienfaisance pour les malheureux; et comme tout était grand chez lui, sa charité était une munificence dont il eut à souffrir plus tard sans la regretter.

Même quand cette prodigalité, connue surtout des pauvres, l'oblige à se détacher des biens où il a mis son cœur, lorsqu'il vend les demeures, les bois, les terres, où sont liés ses tendresses et ses rêves, il n'a pas un seul mouvement de jalousie contre les heureux possesseurs qui lui succèdent ; son chagrin, loin de se tourner en amertume, se répand en bienveillance : « Maintenant, dit-il à propos d'une maison et d'un site qu'il aimait, maintenant le hêtre et la source donnent la même ombre, les mêmes murmures, les mêmes voluptés à une autre famille. Qu'elle y retrouve à jamais les impressions et les souvenirs que j'en ai reçus !... Que les bénédictions dont j'ai joui sous ces toits que j'abandonne à d'autres, restent sur ces murs et se perpétuent pour ceux qui les habiteront à leur tour ! »

Les bons cœurs sont humbles, puisque la bonté consiste dans le renoncement à soi-même. Cependant, vu la complexité du caractère humain, on peut rencontrer la tendresse alliée à des allures de vanité extérieure et la bonté unie à une apparente satisfaction de soi : des écrivains, moins bienveillants que notre poète, ont cru découvrir chez lui une semblable union. Un fait qui contredit cette hypothèse, c'est sa conception négligente et modeste de la poésie, au moins de la sienne. Il croyait devoir ses services d'homme à l'humanité ; mais, poète, il ne se prenait pas pour un prophète, pour un mage, destiné à éclairer l'univers. La poésie lui semblait un foyer où l'on pouvait se réchauffer soi-même, où quelques âmes

pouvaient venir se ranimer, mais dont le rayonnement sous forme de gloire importait peu.

> Le génie est-il donc extase ou vanité?

a-t-il dit; et bien des fois il a exprimé le même dédain pour les flatteries de la renommée, ses préférences pour une mémoire moins retentissante et plus tendre :

> Le souvenir n'est doux que dans un cœur qui t'aime.

La gloire se rabaissait à ses yeux par comparaison avec des biens plus intimes, et de plus il lui arrivait souvent de croire qu'il ne la méritait pas. Peut-être dans la vie extérieure, au bruit des louanges qui lui renvoyaient l'écho de ses magnifiques dons, ou en se sentant une activité toujours prête vers les directions les plus différentes, le poète a-t-il éprouvé quelque joie, l'homme montré quelque épanouissement. Ce sont là des nuances d'attitude qu'on peut juger seulement par la vue de la personne. D'après son œuvre qui sera son témoignage aux yeux de la postérité, nous l'apercevons toujours se recueillant, et retrouvant dans son âme ce qui la constitue, le sérieux, la tendresse, la religion, l'amour unique des vrais biens. Et tel il se montre aussi dans sa correspondance intime, par exemple dans une lettre à Mme de Girardin (16 juillet 1841) où il dit : « A propos de vos tristesses et des miennes, voulez-vous savoir mon opinion? C'est qu'un quart d'heure d'amour vaut

mieux que dix siècles de gloire, et qu'une minute de vertu, de prière, de sacrifice, d'élan enthousiaste de l'âme à Dieu, vaut mieux qu'un siècle d'amour.... Prenez votre sérieux tout à fait. La gaieté est amusante, mais au fond c'est une jolie grimace. Qu'y a-t-il de gai dans le ciel et sur la terre? Le bonheur est triste lui-même quand il est complet, car l'infini est sublime, et le sublime n'est pas gai. »

Cette protestation contre la gaieté, adressée à une femme d'esprit, n'était pas amenée par le refroidissement de l'âge; elle venait du même fonds intérieur qui l'avait fait si grand et si novateur, lorsque, dès ses premières paroles, rompant avec les légèretés du XVIIIe siècle, il avait ajouté à la poésie française cet accent inconnu qui résonnait du sentiment de l'infini. La vie (avec un poète aussi musical il est permis d'employer ce langage), la vie peut être conçue sur le mode du *scherzo* ou sur celui de l'*andante*, ou encore sur les deux rythmes alternés : Lamartine n'a connu pour son cœur que le mouvement lent et grave qui est la forme de la piété en toutes choses. Le rire lui est resté toujours poétiquement étranger; les rieurs sont les seuls, dans l'histoire de notre littérature, qu'il n'ait pas voulu estimer, surtout quand il sentait chez eux un penchant au scepticisme moral, à la prudence habile, à la caricature de l'âme ou du visage humains. On connaît sa haute réponse à un dessinateur qui voulait le défigurer lui-même : le noble poète avait bien le droit de défendre de cette manière, impersonnellement, ce qu'il respectait

comme l'œuvre de Dieu, et on s'étonne seulement qu'une telle demande ait pu être adressée à Lamartine.

Ce n'est pas que ce sérieux d'une âme absolument poétique s'accompagnât de la moindre raideur. Lamartine était trop inspiré, trop naturellement appelé en haut pour avoir besoin de se tendre avec effort. Aucune contrainte n'appesantit l'allure plutôt négligente de ce poète spontané. Obéissant toujours à l'attrait, il avait reçu le don de n'être attiré que par le bien ; la vertu lui plaisait, « non parce qu'elle est sainte, mais parce qu'elle est belle » ; il identifiait donc la morale et l'esthétique, mais à cette conception parfois équivoque il pouvait se livrer sans péril : hautement religieuse, absolument spiritualiste, attendrie par la morale chrétienne, la beauté dont il suivait l'entraînement était toujours la plus pure, celle qui décore l'idéal immaculé.

Comment, avec ce caractère, avec ces qualités de noblesse, d'élévation, de pureté, de bienveillance, signalées au monde par un génie enchanteur, Lamartine n'aurait-il pas été aimé ? Il le fut immensément ; jamais écrivain peut-être n'attira vers sa personne autant d'affection et d'enthousiasme. Les lettres qu'il recevait par milliers, venues à lui de tous les rangs sociaux, n'étaient pas celles de jeunes auteurs exprimant leur admiration pour un maître et demandant des conseils de style ; c'étaient des recours d'âmes souffrantes, déjà à demi consolées par la lecture du poète, et qui, sentant sous ces merveilles une

belle âme compatissante, cherchaient à se rapprocher d'elle par la douceur d'un lien plus étroit. Un de ses lecteurs déclarait lui devoir tous ses bons sentiments. Il ne se contentait pas de charmer, il touchait et il édifiait, de sorte que sa poésie se transformait en action bienfaisante et en pieuse charité. On cherchait à se rendre présente sa poétique atmosphère; les admirateurs discrets, qui n'osaient pas l'aborder lui-même, s'approchaient juste assez pour regarder les horizons où s'écoulait son existence; les lieux habituellement champêtres de son séjour, non partagés par une foule d'hommes, et imprégnés de lui seul, devenaient des buts de pèlerinage. Les événements de sa vie privée retentissaient dans le cœur des inconnus qui l'aimaient : quand il perdit son père, des jeunes gens s'habillèrent de noir, en songeant que leur poète portait le deuil. L'amour dont le poète fut l'objet de son vivant subsiste et se renouvelle encore, du moins chez ceux qui furent pénétrés de son génie dès leur jeunesse, et qui gardent en eux ce souvenir comme un charme et comme une préservation. Si, chez d'autres esprits, quelque froideur se montre à la place de l'enthousiasme, c'est que les qualités d'âme de Lamartine ont cessé, pendant un temps et non pas à notre louange, d'être en harmonie avec le goût passager des lecteurs. Mais cette âme est d'une beauté humaine trop évidente, pour ne pas reconquérir dans notre admiration le rang supérieur auquel elle a droit. Lamartine, en dehors même de son génie poétique, est un des hommes qui font le plus

d'honneur à l'humanité, un de ceux qui, par une juste conséquence morale, méritent le mieux d'inspirer ce sentiment de piété tendre et grave, qui était sa disposition habituelle en toutes choses, et qui forme un trait principal de sa figure.

LES VISIONS

LA CHUTE D'UN ANGE

Le 20 janvier 1821, Lamartine, voyageant de Naples à Rome, avait conçu le plan de poème universel auquel il a donné le titre de *Visions*. Le sujet de ce grand poème était la transmigration d'une âme, qui revêtait un corps nouveau pour prendre part à chaque phase importante de l'histoire, et qui se purifiait de plus en plus dans chacune de ces métempsycoses. Deux amants se perdaient, se cherchaient et se retrouvaient à travers toutes ces métamorphoses, ce qui laisse comprendre, jusqu'à un certain point, que *la Chute d'un ange* et *Jocelyn* aient pu faire partie, à titre d'épisodes, de ce vaste plan d'ensemble. L'amant était un ange que son amour pour une fille de la terre faisait déchoir de son rang céleste, et qui devait y remonter par ses propres forces, pour s'unir de nouveau à Dieu, mais sans pouvoir profiter de la rédemption par le Christ

réservée aux hommes seuls : restriction qui marquait une tendance à exclure le miracle de l'histoire. Le dogme du péché originel était donc accueilli dans cette conception, mais pour être interprété aussitôt et librement appliqué. Le poème commençait à la fin des temps, il peignait la décrépitude de la terre et la dégénérescence humaine; car Lamartine n'admettait pas et n'a jamais admis, même au cours de son action politique, la croyance à un progrès constant, indéfini de l'humanité : cette croyance au progrès général était si étrangère à son esprit qu'il l'a exclue de ce plan de poème, où cependant il présentait son personnage principal comme se perfectionnant toujours à travers ses évolutions. L'ange devenu homme racontait lui-même toute l'histoire du monde. Cet Ahasvérus de céleste origine avait vu dans ses incarnations successives et il décrivait la Création, puis les fautes de l'homme, le Déluge, le temps des patriarches, l'époque de Pythagore ou celle de Socrate, la Rédemption, la vie de la Thébaïde, l'époque des chevaliers, de la Vendée, de l'Antéchrist; ensuite venaient la Résurrection et le Jugement.

A l'heure où il concevait cet immense plan des *Visions*, le poète avait goûté l'enivrement absolu que suscite l'exercice de toutes les facultés, quand elles vibrent dans un ensemble harmonieux, quand elles étreignent à la fois toutes les idées, toutes les connaissances et tous les sentiments de l'homme; il avait éprouvé d'un seul coup la joie de l'intelligence

philosophique, celle des spectacles de l'histoire, celle de l'invention poétique. Mais la réalisation d'un tel projet restait immense et difficile. Il eût fallu, pour le mener à bonne fin, plus de suite que n'en possédait la volonté du poète, un inflexible gouvernement de ses forces qui n'appartenait pas à ce génie spontané; il eût fallu surtout qu'il évitât cette minutie d'affaires et de travaux, exigée par l'action politique dans les temps modernes, et qui, pour quelques heures éblouissantes, lui dévora tant de jours précieux; il eût fallu encore qu'il pût échapper à cette lutte contre les difficultés matérielles où, si vaillamment et si tristement, se perdirent les vingt dernières années de sa vie.

Mais ce n'est pas en faveur de ce vaste poème historique que nous aurions désiré une meilleure économie des puissances du poète. L'idée qui l'inspirait ne semble ni aussi adaptée à ses forces ni aussi séduisante qu'elle lui parut au moment fortuné de l'invention. Un tel poème d'histoire universelle demandait, pour être exécuté, le sens du passé, une curiosité objective, de patientes informations, peu compatibles avec un génie lyrique qui tend à épancher ses rêves individuels et à s'enchanter de ses propres amours. En outre la conception du monde, qui devait envelopper toute l'histoire humaine, n'est satisfaisante pour aucune classe d'esprits : indécise entre deux conceptions opposées, mêlant des éléments de l'une et de l'autre, elle porte un caractère hybride, une apparence fugitive et transitoire. Elle

dérive de la Bible, mais de la Bible interprétée avec arbitraire; elle n'est ni purement orthodoxe ni entièrement rationnelle; elle ne s'appuie pas en plein sur l'autorité des livres sacrés, et elle n'emprunte pas à la science la certitude ou la vraisemblance des faits. Peut-être une situation d'esprit pareillement indécise est-elle une des causes qui ont entraîné dans l'oubli d'autres œuvres poétiques du commencement du siècle, comme la *Divine Épopée* de Soumet, le *Prométhée* et l'*Ahasvérus* d'Edgar Quinet, toutes les œuvres où les symboles sont en contradiction avec les pensées. En dehors de la logique et de la simplicité, l'esprit français se déconcerte, et s'il laisse tomber avec indifférence les tentatives religieuses qui veulent réformer les dogmes sans changer les principes, il ne prête pas de durée aux essais de poème qui prétendent garder les formes de la foi en jouant avec elle.

La conception du monde et de l'histoire, imaginée par Lamartine, ne répare pas son défaut de base extérieure par la force du système ni par la profondeur des idées individuelles. La vue la plus intéressante qui s'y trouve, vue empruntée à Platon et à ses successeurs grecs ou alexandrins, c'est la pensée qu'une vie surnaturelle occupe l'univers tout entier, qu'il existe entre Dieu et l'homme une multitude d'êtres intermédiaires, une hiérarchie d'anges innombrables, qui animent les astres lointains et flottent jusque dans l'air de notre globe. Lamartine avait au plus haut point ce qui spécifie le poète :

rien ne restait chez lui purement intellectuel. La conception platonicienne avait pris en lui de bonne heure toute la vie d'un sentiment, elle était devenue une habitude profonde de son cœur, puisque, dans ses poésies lyriques les plus spontanées, il représentait son âme comme destinée à conduire après la mort quelque sphère céleste. Chateaubriand, qui cherchait à remplacer les demi-dieux de la poésie ancienne, sans reconnaître suffisamment les hypothèses de la philosophie hellénistique, avait dit : « Chez les Grecs, le ciel finissait au sommet de l'Olympe, et leurs dieux ne s'élevaient pas plus haut que les vapeurs de la terre. Le *merveilleux* chrétien, d'accord avec la raison, les sciences et l'expansion de notre âme, s'enfonce de monde en monde, d'univers en univers, dans des espaces où l'imagination, effrayée, frissonne et recule. En vain, les télescopes fouillent tous les coins du ciel, en vain ils poursuivent la comète au delà de notre système, la comète enfin leur échappe ; mais elle n'échappe pas à l'*archange* qui la roule à son pôle inconnu, et qui, au siècle marqué, la ramènera par des voies mystérieuses jusque dans le foyer de notre soleil. Le poète chrétien est le seul initié au secret de ces merveilles. De globes en globes, de soleils en soleils, avec les *séraphins*, les *trônes*, les *ardeurs*, qui gouvernent les mondes, l'imagination fatiguée redescend enfin sur la terre, comme un fleuve qui, par une cascade magnifique, épanche ses flots d'or à l'aspect d'un couchant radieux. » Les anges, en

effet, descendaient dans l'atmosphère poétique de la terre, à l'époque où Lamartine eut l'idée de conduire à travers l'histoire humaine un de ces êtres surnaturels que l'amour aurait attiré en bas. De l'autre côté de l'Italie, à Ravenne, pendant cette même année 1821, lord Byron écrivait le drame ou *mystère*, *Ciel et Terre*, où il mettait en scène le verset de la Genèse (VI, 2) : « Or il arriva que les enfants de Dieu, voyant que les filles des hommes étaient belles, prirent pour femmes celles d'entre elles qui leur plurent ». Le poète irlandais, Thomas Moore, publiait en 1823 *les Amours des anges*, tandis que le jeune officier français Alfred de Vigny composait de son côté ces *mystères*, *Éloa*, qui est une chute d'ange, et *le Déluge*, où apparaît encore l'union d'un enfant de Dieu avec une fille des hommes. Plus tard, à peu près à l'époque où parut *la Chute d'un ange*, Edgar Quinet et Alexandre Soumet introduisaient dans leurs poèmes un ange que l'amour ou la pitié attirait sur la terre. L'Église, moins curieuse que les poètes de mêler l'amour humain au surnaturel, n'admet pas que les enfants de Dieu, désignés par la Genèse, soient les anges; elle voit en eux les descendants de Seth, fidèles adorateurs de Jéhovah, mais séduits par les filles des peuples idolâtres qui provenaient de Caïn. L'auteur mélancolique de ce beau vers :

L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux,

devait préférer un sens où il pouvait incarner ses regrets célestes, et il semble avoir le premier, non pas exécuté, mais conçu un poème dont serait le héros un ange venu sur terre par amour. L'ange, puni de sa déchéance, devait remonter par de longues épreuves au rang qu'il avait abdiqué : telle était la condamnation que lui infligeait le plan du poème. On serait étonné de trouver ici Lamartine aussi sévère pour l'amour, si l'on ne songeait que ce châtiment si durable lui ménageait l'occasion de peindre, sous des formes changeantes et bien souvent répétées, une tendresse blâmée au début. Et, en effet, *les Chevaliers*, *Jocelyn*, *la Chute d'un ange* sont principalement des poèmes d'amour.

Lamartine n'a pas écrit, tant s'en faut, l'entier récit des phases si multiples où il voulait conduire son héros. Pourtant il y a songé bien des fois, et, à diverses époques, quand « l'ombre du Dante lui reprochait », quand il levait les yeux vers le haut monument de la *Divine Comédie*, il taillait lui-même une pierre ou il dressait une coupole pour son propre édifice. Mais, sans parler des longues interruptions où se placent le travail du diplomate, les libres chants de la lyre, les voyages, la vie politique, Lamartine était loin de se soumettre, dans l'exécution de son vaste projet, à l'ordre logique du plan d'ensemble qu'il s'était tracé. Le 25 décembre 1823, il écrivait la pieuse *Invocation du poète* insérée dans les *Harmonies*. En 1824, il composait le chant initial, publié dans les *Nouvelles Confidences*, et où,

dans les tristesses de la terre vieillie, apparaît sous forme humaine l'ange qui doit raconter toute l'histoire. Aussitôt après, il passait d'un coup à l'époque du moyen âge, il commençait le *Chant des chevaliers* (*Poésies inédites*), et il les continuait en 1827 (*Nouvelles Confidences*). Ces deux fragments, qui devaient être complétés et ne le furent point, forment une simple histoire d'amour, gracieuse et triste, mêlée aux mœurs un peu conventionnelles et au décor banal de la chevalerie, tels qu'on les représentait encore alors. On y voit figurer le troubadour, les oubliettes, un ravisseur perfide, des tournois où l'amant se pare des couleurs de sa dame. En imaginant ces peintures d'un coloris un peu fade, Lamartine, on le voit bien, ne s'associe pas aux efforts des poètes qui, vers le même temps, ressuscitaient le moyen âge avec un si haut relief. On doit le compter à cet égard parmi les précurseurs un peu indifférents du romantisme, comme Millevoye, plutôt que parmi les artistes passionnés qui recherchaient curieusement l'archéologie des formes et des costumes; ou, mieux encore, il semble avoir vu le moyen âge à travers les poètes de la chevalerie qu'il avait goûtés dans sa jeunesse, les Italiens l'Arioste et le Tasse. Peu intéressé par la couleur locale de l'histoire, aimant peu les temps où la foi se complique et se charge, comme on a vu dans le *Chant du Sacre*, il n'aurait pas traité ce sujet, s'il ne lui avait pas été imposé par le plan d'ensemble de son vaste poème, et il ne faut pas s'étonner s'il ne l'a

pas marqué d'une plus forte empreinte. Quelques beaux passages sont néanmoins à retenir dans les *Chevaliers*, par exemple ces vers où passe un soupir de Racine :

De cet amour si doux dès l'enfance animé,
Je ne me souviens pas de n'avoir pas aimé ;

et ce couplet langoureux de romance qui, d'après le poète lui-même, « le fit pleurer en l'écrivant » :

Ami, prends ces cheveux et que ma main les noue
Au plus près de ton cœur ; tu rêveras de moi :
Souvent, quand on te nomme, ils ont voilé ma joue,
Et souvent essuyé des pleurs versés pour toi.
Ordonne qu'on les laisse à ton heure suprême
Reposer avec toi sous le même linceul,
Pour qu'au moins sous la terre où tu dormiras seul
Quelque chose de moi s'unisse à ce que j'aime !

Un autre poème qui faisait partie des *Visions*, bien qu'il ne soit pas mentionné dans le plan primitif, aurait mieux convenu au génie de Lamartine. C'était le poème de la mer. Lamartine en avait écrit plusieurs chants, il égara le manuscrit dans ses voyages, il n'en est rien demeuré ; on en connaît seulement le titre, *les Pêcheurs* ; on ignore l'époque où se serait passée l'action, quelle idylle d'amour l'aurait embellie, quelle fille de la mer, quelle Graziella y aurait dévoilé sa ravissante image. Un motif rend profondément regrettable la perte de ce poème. La mer, « ce ciel liquide qui console la terre de n'avoir pas l'autre ciel », l'élément infini et souple, le plus léger après l'air, avait, on peut dire, fourni au poète le

plus grand nombre de ses comparaisons; à ces spectacles tant de fois contemplés, il avait puisé, non pas la puissance symbolique innée en lui, mais presque tout l'aliment extérieur de son imagination. Il aurait été beau de le voir, dans le poème qu'un hasard a détruit, se mettre en face de ce grand réservoir de ses images, non plus pour y recueillir des gouttes brillantes ou pour y noter quelques sons harmonieux, mais pour exprimer directement, dans leur ensemble, toutes les émotions que lui inspirait la fluide et chantante immensité. Certes, on peut le croire, le poète spiritualiste aurait éclairé la mer de toute la lumière céleste, et il l'aurait allégée encore par des transparences idéales où l'âme toujours se serait reflétée.

Un lien, que Lamartine a souvent affirmé, rattachait à l'ensemble des *Visions* le poème de *Jocelyn*, comme un simple épisode, que cependant le plan primitif ne prévoit pas. Le pur jeune homme de la grotte des Aigles est assez semblable à un ange tenté par l'amour. Mais, hormis ce trait, on découvre difficilement dans cette simple histoire autre chose qu'une touchante aventure, arrivée pendant la Révolution à un prêtre, ami du poète. Lamartine, en se contentant d'y verser toutes les tendresses du cœur, paraît avoir un peu oublié son vaste projet d'ensemble et les métamorphoses qu'il impliquait; toute cette palingénésie reste confinée dans les préfaces, pour reparaître, non sans quelque incertitude, dans le second épilogue du poème.

En composant *la Chute d'un ange*, le poète avait perdu de vue également le chant initial des *Visions*, écrit en 1824, celui où se montre le personnage surnaturel qui doit subir et raconter toutes les métempsycoses. Le projet est oublié ou modifié ; le récit est placé de nos jours, dans la bouche d'un pieux solitaire du Liban, et recueilli par le poète. Le saint ermite, doué de la vision du passé, raconte la première époque de l'histoire, qui était sans doute la Création : cette révélation rétrospective ne nous est pas communiquée. Mais le second récit du visionnaire nous est retracé, et il forme le sujet de *la Chute d'un ange*.

Ce long poème de onze mille vers parut au mois de mai 1838. Il rencontra de vives critiques auxquelles Lamartine n'était pas habitué ; on appliqua au poète lui-même le titre de son ouvrage, ce qui montre combien Lamartine apparaissait noble et pur aux yeux de ses contemporains. Il reçut ce blâme littéraire avec le détachement qu'il apportait à l'égard du succès ; le poème mal compris, devant être suivi de plusieurs autres, prendrait alors, pensait-il, tout son sens et sa valeur. Privé de ce complément qui a fait défaut, et au moyen des indications un peu vagues que nous possédons sur l'ensemble, tâchons de rendre justice au long et important épisode, dans l'état isolé où il nous est parvenu.

Le poète a placé les tableaux et l'action de *la Chute d'un ange* à l'époque qui précède immédiatement le déluge. Les paysages sont fournis à Lamar-

tine par les souvenirs de son voyage en Orient, entrepris en grande partie pour donner des couleurs justes à son poème; la scène comprend le Liban, les bords de l'Oronte, le mont Carmel et Balbek. Pour peindre l'état de la société humaine avant le déluge, le poète ne possède à son usage que les données sommaires de la Bible, qui lui présentent l'humanité récemment sortie de l'Éden, mais inclinant par sa faute vers le châtiment du déluge. Il y ajoute la vision d'une nature belle, clémente, portant encore les traces fraîches du Créateur. L'homme seul est déchu, le déluge qui doit l'anéantir n'a pas encore altéré les splendeurs de la terre et la sérénité du ciel. Des tribus nomades de pasteurs, descendants de Caïn, parcourent les montagnes du Liban, plus hautes que de nos jours; ils ont gardé la beauté pure des corps créés par Dieu, et la douceur de l'air permet qu'elle se montre sans voiles; les femmes, pour se parer, disposent autour d'elles leur soyeuse et flottante chevelure, entrelacée de fleurs. Mais si les formes visibles de l'homme et de la terre ont conservé le charme de l'Éden, l'âme humaine est déjà entraînée vers la déchéance. Ces pasteurs ont perdu la connaissance de Dieu, ils adorent de vaines idoles, des dieux particuliers de tribu, de méprisables fétiches. Ils honorent encore la famille et les ombres des parents morts; la tribu se gouverne par des lois douces, qu'appliquent sagement les vieillards, sous l'autorité antique du patriarche; mais elle est défiante, terrible contre les étrangers, et contre ceux

de ses membres qui ne partagent pas ses craintes haineuses; elle est en proie, en effet, aux rapines des chasseurs d'hommes, qui guettent ses plus beaux enfants et les emmènent au loin esclaves dans les villes. La fille la plus belle d'une de ces tribus, Daïdha, s'est endormie un soir au bord d'un lac, tandis que sa mère, ses frères et leurs compagnons poursuivent leur course errante. Un ange contemple cette suave fille des hommes dont la lune éclaire la chaste nudité; parmi tous les êtres invisibles qui animent l'univers, dans l'innombrable hiérarchie céleste, c'est lui que Dieu a chargé de garder cette enfant, de veiller sur son cœur, de lui inspirer la pensée du bien. Mais vivant, toujours caché, auprès d'elle, il s'est épris de sa beauté, de son innocence : il ne peut s'empêcher, quand elle songe, de susciter dans son rêve virginal une forme semblable à lui-même, afin qu'elle apprenne à l'aimer. Ce soir-là, pendant qu'il la contemple, les chasseurs géants viennent, ils surprennent Daïdha endormie, ils la profanent de leurs paroles, ils vont la saisir. La nécessité de la défendre hâte, dans le cœur de l'ange, le vœu qu'il caressait déjà, celui de devenir homme. Il le devient aussitôt, et il entend l'arrêt qui le condamne à traverser plusieurs existences terrestres, pour remonter d'où il est déchu. Il sauve celle qu'il aime en tuant ses ravisseurs : au lieu d'armes, il se sert du cadavre de l'un, comme d'une massue, pour abattre tous les autres. La tribu dont fait partie Daïdha revient pour la chercher; en voyant son sauveur inconnu, les

hommes délibèrent s'ils tueront l'étranger, ou s'ils en feront leur esclave, avili, enchaîné, partageant la nourriture des animaux : c'est le sort qu'on lui impose. On l'appelle Cédar, du nom du lieu où il a combattu. La tribu, fuyant les chasseurs de Balbek, se dirige vers les bords de l'Oronte, où sont les tombeaux des aïeux. Cédar garde les troupeaux avec les esclaves dégradés et méchants. En devenant homme, il a oublié son origine céleste; la beauté et la force de son corps marquent seules en lui l'être jadis surnaturel. Son âme est vide de tout, sauf de son amour pour Daïdha. Il ne parle pas, il ne sait aucune langue. Daïdha, qui va le visiter dans les pâturages, lui apprend à articuler la sienne, et lui enseigne ses simples connaissances, son culte des fétiches, son respect des morts, les usages de la tribu, la crainte des chasseurs géants. Cependant elle est admirée par les jeunes hommes de la tribu; leur recherche, leur désir de la prendre pour épouse se traduisent par des paroles imagées, par des signes gracieux et symboliques. Daïdha les repousse, elle aime Cédar. Son secret se trahit dans une épreuve concertée par sa mère, tandis qu'elle orne un matin les cheveux frissonnants, parure de la jeune fille. Les hommes, indignés de ce penchant pour un esclave, attaquent Cédar et le blessent. La pitié pour le mal qu'il subit arrache à Daïdha l'aveu d'amour. Cédar, fou de joie, enlève son amante dans ses bras et la porte, enivré, sur un berceau de lianes légères où flottent des rayons de lune. De cette union naissent deux enfants, qu'ils

cachent à tous les yeux. Un chef les découvre et veut les noyer; Daïdha les sauve, elle est condamnée à périr de faim avec eux dans une tour où on les enferme, tandis que Cédar est jeté dans l'Oronte. Mais il revient, il démolit la tour, il disperse seul les hommes de la tribu, il s'enfuit avec tout ce qu'il aime dans une solitude où ils seront heureux enfin, lui, les enfants et Daïdha,

> Daïdha dont les pleurs arrosent le sourire.

En avançant pour s'éloigner de la tribu cruelle, ils goûtent le bonheur dans la paix. Une nuit, Cédar se réveille, il se croit attaqué par un animal féroce, il le tue d'une étreinte; le lendemain il reconnaît son pauvre chien fidèle, qui l'avait cherché et retrouvé, pour mourir. Le couple, un moment attristé, marche toujours; ils arrivent à la mer, sur la plage où sera Tyr. Ils gravissent les pentes du Carmel; sur cette montagne, dans une de ces cavernes où plus tard habitera le prophète Élie, ils aperçoivent un vieillard, imposant, vénérable et doux, très différent des hommes qu'ils ont connus jusque-là.

Bien que Lamartine n'ait pas marqué ainsi ses divisions, ici finit la partie du poème où est décrite l'humanité pastorale. Avec le vieillard du Carmel nous arrivons à un autre ordre d'idées, à la partie philosophique.

La noble figure, la bonté du prophète ravissent de surprise Cédar et Daïdha. Ils regardent avec éton-

nement l'extase religieuse où il s'absorbe. Il adresse à Dieu une prière où sont contenues déjà toutes les pensées du *Pater* évangélique; d'après le poète, l'homme dut trouver dès l'origine cette prière, et le Christ l'a retrouvée. Le vieillard parle aux deux époux et les instruit. Il leur apprend qu'il existe des villes très grandes où les hommes sont méchants. Ces hommes mangent de la chair et font la guerre; ils ne connaissent pas le mariage et la famille; ils ne sont pas gouvernés par les vieillards, comme dans les tribus, mais par des tyrans qui se sont faits dieux, qui habitent des palais, des jardins suspendus, qui goûtent la débauche dans la cruauté, qui se servent, pour défendre leur prestige, d'instruments mystérieux lançant la mort au loin. Le saint vieillard est né dans ces villes. Sa mère, fille d'une tribu de l'Orient, lui a fait connaître le vrai Dieu, le Dieu de ses pères, dont le culte est la pratique de la morale et une adoration exempte de rites. Cet enseignement est contenu dans un livre. Adonaï (c'est le nom du vieillard) le révélait à ses frères de misère. Les tyrans qui détestent cette doctrine ont persécuté le prophète, il s'est réfugié sur le Carmel. Mais il doit répandre le livre, il le copie, il le grave sur des métaux, et l'aigle familier qui le sert, emportant ces feuilles d'airain de l'autre côté du Liban, les laisse tomber du ciel sur les villes, où elles inquiètent les despotes et consolent les esclaves. Adonaï lit aux deux époux des fragments de ce livre, appelé par le poète *le Livre primitif.* Il

y est écrit : « Ce livre n'est pas dicté de Dieu. Dieu ne se révèle que par la nature et par l'intelligence progressive de l'homme. Le mal n'existe pas; l'homme croit le voir, parce qu'il est placé trop bas pour saisir l'ensemble. N'enfermez pas Dieu dans des temples, il est partout. Tout mouvement dans la nature est un élan vers Dieu, tout bruit est une prière. Faites prier par les plus doux et par les poètes, ceux-ci achèveront l'image de Dieu. Dieu n'agit pas par miracles. L'homme est libre, son âme est immortelle; quand il a mérité, il monte dans l'échelle des êtres, c'est le ciel; quand il a démérité, il descend, c'est l'enfer; mais de l'enfer il peut remonter, le châtiment n'est pas éternel. La justice sociale est progressive comme l'idée de Dieu, la justice cédera un jour la place à la charité. Tu ne mangeras pas de chair; tu ne boiras ni vin, ni suc de pavots, fuis l'ivresse. Respecte ton père. Allie-toi à une seule femme, et qui ne soit pas de ta famille, afin que la tendresse humaine s'étende. Ne vous séparez pas en tribus, en nations. Possédez, aimez et cultivez la terre; elle est inépuisable à transformer par l'homme ses éléments en pensée. Chaque fois qu'un homme naîtra, vous lui donnerez une part de terre. Ne bâtissez point de villes, habitez les campagnes. N'amassez pas d'avance. Vivez en paix avec les animaux, n'imposez point de mors à leur bouche; ceux qui sont cruels s'adouciront. N'élevez pas au-dessus de vous de juge ni de roi, ils se feraient tyrans. N'ayez ni loi ni tribunal pour

punir. » Les deux amants recueillent avec joie ces clartés si nouvelles et si douces. Le saint vieillard se dit qu'il peut mourir, puisqu'il a transmis la véritable idée de Dieu. A ce moment un étrange navire ailé, apparu tout à coup dans le ciel, s'abat près de la grotte. Trois hommes armés en descendent, envoyés par les tyrans qui se disent dieux. Ils tuent Adonaï, brûlent le livre saint dont le germe cependant renaîtra, et emmènent les deux époux. D'après le poète, les hommes voisins de la création avaient gardé l'empire sur la nature; cette direction des navires ailés ou ballons avait été découverte, dit-il, à Babel. Le char aérien passe près de la mer Asphaltite, remonte le Jourdain, vole au-dessus du lac de Génésareth, au-dessus du Liban, du Sannim, et se dirige vers la plaine de l'Euphrate. Il arrive au-dessus d'une immense ville qui élance dans l'air une forêt de tours et de coupoles.

Après l'existence pastorale de la tribu, après les élévations religieuses du *Livre primitif*, le poème nous introduit dans les villes : il va nous montrer la corruption, la tyrannie, les intrigues portées à leur comble, et, pour l'ange déchu comme pour son amante, l'excès de la douleur.

Les matelots aériens débarquent au sommet d'une tour, où les attend le roi des dieux. Ils déposent leur capture. Mais le roi des dieux, Nemphed, les fait tuer, pour qu'ils ne divulguent pas leur action; il ordonne que Cédar soit mutilé pour être dompté plus aisément, et que la charmante Daïdha soit

portée au harem. Nemphed est ambitieux et rusé, il emploie comme moyens de règne le crime et le secret. Il a corrompu la jeune Lakmi pour qu'elle soit l'instrument de ses desseins. Lakmi sait tuer avec un dard caché dans un baiser, parce que tout autre coup éveillerait les soupçons. Elle est vêtue avec des cheveux coupés à des fronts de quinze ans. Elle est coquette et contrefait l'enfant. Après Nemphed, le premier par la puissance est Asrafiel, le plus fort de ces Titans; beau d'une beauté toute matérielle, il n'est que voluptueux. Sabher est lâche et cruel, il invente les supplices les plus horribles. Serendyb est orgueilleux, il méprise les hommes; c'est celui-là qui, plus réfléchi, a érigé en art la tyrannie des dieux. Ségor, Azem, Jéhu sont les autres ministres ou courtisans principaux du roi. Les dieux sont assis au banquet dans une salle énorme et magnifique. Les ornements d'architecture de cette salle, les chapiteaux, les frises, ne sont pas taillés dans le marbre; ils sont formés par des corps vivants, des figures onduleuses de jeunes filles. Les tapis où s'allongent les dieux sont tissés avec des cheveux de femmes. Ces tyrans s'appuient, non sur des meubles, mais sur des corps souples et tièdes; des corps aussi servent de tables pour supporter les mets. La nourriture, choisie avec un subtil raffinement, se compose de langues, de moelles d'animaux; le reste est dissipé. Dans l'ivresse du banquet, les dieux se font jouer des drames réels, où la souffrance, la mort ne sont pas simulées, mais

vraiment subies par les personnages; ils ordonnent et ils contemplent des supplices affreux, où les corps saignent, mais où surtout les âmes souffrent par tous les sentiments de l'humanité. Cependant Nemphed médite sur les moyens de raffermir le pouvoir des Titans, que le peuple supporte avec moins de soumission. Il songe à frapper l'esprit de la foule, en lui présentant Cédar et Daïdha comme des idoles qu'elle adorera pour leur beauté; cette race des Titans, pense-t-il, qui s'altère et qui pourtant doit dominer les autres hommes par la beauté et la force, la race de Baal serait régénérée, si ses ministres engendraient de Daïdha des enfants beaux comme elle. Dans ces pensées, il assiste au défilé du peuple que ses serviteurs poussent devant son trône, long troupeau d'esclaves sans droits, sans tendresses, sans famille, vieillards décharnés, hommes que les durs métiers ont avilis, jeunes filles souillées, mères séparées de leurs enfants, enfants qui ne connaissent pas leur mère : telle se présente l'humanité déchue, ayant oublié Dieu. Asrafiel, le voluptueux géant, pris de passion pour Daïdha et instruit des projets de Nemphed, ne veut pas que cette belle créature soit à tous les dieux, mais à lui seul, et, pour rendre vain le projet de Nemphed, il songe à le détrôner. Lakmi, de son côté, ressent un amour profond pour la beauté immatérielle de Cédar, et sa jalousie s'enflamme contre Daïdha. Elle descend dans les souterrains du palais où s'élaborent les prestiges et les supplices; c'est là que Cédar est enfermé. Elle lui

exprime une pitié ardente, lui offre son amitié de femme, se fait raconter ses amours avec Daïdha, frémit d'envie à l'idée de ces pures ivresses qu'elle rêve sans les connaître, et use de perfides paroles pour rendre Cédar jaloux de Daïdha. Elle renouvelle ces entretiens où elle se complaît, se passionne de plus en plus, découvre une fois son amour, et, repoussée, demande humblement pardon de son audace. Nemphed, sachant le complot d'Asrafiel, communique à sa confidente Lakmi le plan qu'il a arrêté pour se défendre : il enivrera les dieux dans une orgie ; alors, elle, feignant d'aimer Asrafiel, lui versera le poison dans un baiser. Lakmi va trouver Asrafiel, lui dévoile la combinaison de Nemphed. Puis elle va vers Daïdha ; celle-ci se désole sur l'esclavage de Cédar, sur l'abandon de ses enfants, qui, sans elle, souffrent de la faim et de la nudité ; elle coupe sa chevelure et la donne à Lakmi pour les couvrir. Lakmi va dire à Cédar que, le lendemain, grâce au combat des dieux, il pourra s'enfuir avec Daïdha ; quant à elle, elle lui apportera les enfants au bord du fleuve. Au milieu de l'orgie concertée par le chef des dieux, Lakmi tue Nemphed lui-même avec un dard caché entre ses dents. Les dieux combattent. Lakmi se couvre des cheveux de Daïdha ; ainsi voilée, et à la faveur de la nuit, elle fait sortir Cédar du cachot souterrain : trompé aux cheveux de Daïdha, il saisit Lakmi et l'emporte ; ils s'endorment ensemble au bord du fleuve ; au premier rayon du jour, il reconnaît Lakmi, il la repousse

dans le fleuve, elle meurt avec joie. Il revient vers la ville, en secouant comme un étendard la chevelure de femme prise pour l'abuser; il excite le peuple à la révolte au nom du dieu d'Adonaï. Asrafiel, vainqueur dans le palais, a fait paraître devant ses yeux Daïdha; il veut la saisir, elle proclame son amour pour Cédar; afin de la réduire, le Titan ordonne qu'on brise ses enfants contre les murs; elle va céder et se jeter dans les bras d'Asrafiel, lorsque Cédar se montre, suivi du peuple. Les dieux s'enfuient. Cédar attaque Asrafiel d'un coup de tête; le tyran le mord; Cédar, alors, de ses dents lui fouille la poitrine, et, lui ouvrant le cœur, le tue. Le reste des tyrans se réfugie dans la citadelle. Le peuple se livre à d'horribles vengeances; il dévide les entrailles des tyrans morts, les fait cuire et les mange. Cédar a horreur de ces représailles des esclaves, plus atroces encore que les crimes des dieux; il désespère de l'humanité. Il arrache quelques tyrans aux fureurs de la foule : un des tyrans, enfermés dans la citadelle, comprenant que leur seul recours est dans Cédar, vient le trouver et lui dit qu'il a été fait esclave des tyrans, qu'il est né dans une tribu sainte de la Mésopotamie, adorant le vrai Dieu; il lui demande de l'y laisser retourner loin des iniquités. Cédar veut l'y suivre avec les siens. Conduits par Stagyr (c'est le nom du fourbe), ils s'enfoncent dans le désert, vers l'orient. Stagyr amène une chamelle qui a du lait pour les enfants, et prend des outres pleines d'eau. Au milieu du désert, les époux s'endorment dans leur sécurité

et leur mutuelle tendresse. Mais Stagyr les a abandonnés, emmenant la chamelle et crevant les outres. Le désespoir définitif les envahit. Les enfants meurent. Daïdha, dans le délire, insulte Cédar qu'elle prend pour le meurtrier de ses enfants. C'est la douleur suprême infligée à l'ange déchu qui a voulu partager le sort humain :

N'être plus reconnu de cet œil fixe et sombre,
Du seul point lumineux qui restât dans son ombre !

Cédar va seul à la recherche d'une source ; il trouve le fleuve ; quand il revient avec de l'eau, il n'est plus temps, Daïdha est morte. Cédar jette des imprécations contre cette terre de malheur. Stagyr et les géants ont entendu ses cris ; leur rire s'ajoute à sa douleur sans bornes. Cédar se dresse contre Dieu, et veut anéantir son âme. Il amasse un bûcher de broussailles et s'y brûle avec ses chers morts. Une voix céleste dit alors : « Ton crime d'amour, toi qui as voulu descendre, ne sera expié qu'au bout de neuf épreuves douloureuses ». Une goutte de pluie tombe, le déluge commence.

Pour ce qui regarde spécialement la forme, un aspect dont on est frappé et quelque peu rebuté en abordant ce vaste poème, c'est que les onze mille vers dont il se compose sont des alexandrins se succédant avec une inflexible perpétuité. Sauf au début, le Chœur des Cèdres, aucun chant ne vient interrompre cette masse considérable, l'uniformité du rythme n'est variée par aucun accident lyrique.

Le poète pouvait procéder d'autre manière : il lui suffisait d'y penser et de le vouloir, comme pour *Jocelyn*; le sujet de *la Chute d'un ange* offrait, en plusieurs endroits, des repos de l'action où les strophes auraient trouvé la place pour s'étendre; les mœurs pastorales de la première partie font regretter que le poète n'y ait pas essayé des chansons antiques. Faute de cette variété, le poème se présente vraiment en tranches bien compactes. L'impression de monotonie est augmentée encore par la coupe de la phrase, qui, selon le mode classique, s'enferme presque toujours dans un nombre régulier de deux ou quatre vers; le sens est rarement suspendu et repris en dehors de ce cadre, qui a longtemps servi de moule à la versification française, et que Lamartine, dans les *vers suivis*, n'a pas assez rompu. Si l'assemblage reste uniforme, en revanche la facture des vers est nouvelle dans ce poème. L'énergie des sentiments, la force des situations imposaient au poète une forme qui différât beaucoup des notes vaporeuses où se fondaient ses rêveries et ses tendresses. En se soumettant à cette juste corrélation, il a montré autant de sûreté dans le goût que de richesse dans les ressources. Malgré quelques passages restés à l'état d'ébauche, *la Chute d'un ange* abonde en vers de style épique, vers denses et forts, soutenus par des rimes pleines, et très analogues aux vers modernes les mieux construits; ce qui n'empêche pas l'imagination lamartinienne de se jouer toujours dans son idéal, c'est-à-dire de

chercher et d'atteindre la souplesse des formes, la fluidité des sensations, la légèreté des images.

Quant au fond, Lamartine a fait preuve, dans cette vaste épopée, d'une faculté d'invention plus forte qu'on ne l'aurait attendue de ce génie lyrique. Il faut songer que le poète a dû créer entièrement le tableau de l'humanité primitive sous ses divers aspects. De nos jours, si la poésie ou l'art voulaient peindre ces époques incertaines conformément à la vraisemblance, ils demanderaient les traits généraux de leur description à cette science nouvelle, composée de géologie et d'histoire, où nous apprenons à connaître l'état des plus anciens hommes que nous puissions saisir avec sûreté. Mais l'âge de pierre, l'emploi des silex taillés et des os de renne, la misérable vie de notre espèce commençante au milieu d'une nature hostile, sur une terre glacée, en face d'animaux gigantesques, tous ces tableaux naguère exhumés du sol ne pouvaient pas apparaître à l'esprit de Lamartine, et il faut croire du reste qu'ils l'eussent médiocrement tenté. Lamartine, surtout dans la première partie de son poème, ne peut s'appuyer que sur la Bible, et pour l'époque d'Adam à Noé, de l'Éden au déluge, la Genèse lui présente seulement des noms d'hommes, la suite des générations, sans parler d'autre chose que d'une corruption de mœurs appelant le châtiment. Il fallait remplir ces lacunes par la fécondité de l'invention, et le poète a déployé ce mérite nouveau dans l'accomplissement de sa tâche.

Sa facilité volontiers négligente s'aperçoit, il est vrai, dans le défaut de logique, dans quelques incertitudes qui trahissent une surveillance distraite ou une conception peu méditée. De plus, il a grandi la difficulté de l'histoire primitive, en prenant pour personnage principal un être surnaturel. Comment, en devenant homme, va penser et agir cet ange qui est supposé, contre l'interprétation orthodoxe de la Bible, déchoir du ciel pour aimer une fille de la terre? Les conditions de ce passage étrange pouvaient être déduites autrement, avec plus de soin et de plus heureux détails. Par exemple, la sujétion soudaine d'un pur esprit à un corps était un motif que, certes, Lamartine aurait pu développer avec force, lui dont le spiritualisme s'étonnait tant de l'irrationnelle alliance entre l'âme et la matière; il n'a pas utilisé pour son poème tout ce qu'il sentait et pensait lui-même à ses heures de réflexion. Il s'est contenté de jeter l'ange dans l'état brute, en lui donnant seulement la beauté comme trace de son origine; cette beauté symbolique semble un trait insuffisant pour caractériser une situation aussi exceptionnelle. Il fallait peindre peut-être quelque vague état d'innocence, une âme neuve, avec la fraîcheur de l'enfance et la force de la virilité. Peut-être fallait-il imposer à l'ange déchu la principale loi humaine, la loi du travail, en contraste avec sa récente extase séraphique; Lamartine n'a songé qu'à la loi de la douleur. Dans cet être surnaturel abordant tout à coup la vie humaine, il

n'a montré que l'amant, persécuté par des hommes cruels. Cédar est beau et sans férocité, mais, pour le reste, il est inférieur aux hommes parmi lesquels il tombe ; et cela lui donne des allures d'amant assez déplaisantes : c'est un sauvage, il ne parle pas ; il ne chante pas comme un ange qui sort des chœurs célestes ; il tourne en rond pour exprimer sa joie ; tandis que les hommes sont armés, lui, il combat sans armes avec ses dents. La psychologie, qui devait être si spéciale, de ce personnage n'offre pas l'agrément, la suite, ni la profondeur désirables. Ici d'ailleurs, comme plus loin dans le poème, l'arbitraire de l'invention nuit à l'intérêt qu'auraient pu éveiller les aventures et les douleurs d'un être mieux défini, plus facile à se représenter ; le cœur humain ne veut compatir qu'à bon escient : il peut souffrir des maux de l'humanité, même la plus lointaine, à condition de pouvoir croire à son existence sous les couleurs qu'on lui fait voir.

Le personnage de Cédar exigeait une analyse très particulière, qualité qui n'est pas proprement lamartinienne; mais si le poème faiblit sur ce point, il se relève dans la description des sentiments plus généraux, comme l'amour, et dans les peintures de mœurs qui s'y rapportent. Avant d'aborder l'histoire tour à tour heureuse et lamentable des deux amants, le poète y prélude par des accords en harmonie avec les songes, qu'on peut imaginer au sujet de l'état patriarcal. Daïdha sent naître son amour pour Cédar, mais elle ne l'a pas avoué jusqu'à ce moment ; les

jeunes gens de sa tribu admirent et convoitent sa beauté; leur recherche se manifeste par des paraboles ou des signes empruntés aux éléments de la vie simple, ils revêtent leur désir de cette expression indirecte et prudente que les hommes anciens ont dû aimer sans doute, puisque nous la voyons en usage encore chez les hommes rapprochés de la nature :

...... Ses rayons, en vain voilés d'indifférence,
N'en répandaient pas moins l'extase et l'espérance,
Et les fils de Phayr, qui d'elle s'enivraient,
De son choix différé tous les jours murmuraient....
Les pères mécontents à la fin s'entendirent
Pour parler à Phayr; trois vinrent et lui dirent,
Et tous hochaient le front pendant que l'un parlait :
« Quand la brebis regimbe et refuse son lait,
Père! la laisse-t-on au gré de ses caprices
Le perdre avec la laine au flanc des précipices?
Non, le berger soigneux approche son petit,
Qui bêle à ses côtés de soif et d'appétit;
Et, fléchie à sa voix, de sa blanche mamelle
Le lait qu'elle retient entre ses doigts ruisselle.... »
Chacun des prétendants, vainement rebuté,
Essayait à son tour de fléchir sa beauté,
Et, suivant de ces jours le poétique usage,
Interrogeait son cœur dans un muet langage.
Avant de révéler leurs vœux inaperçus,
Ils parlaient quelque temps en emblèmes reçus;
Et la vierge, muette et répondant de même,
Acceptait, refusait, suspendait en emblème....
Zebdani, fils d'Ormid, vint, la nuit, à l'entrée
De l'antre de Phayr, place aux dieux consacrée,
Dans la poudre du seuil par Selma balayé,
Imprimer en secret l'empreinte de son pied.
Si la vierge, au réveil, en s'échappant de l'antre,
Voyant ce pas écrit sur la place où l'on entre,

Le gardait sur le seuil au lieu de l'effacer
Et posait à côté le sien pour l'y tracer,
Le jeune homme, de loin attendant ce symbole,
Entendait sans accents et lisait sans parole,
Et savait de lui-même, à ce signe épié,
Qu'un autre pas suivrait la trace de son pied.
Mais la vierge, au matin, en sortant la première,
Et voyant ce pas d'homme empreint sur la poussière,
L'effaça de son doigt sur ce sable mouvant,
Et d'un geste hautain jeta sa cendre au vent;
Et Zebdani, voyant sa trace ainsi détruite,
Pleura son vain amour, rougit et prit la fuite.

Après ces images naïves, qui reportent l'esprit vers la jeunesse du monde, se déroule longuement, parmi les joies et les souffrances, l'amour de Cédar et de Daïdha. A part quelques traits fâcheux qui tiennent à la conception incertaine de l'ange fait homme, Lamartine a tracé ici une nouvelle peinture de l'amour, supérieure à celle des *Chevaliers*, presque égale parfois à celle de *Jocelyn*. Il a peint, dans des conditions de vie primitive, un amour pur, non pas seulement enivré, mais tendre et immuablement fidèle. C'est l'amour qui, à travers les obstacles, commence par l'adoration mutuelle de deux êtres, pour fonder ensuite la famille dans sa force et son étendue; il établit le centre durable d'affection, où le passé est honoré dans les tombeaux des aïeux, l'avenir espéré dans le sourire des enfants, la tendresse élargie jusqu'aux premiers animaux domestiques dont l'homme s'environne. Quand le mortel danger de Cédar a fait sortir du cœur de Daïdha

l'aveu d'amour, les amants connaissent l'un par l'autre le ravissement du bonheur :

Passant à chaque mot de la mort au sourire,
Daïdha sans parler contemplait ce délire.
Dans ses bras recourbés il la prit triomphant,
Comme dans son berceau la mère son enfant;
Il l'enleva de terre en gémissant de joie,
Et ravi de montrer aux étoiles sa proie,
L'élevant à son cœur sans en sentir le poids,
Il la porta muette aux profondeurs des bois :
« Fuyons, lui disait-il à lèvres demi-closes,
Pour que la lune au ciel n'entende pas ces choses.
Son rayon sur les eaux semble épier nos pas;
Fuyons, pour qu'à ta mère il ne les montre pas! »
Et la vierge en tremblant lui rendait ses caresses,
Nouait son cou robuste avec ses longues tresses,
Et croyait, en sentant ses lèvres sur ses yeux,
Que le vent emportait son esprit dans les cieux.
« O Cédar, disait-elle, oh! que la mort est forte,
Quand on y court ainsi sur l'amour qui vous porte!
O Cédar, disait-elle, emporte où tu voudras
L'esclave de ton cœur, dont la chaîne est ton bras;
Sauve-toi de leurs fers dans ce seul cœur de femme;
Sois l'esclave de tous et le roi de mon âme!
Oh! que n'ai-je, ô Cédar! cent cœurs et cent beautés.
Pour te rendre en amour tant de félicités! »

Et l'amant, emportant l'amante au plus profond de la forêt, la pose, comme entre ciel et terre, sur une couche aérienne et légère de lianes : description où le poète a assemblé toutes les flottantes douceurs qu'il sait choisir dans la nature.

Plus tard, lorsque, devenus époux, ils s'enfuient de la tribu cruelle, Cédar oublie tous ses maux dans la tendresse de la femme aimée et aimante :

Le front de Daïdha, s'abandonnant à lui,
Renversé sur son bras, prit son cœur pour appui;
Leurs mains sur leurs genoux par leurs doigts s'enla-
[cèrent,
Et parlant à la fois, ensemble ils repassèrent,
Pas à pas, mots à mots, depuis le premier jour,
Tous les sentiers saignants de leur céleste amour,
S'épuisant en aveux, en demandes frivoles,
Se faisant mille fois redire leurs paroles,
Des lèvres l'un de l'autre à l'envi les buvant,
Dans les aveux de l'un l'autre se retrouvant :
Voluptueux retour de deux âmes ravies,
Qui pour se réunir remontent leurs deux vies,
Et du bonheur présent pour mieux sentir le goût,
Recueillant leur mémoire et leurs larmes partout,
Dans la coupe de joie où leur lèvre s'abreuve,
Répandent comme un sel le fiel de leur épreuve.
Lentement dans leur cœur tout leur cœur se vida,
Jusqu'à ce que leur sein de bonheur déborda.
Leur parole plus rare et mêlée au silence
S'interrompait déjà de distance en distance,
Comme des gouttes d'eau qui tombent dans son sein
La chute en s'épuisant assoupit le bassin;
Leur paupière, où pesait une si longue aurore,
Se fermait, se rouvrait, pour se revoir encore;
Leurs lèvres, où les mots ne faisaient plus qu'errer,
Comme un songe déjà semblaient les murmurer;
Leurs têtes, sous le poids du bonheur affaissées,
S'appuyaient l'une l'autre ainsi que deux pensées;
Et le sommeil, fermant la voix des deux amants,
Assoupit de leurs cœurs les derniers battements.

Ce bonheur dans la solitude s'attriste d'un incident, suggéré sans doute au poète par l'habitude familière de sa vie. N'y a-t-il pas deux écoles littéraires qu'on peut distinguer suivant un choix de nature assez humble, mais significative? l'école des chats et celle des chiens. Lamartine tenait pour

l'animal tendre et fidèle contre la bête gracieuse et sans affection. Il avait donné à Jocelyn ce compagnon aimant du solitaire. Il introduit ici, auprès de la famille commençante, le premier animal qui s'attache à l'homme, au sauvage comme au civilisé; et il augmente, par un trait sensible, les souffrances de Cédar, en lui faisant tuer par mégarde le pauvre chien qui a voulu le rejoindre :

Il avait pris sa course, en flairant place à place;
Et perdant, retrouvant cent fois la même trace,
Sans flairer en passant les pieds de la tribu,
Aux eaux qu'il traversait sans avoir même bu,
Il était accouru, prompt à le reconnaître,
Mourir, pour son amour, de la main de son maître!
Que le pauvre Cédar eût donné de son sang
Pour ranimer ce corps sous son souffle impuissant!
Quel flot amer coula de leur œil taciturne!
Que Daïdha maudit la méprise nocturne!
Qu'ils baisèrent souvent, qu'ils passèrent de fois
Sur ses longs poils souillés leurs lèvres et leurs doigts!
Notre cœur souffre tant de perdre qui nous aime!
Mais le punir d'aimer! mais le tuer soi-même!
Pour le cœur des mortels l'amour est un tel bien,
Qu'il ne peut sans saigner perdre celui d'un chien!

Lamartine voyait la vie et l'âme partout, dans tous les degrés de l'être s'élevant peu à peu jusqu'à Dieu. Au début de *la Chute d'un ange*, il a fait chanter la gloire divine au Chœur des Cèdres, comme à des voix réellement sensibles et conscientes. Naguère il avait dit de ce personnage de Jocelyn auquel il donne tant de son propre cœur :

Comme il connaissait bien toutes les habitudes
Des plantes, des oiseaux, des insectes de Dieu!

Et prêtant à chaque herbe une claire étincelle
D'âme distincte au sein de l'âme universelle,
Il la voyait sentir, penser, agir, aimer.

On sait les fréquentations affectueuses du poète avec les chevaux et avec les chiens dont il vivait entouré. Il a exposé lui-même jusqu'où allait chez lui cette attention large et tendre pour toutes les existences animées : « Ce monde est un océan de sympathies dont nous ne buvons qu'une goutte, quand nous pourrions en absorber des torrents. Depuis le cheval et le chien jusqu'à l'oiseau, et depuis l'oiseau jusqu'à l'insecte, nous négligeons des milliers d'amis. Vous savez que moi je ne néglige pas ces amitiés, et que de la loge du dogue de basse-cour à l'étable du chevrier, et de l'étable au mur du jardin où je m'assieds au soleil, connu des souris d'espalier, des belettes au museau flaireur, des rainettes à la voix d'argent, ces clochettes du troupeau souterrain, et des lézards, ces curieux aux fenêtres qui sortent la tête de toutes les fentes, j'ai des relations et des sentiments partout. Honni soit qui mal y pense! je suis comme le vicaire de Goldsmith, j'aime à aimer! »

Mais revenons, avec *la Chute d'un ange*, aux origines de la famille humaine.

On voit toujours, dans ce poème, Daïdha tenir serrés sur son cœur et sur son sein ses deux enfants. Les enfants sont l'élément essentiel de la famille primitive, puisque en eux s'annonce l'avenir de l'humanité. Et il semble que nous soyons plus près

des origines, si, dans les enfants, on nous montre surtout les nourrissons, buvant à sa source la vie qui doit s'étendre d'âge en âge, sans jamais épuiser son cours. Pareil aux eaux fécondes de l'Éden, un ruissellement de lait s'épanche dans ce poème d'humanité pastorale ; une fluidité douce baigne ces commencements des âges, et se répand, comme une espérance attendrie, autour de la dureté des hommes et des obstacles dressés par le sort. Le poète, pour se consoler des mœurs barbares qu'il est contraint de dépeindre, semble appeler une vision plus sereine et plus haute, et faire descendre sur la terre ces nébuleuses blanches, cette abondante voie lactée qu'il contempla si souvent dans le ciel. Par un instinct clément et vague, les seins des femmes coulent, à l'appel des voix enfantines, même étrangères, et jamais ne se refusent à nourrir la vie naissante. C'est quand les fruits de l'union secrète entre Cédar et Daïdha ont été découverts dans un berceau de feuillage, et portés au milieu de la tribu :

Les mères à l'envi, de leurs mains curieuses,
Lèvent furtivement l'acanthe et les yeuses.
Sur la grève du fleuve, aux bords vaseux de l'eau,
On dépose à leurs pieds le délicat fardeau.
Jusque dans le flot bleu, dont l'écume le mouille,
Des femmes, des enfants, la foule s'agenouille.
Pour ce couple innocent qui palpite à leurs pieds
Leurs surprises bientôt se changent en pitiés ;
Elles tendent les bras à ces mains qu'ils leur tendent.
Aux mamelles déjà des mères les suspendent,
Et s'enviant des yeux les jumeaux à nourrir,
Les disputent au sein qu'ils sont prêts à tarir.

Mais Zebdor, arrachant les enfants à ces mères,
Et les apostrophant d'invectives amères :
Créatures de lait et de pleurs! leur dit-il....

On soupçonne ces enfants d'être ceux d'un ennemi, la pitié des femmes est écartée comme dangereuse à la tribu, on élève autour de Daïdha les murailles de la Tour de la Faim; elle s'écrie :

« O ma mère, ô mes sœurs, ô frères de ma race!
A mes derniers soupirs accordez une grâce :
Laissez une fenêtre étroite à cette tour,
Non pour que dans ma nuit il entre un peu de jour,
J'ai honte du soleil et je hais la lumière!
Mais pour que, si ma mort ne vient pas la première,
Je puisse voir encore et du sein allaiter
Ces deux bouches d'enfant qui cherchent à teter,
Afin que de leur mort mon lait retarde l'heure,
Et qu'ils vivent du moins jusqu'à ce que je meure!
Oh! ne les sevrez pas du moins avant ma mort!
Oh! pendant que leur coupe est pleine jusqu'au bord,
Laissez-moi jusqu'au fond la leur répandre toute!
Qu'ils ne tombent de soif qu'à la dernière goutte!... »

En songe quelque temps son âme sommeilla.
Comme un coup dans le cœur un cri la réveilla :
C'était ce cri de soif insensible à l'oreille,
Auquel dans son repos une mère s'éveille,
De ses pauvres petits le doux vagissement,
Qui venait à sa mort demander l'aliment.
Deux filles de Zebdor, les tenant par la hanche,
Les tendaient par la fente à sa mamelle blanche,
Tandis que Daïdha, dont le cœur ruisselait,
En les lavant de pleurs, les abreuvait de lait :
« Buvez, mes blancs agneaux! bois, ma blanche colombe!
Buvez l'eau de mon cœur qui coule de la tombe.
Pressez ainsi, pressez des lèvres, de la main,
Cette source d'amour que va tarir la faim!

Que ne peut d'un seul trait votre bouche assouvie
Épuiser tout mon sang avec toute ma vie!
Et que ne tombez-vous, des mamelles sevrés,
Comme deux enfants morts, par la grappe enivrés!
Oh! que vous aurez soif lorsque je serai morte!... »

Quand du lait sous leurs dents la source fut tarie,
Ces filles, sans pitié pour la voix qui les prie,
Reportèrent ses fils dormants à la tribu,
Comme l'on trouble l'eau quand les agneaux ont bu.

En supposant une humanité encore édénique, bien qu'un peu entachée de barbarie, ces tableaux sont vraisemblables et témoignent d'une belle imagination. Mais la partie du poème qui prétend situer dans ces temps primitifs une métaphysique et une morale très avancées, soulève bien des objections. Le poète a admis la possibilité, avant le déluge, d'une philosophie entièrement rationaliste, formée des seules lumières naturelles, sans révélation, sans temple, sans miracle, philosophie qui n'est ni l'idolâtrie des races obscures, ni la religion d'un âge quelconque de la Bible, mais la théodicée abstraite d'un penseur au XIXe siècle. L'humanité, au contraire, débute par la pleine foi, qui est pour elle l'état de nature, un état où les facultés ne sont pas divisées, où l'on n'a pas mis à part celle qui est destinée à atteindre le vrai. Lamartine, par une préférence opposée à l'opinion du progrès indéfini, a placé au commencement des âges son propre idéal, c'est-à-dire le règne absolu de la raison; il transporte dans ces temps une formule de prière dont la date est certaine, le *Pater* évangélique, et

jusqu'aux rêves d'avenir de son utopie sociale et politique; et sa pensée manifestement moderne se trahit tout à fait par le souci qu'il prend de combattre certains dogmes transmis, comme l'inspiration des Écritures et l'éternité des peines.

Le livre dit « Primitif » doit donc être considéré, en écartant cette appellation trop peu fondée, comme l'exposé direct de la philosophie du poète. A ce titre, il complète, en les rejoignant, les *Méditations*, le poème de *la Mort de Socrate*, les *Harmonies*, et prouve que, de tous nos poètes, Lamartine eut l'âme la plus vaste, en même temps qu'une des plus profondes, puisqu'elle ne cessa jamais de retenir, au nombre de ses préoccupations, celle du pourquoi et du comment de l'univers. Depuis ses dernières poésies religieuses, sa vie s'était étendue encore jusqu'à embrasser l'action politique; aussi, dans le livre philosophique de *la Chute d'un ange*, il ajoute à ses pensées sur Dieu des pensées sur l'homme, une morale pour la conduite de l'individu, des règles pour le gouvernement des sociétés.

Jamais Lamartine n'avait essayé la définition de l'Être divin aussi expressément que cette fois. On ne peut pas affirmer que la tentative ait complètement réussi. Les vers métaphysiques du « Livre primitif » ne sont pas des meilleurs. Le poète, né malgré tout pour s'abandonner au sentiment et en parler le langage, n'avait pas à sa disposition la sûreté de prise intellectuelle, ni la précision exacte des termes, nécessaires pour serrer de près les questions d'onto-

logie. Aussi, quand il a voulu définir Dieu, les mots dont il s'est servi ont-ils prêté à l'équivoque, et il a paru mériter cette fois l'injuste accusation de panthéisme qui l'attendait et le guettait toujours. A Dieu lui-même définissant sa propre essence, énonçant ses rapports envers la création, il avait fait dire :

Mes ouvrages et moi, nous ne sommes pas deux ;
Comme l'ombre du corps, je me sépare d'eux ;
Mais si le corps s'en va, l'image s'évapore :
Qui pourrait séparer le rayon de l'aurore?

Devant les reproches des chrétiens et dés purs déistes, il retrouva sa vraie pensée que l'expression avait trahie, et dans les éditions suivantes il remplaça ces vers ambigus par ceux-ci qui le sont moins :

Rien ne m'explique, et seul j'explique l'univers ;
On croit me voir dedans, on me voit à travers ;
Ce grand miroir brisé, j'éclaterais encore !
Eh ! qui peut séparer le rayon de l'aurore?

Le poète, moins contraint, déploie mieux ses facultés, quand il aborde les sujets où le sentiment se mêle à la pensée, c'est-à-dire quand il fixe les préceptes de morale. Il est là d'ailleurs sur un terrain plus durable, moins mobile que les idées métaphysiques, dans un ordre de choses où les transpositions d'époque sont moins choquantes ; et la morale, dans sa solide perpétuité, convient bien à cet esprit généralisateur, qui aime la simplicité élémentaire, et s'attache volontiers aux immuables

fondements sur lesquels porte l'âme humaine. Aussi, par quels beaux vers, riches de sens, pleins de gestes antiques, ou pénétrés, selon son goût, d'images légères, il rappelle les devoirs éternels de l'homme!

Quand ton père a parlé, sans murmure obéis;
Car, devant Dieu, le père est au-dessus du fils.
C'est de lui que tu tiens la vie et la parole;
De toute autorité qu'il te soit le symbole;
Va, s'il te dit d'aller; reviens, s'il te dit : « Viens ».
Mets ton cou sous sa main, mets tes pieds sur les siens;
Comme celle de Dieu, redoute sa colère;
Sers-le jusqu'au tombeau, serviteur sans salaire;
D'une piété tendre honore ses vieux ans,
Ta bénédiction est dans ses cheveux blancs;
Et quand il s'en ira dans la sombre demeure,
Prends sa place au soleil, baisse la tête et pleure!

. . . .

Vous n'arracherez pas la branche avec le fruit;
Gloire à la main qui sème, honte à la main qui nuit!
Vous ne parcourrez pas la terre nourricière,
En secouant après de vos pieds la poussière,
Comme les animaux qui ne travaillent pas
Et broutent en commun ce qui croît sous leurs pas.
Vous l'aimerez d'amour comme on aime sa mère;
Vous y posséderez votre place éphémère,
Comme, au soleil assis, les hommes tour à tour
Possèdent le rayon tant que dure le jour.

. . . .

Et multipliez-vous comme des grains de sable,
Sans crainte d'épuiser sa source intarissable,
Ni que ses mamelons par vous multipliés
Tarissent sous vos mains ou manquent sous vos pieds.
En êtres animés transformer sa substance
Semble l'unique fin de sa sainte existence :
Et Dieu seul sait quel jour elle s'arrêtera;
Et jusqu'alors toujours elle se hâtera.
La dernière parcelle en son sein enfouie
Doit produire à son tour les ressorts de la vie,

Afin que chaque atome et que chaque élément
Deviennent à leur tour pensée et sentiment,
Et s'élevant à Dieu du néant jusqu'à l'ange,
En adoration transforment cette fange.

Aux préceptes qui fixent les solides assises de la famille et de la société, le poète en ajoute d'autres qui envisagent l'avenir humain. Sa vue s'étend jusqu'à un état de perfection où les hommes pourront se passer de chefs qui gouvernent et de juges qui châtient; dans ce dernier vœu, il se rencontre avec l'interprétation que l'utopiste russe, Léon Tolstoï, donne aujourd'hui de l'Évangile : Lamartine a expliqué, il est vrai, qu'un tel bouleversement des lois devait être précédé par un changement des mœurs, et il l'a renvoyé à un âge encore lointain où le cœur de l'homme aurait dépouillé tout égoïsme; il est néanmoins un peu étrange de présenter des rêves fraternels, si en avant de notre état social, comme déjà conçus dans un temps reculé où les hommes se déchirent les uns les autres avec une atroce barbarie.

De ce livre philosophique où est dessiné le code idéal de l'avenir, le poète nous conduit tout à coup au tableau d'une affreuse corruption dans le passé le plus nébuleux. Tandis que les tribus, errantes parmi les campagnes solitaires, gardaient encore quelque innocence édénique, le dernier degré de la décomposition nous est montré chez les hommes qui habitent l'enceinte des villes. La libre vie dans la nature ne laisse pas de monuments, excepté ceux

que cachent les profondeurs géologiques et qui n'étaient pas découverts au temps de Lamartine; pour la partie pastorale de son poème, il devait donc enrichir par l'imagination les sèches données de la Bible, et nous avons vu qu'il avait su créer, dans ces limites, un tableau à peu près vraisemblable, de couleur patriarcale, non certes sans beauté. Mais les villes, avec leurs forteresses, leurs temples et leurs palais, ne disparaissent pas tout entières; leurs restes livrent à l'investigation quelques secrets du passé; les civilisations produites par les hommes assemblés laissent des traces dans des documents qui remontent au premier emploi de l'écriture. Ces renseignements sans doute ne peuvent pas ramener jusqu'à une époque telle que le déluge; mais il est nécessaire cependant, pour un poème qui se passe dans des villes d'une antiquité chimérique, de s'approcher de son mieux du passé qu'on veut peindre, de s'avancer jusqu'à la limite extrême des informations qui en sont le moins éloignées. Lorsque Lamartine composait *la Chute d'un ange*, l'histoire ancienne de l'Orient était l'objet de recherches érudites, poursuivies avec continuité. Il suffira, à cet égard, du témoignage d'un autre poète; Victor Hugo écrivait en 1829, dans la préface des *Orientales* : « On s'occupe, aujourd'hui, beaucoup plus de l'Orient qu'on ne l'a jamais fait.... Au siècle de Louis XIV on était helléniste, maintenant on est orientaliste.... Nous avons de nos jours un savant cantonné dans chacun des idiomes de l'Orient, depuis la Chine jus-

qu'à l'Égypte. » Lamartine n'a pas songé à utiliser, pour le sujet qu'il abordait, les connaissances acquises de son temps. Si la représentation qu'il s'est faite de la religion, des mœurs, dans les villes du plus lointain passé, n'a pas été complètement arbitraire, s'il a suivi certains guides, ce ne sont pas les meilleurs qu'il eût pu employer. La troisième partie du poème nous introduit dans une ville très ancienne, même antédiluvienne, où les mœurs sont très corrompues, les arts mécaniques très avancés, tout le peuple réduit en esclavage, gouverné, affreusement opprimé par une aristocratie dont les membres sont des géants, des titans, et se disent eux-mêmes des dieux. Où le poète avait-il puisé les éléments de ce spectacle étrange, inconnu de l'histoire?

Au cours de son voyage en Syrie, exécuté en vue de ce poème, il était très enclin sans doute à faire rentrer dans son projet poétique tous les objets qui touchaient son regard. Ainsi disposé, les ruines de Balbek l'impressionnèrent fortement; la masse colossale et l'apparence très ancienne des blocs qui supportent les temples gréco-romains, déterminèrent en lui la vision d'une immense ville, construite et habitée par des géants à une époque qu'on ne pouvait trop reculer dans les âges. Dans son récit de voyage, il n'hésite pas à déclarer que cette époque était « antédiluvienne » ; il a lui-même insisté sur l'altération que les formes de la terre avaient soufferte par le déluge, mais il ne songe pas qu'un cataclysme, assez impétueux pour abaisser les mon-

tagnes, devait difficilement laisser en place des pierres taillées, fussent-elles l'œuvre de géants. Ces géants, « qu'on retrouve, dit-il, dans toutes les histoires primitives », avaient dû assembler les fondements énormes, creuser les profonds souterrains de Balbek, et encore, pour comprendre un tel effort, fallait-il supposer dans ces temps des moyens mécaniques plus avancés que les nôtres. De cette impression de voyage est sortie toute la description de la ville dans *la Chute d'un ange*, avec ses despotes de taille surhumaine qui, à Balbek ou à Babel (les deux noms sont assimilés, bien que la dispersion des langues soit très postérieure au déluge), avaient inventé déjà, parmi d'autres arts, les canons et la direction des ballons.

Mais Lamartine sans doute n'aurait pas poussé plus loin ses étranges hypothèses sur les habitants primitifs de Balbek ; il se serait contenté d'y voir les géants mentionnés dans la Bible ; il n'y aurait pas vu des dieux, s'il n'avait pas rencontré le singulier document dont il nous reste à parler, et que nous croyons même utile de reproduire. C'est un article du Dictionnaire de Trévoux, *les Antiquités des Celtes*, par le P. Pezron, dissertation écrite en 1703. Quand le poète préparait *la Chute d'un ange*, il avait sans doute trouvé dans la bibliothèque de son oncle, l'abbé de Lamartine, ce dictionnaire abandonné, et les vues du P. Pezron, déjà bien en retard sur les connaissances dont on disposait vers 1835, lui parurent suffisantes pour inspirer toute une partie de

son poème. Lamartine nous a fait connaître ses sources d'archéologie, en joignant à *la Chute d'un ange* le travail du P. Pezron, tel qu'on va le lire; cet appendice permet de comprendre, s'il ne la justifie pas, la peinture, autrement fort surprenante, de tout un Olympe changé en une cour de tyrans, transporté dans une ville barbare de Syrie, et pourvu d'arts mécaniques qui entretiennent un prestige mystérieux; on verra là que, si Lamartine gardait parfois dans son style des formes du XVIIIe siècle, pour l'érudition, quand il en avait besoin, il prenait les conceptions historiques rattachées au temps de Louis XIV.

« Les Titans sont nos anciens Celtes ou Gaulois. Ce sont des Gomaréens ou descendants de Gomer, fils de Japhet (Gen., X, 2). Ils furent d'abord appelés Saques; sous ce nom ils se jetèrent sur l'Arménie, entrèrent dans la Cappadoce, en Phrygie, et prirent le nom de Titans. Le premier de leurs princes fut Acmon. Le second a eu le nom d'Urane, qui a étendu ses conquêtes jusqu'aux extrémités de l'Europe et de l'Occident. Saturne, autrement appelé Crone, a été le troisième, et c'est lui qu'on regarde avec raison comme le père du grand Jupiter. L'on découvre par l'ancienne histoire qu'il a fait aussi de grandes choses, et l'on voit que c'est le premier des princes Titans qui a osé porter le diadème avec la pourpre et qui a pris le titre de roi; car avant lui les autres n'avaient été que les chefs et les conducteurs des peuples qui étaient sous leur commande-

ment. Jupiter, dont le nom était Jau, ou plutôt *Jou*, doit être regardé comme le quatrième et le plus renommé de ces princes. C'est lui qui, par la grandeur de son courage et par le cours de ses victoires et de ses prospérités, a formé l'empire des Titans, et qui l'a porté au plus haut point de gloire où il pouvait aller. Sa renommée aurait été encore plus grande et plus entière, s'il ne s'était point trouvé dans la malheureuse nécessité de faire la guerre à son père qui ne pensait qu'à lui ôter la vie. Enfin son fils Teuta, autrement appelé Mercure, est celui qui, après son oncle Dis, que nous nommons Pluton, a établi les Titans dans les Gaules. Que l'on compte Manée parmi ces grands hommes (car il est regardé par quelques historiens comme le père d'Acmon), on aura par là six degrés en ligne directe, ou, si vous voulez, six générations de princes Titans. Ces degrés les font monter jusqu'au temps de Nachor, père de Tharé et aïeul d'Abraham, et ils n'ont fini que vers le temps que les Israélites entraient dans l'Égypte.... » Ces Titans, que son document fait contemporains d'Abraham, le poète, malgré cette autorité, les a placés avant le déluge. « Leur puissance, continue le P. Pezron, soit dans la petite Asie, *et même dans la Syrie*, soit dans la Grèce et l'Italie, soit dans le reste de l'Europe, peut avoir duré environ trois cents ans. *Les Titans, et surtout les princes qui les commandaient, surpassaient de beaucoup les autres hommes en grandeur et en force du corps.* C'est ce qui a fait qu'on les a regardés comme des hommes

terribles et comme des géants. L'Écriture elle-même, qui est la règle de la vérité, ne donne point d'autre idée de ces hommes fameux et puissants qui, selon elle, ont dominé toute la terre. Les Titans ne sont donc point des hommes fabuleux et imaginaires, quoique les Grecs aient voilé leur histoire de fables. Mais, outre cela, l'on peut dire que ces Titans étaient trop adonnés à la magie, aux augures, aux divinations, et même aux prestiges et aux enchantements ; et les plus grands d'entre eux, comme les prêtres, les sacrificateurs, les rois même et les princes du sang, étaient les plus attachés à ces curiosités profanes et diaboliques. »

On retrouve là, avec des traits vraiment bien naïfs, cet ancien système connu sous le nom d'évhémérisme, où les personnages mythologiques sont représentés comme des rois dont l'existence fut réelle, et que la superstition a divinisés. Dans *la Chute d'un ange*, le chef des tyrans, Nemphed, est donc Jupiter, un Jupiter parvenu au gouvernement de son peuple, imposteur qui se fait passer pour un dieu. Puisqu'il est roi, il a une cour, des ministres, des confidents. Ces tyrans, qui se sont décerné l'apothéose comme des empereurs romains, célèbrent comme eux des orgies, avec les mêmes recherches de mets, avec le même goût pour le spectacle de drames sanglants, non fictifs : Tacite et Suétone ont décrit de pareilles fêtes. Mais, à côté de ces souvenirs, le génie de Lamartine (car il en a montré dans tout ce poème, malgré les transpositions de date auxquelles il s'aban-

donne), le génie spiritualiste de Lamartine, nous introduisant dans une cour royale qui le fait songer peut-être au *Bajazet* de Racine et à l'Orient des tragédies de Voltaire, nous peint le mouvement des esprits, les machinations, les complots des puissants qui veulent conquérir ou garder le pouvoir, les ruses d'une favorite, femme subtile et corrompue, touchée d'un amour vrai, et qui en cherche la satisfaction dans l'astuce. Les portraits des principaux tyrans, le récit de leurs intrigues, surtout l'étude de la femme déchue, qui entrevoit un meilleur amour, égalent les analyses d'âme que nous admirons dans Racine et dans la *Zaïde* de Mme de la Fayette, et montrent chez le poète, héritier de la tradition classique, une psychologie profonde, dégagée des temps et des lieux.

Lamartine avait déjà révélé cette intuition psychologique avec des personnages qui lui plaisaient bien plus, qui étaient bien mieux les frères de son esprit, avec Laurence et Jocelyn, ces âmes pures, séparées par un idéal renoncement. Ici, dans *la Chute d'un ange*, s'appuyant sur les données de la Bible d'après lesquelles le déluge fut un châtiment nécessaire, il devait représenter une humanité très corrompue. La volupté était un aspect inévitable de cette corruption, d'autant plus que, dans une civilisation ancienne, le corps apparaît avec plus d'évidence que l'âme. Cet élément charnel de son sujet, que le poète écarte entièrement de l'amour fidèle et tendre entre Cédar et Daïdha, il le réalise ailleurs avec un art

très caractéristique, où se mêlent l'abondance et la pureté. Les formes du corps deviennent, dans l'harmonie et la souplesse, un limpide contentement du regard, sans qu'une grossière provocation paraisse ressentie chez les barbares personnages du poème. Les nombreuses peintures de nu, qu'appelait l'hypothèse d'une civilisation primitive sous un ciel clément, lui servent à rivaliser avec les plus purs génies du pinceau, à dessiner, suivant le goût de son imagination, les lignes les plus sinueuses et les plus fluides, à vivifier la pierre par l'ornement de corps flexibles et tièdes, à répandre souvent la mollesse de la chevelure féminine sur la dureté de mœurs féroces que Lamartine ne pouvait pas se représenter sans les adoucir. Amené, en traçant l'image d'une civilisation primitive, à présenter le corps plus que l'âme de la race humaine, Lamartine est resté le poète spiritualiste qu'il ne cesse jamais d'être : s'enchantant de fluidités suaves, il a mis sa prédilection à décrire la jeune maternité donnant avec son lait ce que sa vie physique a de plus doucement tendre, de plus semblable et de plus mêlé aux effusions du cœur ; il n'a retenu de la matière que les apparences les plus en harmonie avec la délicatesse des mouvements intimes, impondérables, qui se sentent et ne se voient pas. Quelquefois ces figures nues sembleraient une vision du Corrège, si on n'y reconnaissait pas, dans la grâce des contours, la touche légère et transparente du poète :

..... Voyez, leur disait-il,
Ces ondes où se noie un délicat profil!
Ce front où tant de paix sous tant d'amour s'épanche,
Ces pinceaux de cils noirs frangeant sa peau si blanche!
Et cette joue en fleur où le chaste baiser
D'une mère oserait à peine se poser!
Et ces lèvres qu'entr'ouvre une suave haleine,
Laissant compter des dents qui débordent à peine,
Pareilles dans sa bouche aux gouttes de lait blanc
Que laisse la mamelle aux lèvres de l'enfant!
Et ce cou plus moiré que le long cou du cygne,
Et de ce torse enfant l'harmonieuse ligne,
Comme sur la fontaine un flot à peine enflé,
Avant que du matin l'haleine n'ait soufflé!
Et ces bras arrondis, et ce cœur que soulève
Le fantastique amour qui n'approche qu'en rêve;
Et ces deux beaux pieds blancs aux orteils potelés,
Pour voler et bondir polis et modelés,
Comme deux cailloux ronds roulés dans l'onde amère,
Et qui tiendraient encor dans la main de sa mère!

Mais la déchéance des hommes méchants impliquait encore et surtout la cruauté. Dans le plan que s'était tracé le poète, avec les données qu'il avait admises, c'était une nécessité de décrire des instincts féroces, l'homme ennemi de l'homme, le mal que s'inflige à elle-même l'aveugle humanité : ce fut là certainement une pénible tâche pour le cœur généreux, pour l'imagination enchantée de Lamartine; il dut s'imposer un dur effort pour terminer ces peintures, si exceptionnelles dans son œuvre littéraire, et si contraires à l'inspiration de sa vie. Cette contrainte de son sujet a été méconnue et interprétée contre le poète par des critiques à qui la malveillance donnait une perspicacité singulière; les scènes

d'horreur de *la Chute d'un ange* ont révélé à un historien allemand de la littérature française, Julian Schmidt, « une certaine parenté entre Robespierre et Lamartine » : rapprochement inattendu, dont il faut retenir seulement une répulsion plus vive pour les erreurs que nous pourrions commettre à l'égard des étrangers.

On peut bien conjecturer que Lamartine, même dans un poème objectif, et dans la description nécessaire de la cruauté, a apporté son art spécial ; et l'on ne sera pas surpris que les qualités propres de son imagination aient adouci l'horreur du sujet par la manière de l'exprimer. Ses comparaisons, par exemple, prises au spectacle de la nature, sont des miroirs à la surface limpide où les duretés humaines en se reflétant s'apaisent ; ce sont des tableaux plus doux qui s'opposent, comme des pendants tranquilles, aux fortes descriptions des maux et des combats humains. La population de Balbek, esclave et opprimée, déroule ses misères saignantes sous les yeux de ses tyrans :

Cependant, comme à l'heure où descendent les nuits,
Les pâtres du désert assis au bord des puits,
Rappelant les chameaux de la plaine stérile,
Font passer devant eux leur troupeau qui défile,
Tandis qu'à côté d'eux les nombreux serviteurs
Dénombrent les petits au maître des pasteurs :
Ainsi du roi des dieux pour réjouir la vue,
De son peuple avili l'innombrable revue,
Courbant sous un seul doigt mille fronts asservis,
Défilait lentement par les sacrés parvis.

Sur le pavé muet que leur visage essuie,
Leurs pas silencieux ressemblaient à la pluie
Qui, découlant sans bruit sur les feuilles des bois,
Fait à peine frémir leurs sonores parois.

Cette foule d'esclaves, maintenant, s'est soulevée à la voix de Cédar et monte à l'assaut du palais :

Tel, quand le vent changeant sur la plaine liquide,
Fait frissonner la mer d'une première ride,
Coulant devant la brise insensible d'abord,
A peine d'un murmure elle effleure le bord;
Mais, au souffle croissant du vent qui la déplie,
Par cent mille sillons elle se multiplie :
Sur l'horizon lointain qu'elle fait onduler
On voit le flot qui monte au flot s'accumuler;
La ride devient vague et la vague colline;
Elle court en grondant battre un cap en ruine,
Et dans la mer d'en bas qui n'osait l'approcher,
Avec ses bras d'écume entraîner le rocher.
Tel ce peuple, appelé par l'accent d'un seul homme,
S'éveillait en sursaut de son terrible somme,
Et, lançant vers le ciel ses ressentiments mûrs,
Tout armé de ses fers, grossissait sous les murs.

Des images de la même sorte, avec la même vertu d'allégement, se rencontrent dans un autre poème où devaient aussi se heurter des actions violentes. L'*Iliade*, forcément pleine de batailles et de morts, varie la monotonie des scènes sanglantes par des rappels légers à la nature et à la vie champêtre :

« Comme le flot de la mer roule avec rapidité vers le rivage, poussé par Zéphiros, et, se gonflant d'abord sur la haute mer, se brise violemment contre terre, et se hérisse autour des promontoires en vomissant l'écume de la mer, de même les phalanges

pressées des Danaens se ruaient au combat. Et chaque chef donnait ses ordres, et le reste marchait en silence. On eût dit une grande multitude muette, pleine de respect pour ses chefs. Et les armes brillantes resplendissaient, tandis qu'ils marchaient en ordre. Mais, tels que les nombreuses brebis d'un homme riche, et qui bêlent sans cesse à la voix des agneaux, tandis qu'on trait leur lait blanc dans l'étable, les Troiens poussaient des cris confus et tumultueux de tous les points de la vaste armée. Et leurs cris étaient poussés en beaucoup de langues diverses, par des hommes venus d'un grand nombre de pays lointains. Et, quand ils se furent rencontrés, ils mêlèrent leurs boucliers, leurs piques et la force des hommes aux cuirasses d'airain; et les boucliers bombés se heurtèrent, et un vaste tumulte retentit. Et on entendait les cris de victoire et les hurlements des hommes qui renversaient ou étaient renversés, et le sang inondait la terre. Comme des fleuves, gonflés par l'hiver, tombent du haut des montagnes et mêlent leurs eaux furieuses dans une vallée qu'ils creusent profondément, et dont un berger entend de loin le fracas, de même le tumulte des hommes confondus roulait. » (*Iliade*, ch. IV, trad. de M. Leconte de Lisle.)

Il ne nous semble pas que Lamartine en cela ait imité directement Homère; il a reçu de l'*Iliade*, au cours de la tradition, l'usage des comparaisons épiques : mais en choisissant, parmi toutes celles qu'il pouvait employer, les images pacifiques et embellissantes, le poète, à qui l'azur du ciel a si souvent

souri, semble obéir au même instinct de bonheur qui inspirait la poésie primitive de la Grèce.

Le suave auteur de *Jocelyn* n'avait rien d'un tortionnaire, et son essence était faite de spiritualité. Les souffrances physiques, les convulsions des corps n'avaient rien de conforme à sa propre sensibilité et devaient être pour lui le spectacle le plus répugnant. Aussi les cruels bourreaux de son poème, bien qu'ils soient censés vivre eux-mêmes d'une vie charnelle, se montrent inventeurs de supplices où l'âme, qu'ils ignorent, souffre plus que les corps, où les affections, dédaignées par eux, reçoivent cependant le plus de blessures, où les dards, aiguisés avec un subtil raffinement, visent surtout le cœur. La psychologie d'un poète spiritualiste, obligé de peindre la douleur, semble guider la main de ces Barbares d'avant le déluge, et la diriger vers des parties de l'âme qu'une longue culture a sensibilisées. Les tableaux de la torture morale sont forts, même violents, dans ce poème. Malgré son optimisme général, malgré les enchantements que son imagination répandait sur la nature et sur les hommes, Lamartine était familier avec la douleur. Souvent, même sans cause extérieure, simplement parce qu'elle appartient à la vie, il l'avait sentie s'agiter en lui comme un brusque orage qui voilait son ciel, et l'étonnement de cette sombre invasion s'était épanché en cris lamentables. La poésie *A lord Byron*, *le Désespoir*, *Novissima Verba*, et tant d'autres plaintes, marquent ces crises de l'âme que Lamartine avait éprouvées

avec toute la force de son être sensible. *La Chute d'un ange* lui donnait l'occasion de projeter au dehors cette puissance de souffrir, et de représenter, parmi des événements terribles, les possibilités extrêmes du malheur. La tristesse du poète, en s'extériorisant en des personnages que la calamité poursuit de scène en scène, atteint les derniers degrés du tragique. Le cœur humain souffre déjà de lui-même, de ses désirs et de ses faiblesses; ici, dans un temps barbare, les hommes ajoutent leur malice à la destinée pour exprimer de ce cœur sa totale faculté de souffrance. Et la force, du moins la force morale, contient en soi un tel prestige que la douleur, par sa seule énergie, malgré son contraste avec nos vœux, devient le spectacle où nous reconnaissons la plus haute beauté. Lamartine a suivi ici l'instinct qui pousse l'homme à transporter dans l'atmosphère épurée et idéale de l'art les impressions ou les états d'âme dont la réalité lui causerait le plus de crainte. Il faut remarquer d'ailleurs qu'un problème philosophique avait donné et parfois donnait encore au poète des inquiétudes désespérées : pourquoi Dieu avait-il créé la douleur? se demandait-il souvent. Avec le sujet de *la Chute d'un ange*, la pointe aiguë du problème s'était émoussée, la question recevait une réponse : si l'ange souffrait, du moins c'était par sa faute; la douleur était un châtiment mérité. Lamartine, tenant la main une fois sur l'explication du mal dans le monde, et rassuré dès lors à l'égard de la justice divine, pouvait se plonger dans le sen-

timent de la souffrance humaine, sans craindre d'y trouver la tentation de révolte dont il avait parfois éprouvé le trouble; sa contemplation, si sombre qu'elle fût, s'adoucissait ainsi par une sorte de paix intérieure qui se communique et devient encore un élément de beauté.

Après l'attention que nous avons cru nécessaire de donner au poème le moins connu de Lamartine, après avoir indiqué l'ensemble dont il devait faire partie, recherché les sources où le poète a puisé, et apprécié, selon notre jugement, les imperfections et les hauts mérites de l'ouvrage, que conclurons-nous? Partagerons-nous la surprise et l'impression fâcheuse des premiers lecteurs, ou adopterons-nous l'avis tout contraire de quelques-uns de nos contemporains, non les moins autorisés pour fixer les rangs poétiques? On entend dire, car cela s'écrit peu, que, de Lamartine, il restera une seule œuvre, *la Chute d'un ange*. Ce goût, d'une sorte rare et affinée sans doute, est professé par des esprits qui n'aiment pas la poésie de Lamartine, mais qui aperçoivent quelques parcelles de leur idéal dans les vers forts et dans l'objectivité de ce poème archéologique. Ceux qui aiment Lamartine ne l'aiment pas à cause de *la Chute d'un ange* : jamais ce poème n'aurait suscité le culte tendre qui s'adresse à l'âme lamartinienne, pour son charme de rêverie douce et de noble spiritualité. Cette âme ne se montre que par endroits dans une œuvre imaginée, agencée, où le sujet amène forcément des inventions artificielles, où

l'idéal vivant du poète, quand il y pénètre, n'entre que déformé et gauchi. Ce qui est d'inspiration nous paraît préférable à ce qui est de combinaison, surtout chez un génie lyrique, et il nous semble que, pour goûter le vrai Lamartine, il faut en rester tout ingénument aux effusions plus personnelles, qui ont ravi ses admirateurs, et à ce poème de *Jocelyn* où il a versé toutes ses tendresses. Cette âme douce, pure et forte de Lamartine se retrouve encore dans le volume lyrique des *Recueillements* dont nous avons à parler, et qui renferme ses dernières poésies.

LES

RECUEILLEMENTS POÉTIQUES

Les *Recueillements poétiques*, composés depuis 1830 et parus en 1839, nous représentent la période de vie du poète de sa quarantième à sa cinquantième année; c'est de la poésie d'âge mûr. Quelques morceaux peu nombreux, ajoutés dans les dernières éditions, sont d'une période plus avancée et se rapportent à la vieillesse; mais l'inspiration n'en est pas très différente. Cette inspiration des *Recueillements* dérive de plusieurs sources, qui sont la famille, le regret de l'amour, la religion et la politique : voilà ce qui occupait l'âme de Lamartine pendant la période de sa maturité et encore au delà.

Sa famille n'est plus cet organisme prospère, cette société intacte dont on jouit pendant l'enfance et la jeunesse; la vie du poète est entamée et mutilée sur bien des points; il a perdu sa mère, il a vu mourir sa fille. Des affections analogues, des amitiés rompues

par la mort, jonchent sa route de leurs débris. Parmi les poèmes de ce livre, le plus grand nombre exprime des regrets et pleure des pertes. Le regret du passé a chez Lamartine un caractère affectueux, tendre, évidemment désintéressé; ses souvenirs, admirablement impersonnels, s'attachent aux êtres qu'il a aimés, jamais à lui-même; qu'on relise *la Cloche du Village*, *la Vigne et la Maison*, on y trouvera la preuve de ce fait moral si important, si propre à toucher et à édifier :

Que me fait le coteau, le toit, la vigne aride?
Que me ferait le ciel, si le ciel était vide?
Je ne vois en ces lieux que ceux qui n'y sont pas!...
Le mur est gris, la tuile est rousse,
L'hiver a rongé le ciment;
Des pierres disjointes la mousse
Verdit l'humide fondement;
Les gouttières, que rien n'essuie,
Laissent en rigoles de suie
S'égoutter le ciel pluvieux,
Traçant sur la vide demeure
Ces noirs sillons par où l'on pleure,
Que les veuves ont sous les yeux;...
Les volets que le moineau souille,
Détachés de leurs gonds de rouille,
Battent nuit et jour le granit;
Les vitraux brisés par les grêles
Livrent aux vieilles hirondelles
Un libre passage à leur nid!...
Leur gazouillement sur les dalles,
Couvertes de duvets flottants,
Est la seule voix de ces salles
Pleines des silences du temps.
De la solitaire demeure
Une ombre lourde d'heure en heure

Se détache sur le gazon :
Et cette ombre couchée et morte
Est la seule chose qui sorte
Tout le jour de cette maison !...

Oui, je vous revois tous, et toutes, âmes mortes !
O chers essaims groupés aux fenêtres, aux portes !
Les bras tendus vers vous, je crois vous ressaisir,
Comme on croit dans les eaux embrasser des visages
Dont le miroir trompeur réfléchit les images,
Mais glace le baiser aux lèvres du désir....

O douce Providence, ô mère de famille,
Dont l'immense foyer de tant d'enfants fourmille !...
Toi qui formas ces nids rembourrés de tendresses
Où la nichée humaine est chaude de caresses,
Est-ce pour en faire un cercueil ?
N'as-tu pas, dans un pan de tes globes sans nombre,
Une pente au soleil, une vallée à l'ombre,
Pour y rebâtir ce doux seuil ?... [même,
Non plus grand, non plus beau, mais pareil, mais le
Où l'instinct serre un cœur contre les cœurs qu'il aime,
Où le chaume et la tuile abritent tout l'essaim,
Où le père gouverne, où la mère aime et prie,
Où dans ses petits-fils l'aïeule est réjouie
De voir multiplier son sein !...

L'amour à l'âge du poète est plus lointain encore, plus perdu que les affections de famille. Déjà les *Harmonies* exprimaient le regret de ces jeunes ivresses ; suivant la naturelle évolution de la poésie lyrique, image directe de la vie, les *Recueillements* continuent et accentuent encore ces soupirs. Il n'est pas surprenant que l'amour eût gardé un prix supérieur pour Lamartine, qu'il fût pour lui inoubliable et toujours enviable dans le passé : c'était cet enthousiasme qui lui avait donné pour la première

fois le sentiment de l'infini; et en outre il ne l'avait pas laissé se corrompre en lui, il n'en avait pas poursuivi le retour jusqu'à ces fonds où se trouve le dégoût. Aussi ses souvenirs d'amour n'offrent que douceur, bénédiction, adoration. élevées vers les figures de ses amantes, au lieu de ces amertumes, de ces insultes pour ce qu'on a aimé, dont la littérature présente trop souvent le scandale. Maintenant que l'âge a fui, de ces ivresses restées sacrées et pures dans son âme, le poète les célèbre avec une ardeur qui rappelle les chaleurs du milieu du jour en automne. Son renoncement, d'une dignité mélancolique, se complaît à la mémoire du bonheur passé, et aux ressemblances de l'amour qui peuvent pénétrer encore d'autres sentiments. Il chante les suavités de l'amitié féminine que sa gloire, le prestige de son génie lui faisaient connaître plus qu'à tout autre. Mais il n'a pas inventé cette confusion du cœur qui berce d'illusions transitoires les regrets de l'âge mûr : d'autres l'ont recherchée ou la rechercheront. Ce qui lui est propre, au contraire, le mélange surprenant que lui seul a pu opérer, c'est une vision où la tendre beauté de la femme est presque la même sous les aspects les plus divers d'amante. de mère, de fille. ou de symbole de la charité : tout. en effet, se généralise dans son cœur comme dans son esprit. Il revient cependant avec ferveur sur ses amours particulières. Dans sa réponse à Alfred de Musset. écrite à peu près à l'époque des *Recueillements*, il dit à son jeune admirateur la pureté du grand amour

qui renouvela pour lui le monde moral. Il ranime plus souvent encore le souvenir de la pauvre Graziella ; il semble qu'ayant mal compris alors le charme de cette tendresse offerte, il veuille la goûter pleinement, maintenant que l'âge lui fait sentir le prix des trésors dissipés. Les vers à *la Fille du Pêcheur* sont très antidatés; Lamartine les donne comme écrits en 1811 ; mais pour la facture ils sont de beaucoup postérieurs à cette époque où le poète versifiait encore sur le modèle de Parny et de Millevoye. Ils paraissent même venus après les *Recueillements* dont les premières éditions ne les contiennent pas. On croirait volontiers qu'ils ont été écrits, en même temps que l'épisode de Graziella dans les *Confidences*, vers 1844, au spectacle évocateur des rivages de Naples et d'Ischia. En effet, avec certains passages des œuvres en prose du même temps, ils montrent un retour inattendu de Lamartine vers l'idéal du beau antique, abandonné par lui depuis *Child-Harold.* C'est que tout esprit amoureux de la beauté en revient là tôt ou tard, comme à la vraie source de l'enchantement esthétique. Et Lamartine retrouve la beauté grecque, parce que les conditions qui en provoquèrent chez lui le délaissement, ont changé : il l'avait laissée dégradée par le sensualisme du dernier siècle, usée par la tradition classique ; il la goûte maintenant, rajeunie par la grâce d'André Chénier, restaurée par le génie historique qui a relevé toutes les ruines, par Chateaubriand, et rafraîchie, précisée par la vision naturelle qui lui est apparue à lui-

même dans son voyage de Grèce et d'Asie. Cette beauté antique et nouvelle convient spécialement à la figure aperçue par l'adolescence du poète sous un ciel aussi pur que celui de l'Hellade.

Bien que la fille des mers d'azur apparaisse dans ces beaux vers comme rayonnante de vie, elle est morte, tous les amours du poète sont morts, les tendresses de famille sont anéanties. Mais après la famille, après l'amour, il lui reste ce qui dure ou qui se renouvelle, il conserve Dieu et l'humanité.

Dieu, pour lui, malgré son attrait rafraîchi vers la beauté grecque, c'est toujours le Dieu de la Bible. C'est pour le reconnaître dans ses traces les plus consacrées, aux lieux où il visita les prophètes, où Jésus témoigna pour lui, que le religieux poète part pour l'Orient. Il est allé au pays des Psaumes et des Cantiques; il en a rapporté vivantes les images qui colorent cette primitive poésie lyrique; il a retrouvé son amour de Dieu et ses propres douleurs, ses angoisses philosophiques, dans les accents que fait retentir le Psalmiste sur le trône de Jérusalem, et il lui dit :

Crois-tu qu'en vieillissant sur ce globe de larmes
Le mal ait émoussé la pointe de ses armes,
Que le cœur du sujet soit d'un autre élément,
Que la fibre royale ait une autre nature,
Et que notre humble chair sèche sous la torture
        Sans rendre de gémissement?
Non! de tous ces grands cris j'ai parcouru la gamme,
De la plainte des sens jusqu'aux langueurs de l'âme;

Chaque fibre de l'homme au cœur m'a palpité,
Comme un clavier touché d'une main lourde et forte,
Dont la corde d'airain se tord brisée et morte,
Et que le doigt emporte
Avec le cri jeté!

Dans la poétique oraison funèbre en l'honneur d'une âme fervente, nourrie de la tradition biblique, la duchesse de Broglie, fille de Mme de Staël, il accumule et ranime en artiste inspiré les plus brillants souvenirs des saints livres :

Dites, oiseaux évangéliques,
Passereaux du sacré jardin,
Dont les notes mélancoliques
Enchantent les flots du Jourdain;

Saintes colombes de ces saules
Qui, joignant vos pieds de rubis,
Veniez percher sur les épaules
Du pasteur des douces brebis;

Dites quels amoureux messages
Ou de tristesse, ou de douceur,
Du désert et des saints rivages
Vous apportiez à cette sœur!

Dites quelles saintes pensées
Sous l'arbre de la Passion,
Dites quelles larmes versées
Sur la poussière de Sion,

Vous remportiez sur les racines
Du jardin des saintes douleurs,
Et vous versiez dans les piscines
Où Jésus répandit ses pleurs!

Ces colombes un jour aux rives immortelles
Emmenèrent d'ici cette sœur avec elles,

Pour goûter, ô Seigneur, combien ton ciel est doux!
Elle alla se poser sur les rosiers mystiques,
Que le Siloë baigne au jardin des cantiques,
Et ne revint plus parmi nous!

Il sent dans son cœur, si vivant et si tendre, l'aspiration vers la vie éternelle, vers un séjour de bonheur aimant :

Là ces âmes fugitives
Qui, sans se poser au sol,
Ne font, cherchant d'autres rives,
Qu'effleurer nos flots du vol...
Apparitions célestes,
Disparaissant tour à tour,
Qui d'en haut nous font les gestes
Que fait l'amour à l'amour;
Tendresses ensevelies
Sous tant de mélancolies
Qu'un jour doit ressusciter....

Lui-même n'est-il pas de ces âmes ailées, languissantes sur la terre, et palpitantes vers le ciel? Ses affections seules le retenaient ; maintenant qu'elles se sont évanouies, il n'aspire qu'à les rejoindre. En écoutant la cloche de l'église auprès de laquelle sont ensevelis les êtres chers, une mère, une fille,

Je me dis : Cet écho de ce bronze qui vibre,
Avant de m'arriver au cœur de fibre en fibre,
A frémi sur la dalle où tout mon passé dort;
Du timbre du vieux dôme il garde quelque chose :
La pierre du sépulcre où mon amour repose
Sonne aussi dans ce doux accord!

Moi, quand des laboureurs porteront dans ma bière
Le peu qui doit rester ici de ma poussière;

Après tant de soupirs que mon sein lance ailleurs,
Quand des pleureurs gagés, froide et banale escorte,
Déposeront mon corps endormi sous la porte
Qui mène à des soleils meilleurs;

Si quelque main pieuse en mon honneur te sonne,
Des sanglots de l'airain, oh! n'attriste personne,
Ne va pas mendier des pleurs à l'horizon;
Mais prends ta voix de fête, et sonne sur ma tombe
Avec le bruit joyeux d'une chaîne qui tombe
Au seuil libre d'une prison!

L'éloquence, l'éloquence poétique, traduite par l'élan du rythme, caractérise la plupart de ces effusions religieuses. L'autre mouvement que nous avons reconnu dans la poésie de Lamartine, celui de la rêverie tendre et douce, se retrouve parmi les *Recueillements* consacrés au sentiment du divin. Le poète s'abandonne à cette pieuse langueur dans le *Cantique sur un rayon de soleil*, poésie adorable, d'un ton discret et humble, un des chefs-d'œuvre de la suavité lamartinienne. Il faudrait la citer tout entière ou plutôt conseiller de la savoir par cœur. C'est la même douceur qui parut d'un si grand charme dans les *Premières Méditations*, la même rêveuse attitude, la même présence du surnaturel, sentie de la même manière et exprimée parfois dans les mêmes termes. Alors c'était une âme qui l'attirait en haut; dans le *Souvenir* des *Premières Méditations*, il disait à l'amante envolée :

Quand je dors, tu veilles dans l'ombre,
Tes ailes reposent sur moi,
Tous mes songes viennent de toi,
Doux comme le regard d'une ombre.

Pendant mon sommeil, si ta main
De mes jours déliait la trame,
Céleste moitié de mon âme,
J'irais m'éveiller dans ton sein!

Maintenant, à un autre âge, dépouillé des jeunes enthousiasmes qu'inspirent les personnes humaines, il se tourne vers le foyer infini de tout amour :

..... Mon âme est si pleine,
O Dieu, d'adoration,
Que mon cœur la tient à peine
Et qu'il sent manquer l'haleine
A sa respiration!

Par ce seul rayon de flamme
Tu m'attires tant vers toi,
Que si la mort, de mon âme
Venait délier la trame,
Rien ne changerait en moi;

Sinon qu'un cri de louange,
Plus haut et plus solennel,
En voix du concert de l'ange
Changerait ma voix de fange
Et deviendrait éternel!

La religion, qui donne au poète la foi et l'espérance, n'est pas toujours, comme ici, de pur sentiment. Elle éprouve le besoin de se définir par l'intelligence, et ne le fait qu'en s'élargissant. Elle s'attache par goût à la tradition de la Bible et de l'Évangile, mais elle ne s'enferme dans aucun symbole; elle est devenue de plus en plus la raison religieuse, ce qui est le vrai nom des rapports de Lamartine avec l'idée de la divinité. Sous l'influence de l'action politique, la conviction religieuse du

philosophe a pris une allure progressiste, conforme à la marche de ses pensées sociales. Quand il dessine le plan de son utopie, voici par quels traits il peint l'adoration future :

L'homme adore et croit en esprit;
Minarets, pagodes et dômes
Sont écroulés sur leurs fantômes,
Et l'homme, de ces dieux vainqueur,
Sous tous ces temples en poussière
N'a ramassé que la prière,
Pour la transvaser dans son cœur!...
Un seul culte enchaîne le monde...
Sa foi, sans ombre et sans emblème,
Astre éternel que Dieu lui-même
Fait grandir sur notre horizon,
N'est que l'image immense et pure
Que le miroir de la nature
Fait rayonner dans la raison.

Ailleurs, c'est à un prêtre qu'il adresse ces vues hardies, projetées vers l'avenir :

Déchirez ces lambeaux des voiles du saint lieu!
Laissez entrer le jour dans cette nuit du temple!
Plus il fait clair, mieux on voit Dieu!...
Que le mystère entier s'éclaire et se consomme!
Le Verbe où s'incarna l'antique vérité
Se transfigure encor : le Verbe s'est fait homme,
Le Verbe est fait humanité!

L'amour de l'humanité, voilà un sentiment nouveau dont le poète s'est enrichi et fortifié. Après les pertes de famille, après la fuite de l'amour, cette âme inépuisable, pleine de ressources de tendresse, en conservant la religion, a acquis une foi

politique, généreuse, ardente, clémente pour les adversaires, bienveillante pour les étrangers, toute à la paix et au progrès. Répondant aux surprises que suscite son abandon de la lyre, son souci nouveau des intérêts publics, il proclame la nécessité sainte du dévouement, la vile étroitesse de l'égoïsme ; l'idéal de l'homme complet se formule pour lui en ces vers beaux et pleins :

Il faut se séparer, pour penser, de la foule,
Et s'y confondre pour agir.

Dans sa générosité et sa noble négligence, il répudie la poésie lyrique comme trop personnelle; il rabaisse le rêve, lui qui a connu de si doux rêves; il dédaigne le soin de la beauté pour se donner davantage à l'action. Il est remarquable qu'ayant parlé sans cesse de sa poésie avec détachement, il ait toujours traité son action politique avec le sérieux de la foi, sans ombre de légèreté. C'est le contraire de l'état d'esprit des artistes, qui apportent les scrupules les plus attentifs vis-à-vis du Beau et un complet laisser-aller à l'égard du Bien. Si Lamartine a mis de l'application, de l'esprit de suite à quelque chose, c'est à la politique beaucoup plus qu'à la littérature. N'y a-t-il pas là une nouvelle marque de son impersonnalité? Le succès ou l'insuccès de ses livres ne regardait que lui, tandis que de ses actes résultaient des conséquences pour le bonheur des autres. Il a cédé à la liberté dans les affaires d'amour-propre et senti étroitement la

responsabilité dans les questions de conscience. Sa gloire littéraire a souffert de ces soins inégaux qu'on doit rapporter à un instinct délicat du cœur. Parmi ses contemporains, à une époque où la littérature admettait le souci du progrès social, quelques-uns, George Sand par exemple, reconnurent ce qu'il y avait de beauté morale dans la préférence qu'un grand poète accordait à l'action sur la poésie.

On a pu voir d'ailleurs que cette négligence de la poésie n'était pas absolue, et qu'un charme aussi pénétrant que jamais enchante ces vers écrits dans les moments perdus de l'activité parlementaire. Même les poésies spécialement politiques, comme *Utopie*, *la Marseillaise de la Paix*, contiennent les plus hautes beautés. Loin de voir une décroissance du génie dans ces dernières inspirations de Lamartine qu'il a appelées *Recueillements*, nous y trouvons, avec autant de richesse qu'aux *Harmonies*, un style plus orné, et surtout une trempe plus énergique de la fibre, moins de suite facile peut-être et de cette aisance qui se rattache à l'idéal racinien, mais plus de fermeté, quelque chose de plus sûr et de plus viril. Ce n'est pas seulement la structure plus arrêtée des vers qui donne cet intéressant résultat; le choix des images a changé aussi, par correspondance avec un changement intérieur. Certes la fluidité s'épanche encore dans ces poèmes et les fait ondoyer avec une douceur suave. Mais un autre élément s'y est introduit, semblable peut-être par la souplesse, mais contraire en un sens,

et révélant un état d'âme nouveau; cet élément c'est le feu, la flamme légère qui monte et qui brûle en voltigeant; et souvent le poète associe à ces comparaisons nouvelles l'oiseau souverain, l'aigle, que la poésie primitive des images a rapproché de la foudre. C'est ainsi que, célébrant la fille ardemment religieuse de Mme de Staël, il s'écrie :

Elle était née un jour de largesse et de fête,
D'une femme immortelle au verbe de prophète;
Le génie et l'amour la conçurent d'un vœu!
On sentait, à l'élan que retenait la règle,
Que sa mère l'avait couvée au nid de l'aigle,
Sous une poitrine de feu!...
Les palpitations de l'âme maternelle
Au delà du tombeau se ressentaient en elle;
Elle aimait les hauts lieux et le libre horizon.
Son œil avait l'éclair du feu sur une armure....

Et lui-même se sentait au cœur un pareil foyer que rallumait le regret de l'amour, la vue de celles qui l'inspirent :

O femme, éclair vivant dont l'éclat me renverse!
O vase de splendeur qu'un jour du ciel transperce!
Pourquoi nos yeux ravis fondent-ils sous les tiens?
Pourquoi mon âme en vain sous ma main comprimée
S'élance-t-elle à toi comme une aigle enflammée
Dont le feu du bûcher a brisé les liens?...
Déjà l'hiver blanchit les sommets de ma vie
Sur la route au tombeau que mes pieds ont suivie;
Ah! j'ai derrière moi bien des nuits et des jours!
Un regard de quinze ans, s'il y daignait descendre,
Dans mon cœur consumé ne remuerait que cendre,
Cendre de passions qui palpitent toujours!

La forme plus arrêtée et le choix d'images nouvelles, qui signalent le dernier recueil poétique de Lamartine, n'est pas sans amener quelques inconvénients. La facture plus rigoureuse du vers entraîne des gaucheries, certaines vulgarités d'expression, qu'on peut appeler les méfaits de la rime riche. Le poète juxtapose quelquefois avec un peu d'incohérence les comparaisons de son ancienne manière et celles de son goût actuel. Mais en somme la modification du talent qui se produit ici peut être dite intéressante et même heureuse. A quoi faut-il attribuer ce changement déjà sensible dans *la Chute d'un ange*? Est-il dû à l'émulation d'une gloire rivale, à l'exemple grandissant de Victor Hugo? Nous croyons que cette forme renouvelée, comme les nuances d'esprit et d'âme qu'elle manifestait, s'explique mieux encore par les années et par la vie de Lamartine lui-même à ce moment. Il était à l'âge de la pleine force, et au tournant des jours où les ivresses du cœur sont les plus ardemment appréciées, puisqu'on va les perdre. En outre les *Recueillements* étaient composés dans des intervalles de l'action, où la fibre du poète frémissait encore des vives luttes oratoires, où son style continuait le ton plus énergique des discours et restait enflammé du choc récent des opinions; il n'y a plus de mollesse dans ces derniers vers de Lamartine; parmi les régions idéales où l'extase transporte le poète, il se tient debout avec l'attitude d'un homme qui vient de se fortifier dans les

combats ; et c'est ce qu'il a défini lui-même en reprochant à un statuaire d'avoir embelli son image :

... Dans ce pied qui lutte et dans ce front qui vibre,
Dans ces lèvres de feu qu'entr'ouvre un souffle libre,
Dans ce cœur qui bondit, dans ce geste serein,
Dans cette arche du flanc que l'extase soulève,
Dans ce bras qui commande et dans cet œil qui rêve,
Phidias a pétri sept âmes dans l'airain.

LES

ROMANS PERSONNELS

A partir de 1839, date de la publication des *Recueillements*, Lamartine, sauf les exceptions que nous avons signalées, a cessé d'écrire des vers; mais, peu après cette époque, il a produit une série d'ouvrages en prose, qui émanent encore de l'inspiration lyrique presque aussi directement que ses poésies. Cette inspiration, en persistant ainsi sous des formes diverses, s'accuse plus nettement comme tout à fait inhérente au génie de Lamartine. Le désir de comprendre ce génie est intéressé davantage à chercher le principe d'un genre de manifestation qui se continue chez lui avec persévérance. La poésie lyrique, c'est, en un mot, la poésie personnelle, celle où le poète, parlant en son nom, exprime ses propres sentiments. Ce genre littéraire, très en honneur chez les poètes latins, cultivé avec un grand charme, lors de notre Renaissance, par le

groupe de Ronsard et de ses amis, presque disparu de notre littérature pendant les deux siècles qui suivirent, a trouvé son plus large développement de nos jours. Malgré cette prise de possession qui paraît désormais définitive, la légitimité de ces inspirations personnelles est encore mise en doute par certains esprits, et nommément, suivant une logique assez naturelle, par ceux que subjugue l'idéal du XVIIe siècle ; si on les en croyait, la poésie lyrique révélerait, chez ceux qui s'y adonnent, une étroitesse marquée du point de vue et un penchant spécial à l'égoïsme.

Ces préventions contre une forme où se sont manifestées tant de nobles âmes, ne semblent pas justifiées par le principe de la poésie lyrique et par l'histoire de son développement chez nous. La poésie lyrique apparaît plutôt, au contraire, comme l'expression de la sensibilité.

Dans les époques qu'on peut appeler intellectuelles, où les hommes donnent, parmi leurs facultés, la première place à la raison, l'attention des écrivains se porte vers les idées générales, vers les passions dans ce qu'elles ont d'universel ; ils sont intéressés de préférence par les traits communs à toute l'humanité, et par suite la littérature se montre impersonnelle. Au contraire, quand la sensibilité règne, quand l'émotion se répand sur la pensée, la littérature se fait individuelle, les auteurs s'expriment en leur propre nom et dévoilent leur propre cœur. C'est qu'en effet l'intelligence se nour-

rit d'observations extérieures, tandis que le sentiment est éprouvé, au dedans de lui-même, par l'individu ; le monde tout entier est l'aliment de l'intelligence, le moi est le lieu unique de la sensibilité. Les écrivains du XVIIe siècle et ceux qui les continuent dans le siècle suivant ignorent la forme personnelle ; mais Rousseau apparaît, portant en lui une sensibilité inconnue, et la poésie lyrique est en germe dans les émotions intimes qu'il a le premier confessées.

L'ancienne société avait organisé les hommes en un établissement solide où le roi, les grands étaient tout, l'individu rien, où la religion, comme l'État, était constituée dans sa force en dehors et au-dessus des opinions personnelles. Après la Révolution, l'homme a pris sa valeur en tant que personne ; il n'a plus été apprécié suivant sa fonction dans l'État, mais suivant sa hauteur propre ; le romantisme a placé le poète au-dessus de tous, en supposant qu'il représentait le plus beau type de l'âme humaine. On a voulu connaître cette âme supérieure, avec ses nobles et libres inspirations ; elle-même a senti le besoin, elle a reconnu la possibilité de se révéler, et la poésie lyrique a pris naissance.

La poésie lyrique a un charme inestimable ; elle montre la vie à sa source, dans sa fraîcheur de nature, à l'abri de toute convention, avant qu'elle ait subi les contraintes de l'art. La projection constante hors de l'âme individuelle, qui caractérise la littérature classique, s'accompagne nécessairement

de quelque artifice ; on se sent trop éloigné du jaillissement primitif qui exista cependant, bien qu'on le dissimule. Souvent, dans une œuvre objective, on cherche à deviner l'âme de l'auteur, plus attachante que ses personnages. La critique récente, qu'on a appelée l'histoire naturelle des esprits, étudie surtout l'homme dans le livre. C'est que l'âme individuelle est la forme originaire, la place sacrée de tout sentiment, de tout rêve, de la joie, de la souffrance. Lorsque, dans la littérature du XVIIe siècle, on se trouve en présence d'une sensibilité individuelle qui perce malgré tout, que ne donnerait-on pas pour la connaître directement ? Qui ne voudrait écarter un peu Télémaque et Bajazet, pour s'approcher davantage de Fénelon et de Racine ? On regrette que la mode régnante, le milieu tout intellectuel les aient empêchés de nous parler d'eux-mêmes, de nous dévoiler leur cœur.

La littérature qui prend la forme personnelle n'est pas forcément égoïste ; elle aurait plutôt le caractère opposé, puisqu'elle part du sentiment. Les satiriques sont bien des objectifs, et ils ne sont pas les plus aimants parmi les hommes. Que l'on considère l'humanité spontanée, on s'apercevra que les moralistes, les prédicateurs sont toujours obligés de lui dire : Ne vous occupez pas tant des autres, faites votre examen de conscience, connaissez-vous pour vous améliorer. Quand il n'y a pas plus de malice, il y a du moins plus de froideur dans l'esprit qui observe que dans la sensibilité qui s'épanche.

Une âme très tendre ne peut guère parler d'autre chose que de ses affections; un cœur ému s'ouvre de lui-même, et si on lui reproche ses effusions sous prétexte qu'elles sont trop personnelles, il peut répondre qu'il n'a pas besoin de voir au dehors ou d'inventer, puisqu'il éprouve en lui. Ces deux mouvements, intérieur et extérieur, qui distinguent deux classes d'esprits, se succèdent quelquefois l'un à l'autre chez le même écrivain, et il est remarquable que l'inspiration lyrique cède la place à la création objective, après la jeunesse, au moment où la sensibilité s'épuise; aussi arrive-t-il souvent que la seconde catégorie d'œuvres renferme moins d'essence poétique que la première.

La sensibilité de Lamartine n'était pas épuisée, quand il cessa d'écrire des vers; elle ne s'était pas révélée tout entière dans ses poésies. La poésie lyrique, que son nom même rapproche de la musique, n'a pas seulement avec cet art ceci de commun, de chercher la beauté par le son; comme la musique, elle se borne à exprimer le sentiment en lui-même, le sentiment tout pur, sans les événements, sans les circonstances qui ont accompagné son éclosion. Un recueil de poésies lyriques est un substantiel trésor de faits intérieurs, les plus importants certes, les plus précieux de tous. On y trouve l'âme du poète, dégagée de ce qu'il a vu, concentrée en ce qu'il a senti. Mais cette révélation idéale, ne dévoilant qu'une sensibilité dont les objets ne sont pas montrés, contente insuffisamment la curiosité

du lecteur. Le désir un peu frivole, qui veut connaître d'un poète, non seulement lui-même, mais de plus sa vie, les faits extérieurs parmi lesquels il s'est développé, les êtres dont il a reçu le contact, ce désir se laisse comprendre, quand il s'agit d'une personne comme Lamartine, que son génie faisait aimer autant qu'admirer, et vis-à-vis duquel le besoin de savoir était une conséquence de l'affection qu'il suscitait. Un lecteur, échauffé par la sympathie, se plaît à comparer sa propre situation, son lieu de naissance, ses parents, ses proches, avec ce qui peut y correspondre dans la vie du poète aimé; il espère constater des ressemblances extérieures qui, ajoutées à son admiration, le rapprochent de son modèle et le flattent secrètement. Lamartine, de son côté, devait éprouver le besoin d'une expansion plus entière que celle de la poésie lyrique : dans ses vers il avait exprimé ses sentiments; mais ces sentiments, qui n'avaient pas lui-même pour objet, qui étaient toujours au contraire d'une direction affectueuse, s'adressaient à des êtres qu'il n'avait pu décrire avec leurs traits particuliers, chers à son souvenir. Son amour filial par exemple, qui fut peut-être son plus grand amour, avait percé çà et là dans ses poésies; mais la personne même qui lui avait inspiré cet amour, l'influence exercée par sa mère sur lui, les habitudes de ferveur et de tendresse de cette femme admirable, il n'avait pu en parler avec les détails vivants dont son cœur débordait. Ses *Confidences* vinrent à leur date comme la

suite heureuse et le complément naturel de ses poésies lyriques. Il est vrai que, entré dans cette voie, quand il a adopté l'usage de se confier, il ne s'arrête plus. Il revient sans cesse, à toute occasion, sur sa vie passée ; il recommence le portrait des personnes qu'il a connues. Ses romans populaires eux-mêmes ne peuvent pas être entièrement objectifs et conçus tout à fait en dehors de lui ; il se met en scène au début de ces simples récits pour en introduire les personnages, comme il l'a déjà fait pour *Jocelyn* et même pour *la Chute d'un ange*. Tel est le pli que lui a donné la poésie lyrique. Peut-être les épanchements intimes, les interventions personnelles sont-ils arrivés à la fin chez lui jusqu'à une habitude irréfléchie et sans mesure. Mais le point de départ, étroitement rattaché au génie lyrique, n'a rien que de légitime. Le poète a beau trouver en sa personne bien des insuffisances et recevoir de soi-même bien des douleurs, la complaisance en l'être propre est inséparable de la rêverie sentimentale qui fait le poète lyrique, sans exclure la modestie et l'aspiration vers l'idéal.

Dans la première œuvre importante écrite par Lamartine en langage de prose, le *Voyage en Orient*, publié au mois d'avril 1835, bien que le livre semble fait pour décrire des objets extérieurs, des paysages, des hommes, des races, ou pour exprimer des idées générales, c'est le poète lyrique qui s'épanche. Pour la première fois alors, Lamartine quittait le brillant nuage dont s'enveloppent toujours les vers et par-

lait la langue de tout le monde. La curiosité publique se portait au-devant des révélations plus précises que cette forme plus familière annonçait : le poète allait être plus accessible, semblait-il, plus voisin de chacun, c'était comme si on allait faire la connaissance de sa personne. Cet empressement naturel ne fut pas trompé. Bien que fortuite encore et fragmentaire, l'expansion sentimentale abonde dans ce livre. Ce n'est pas la relation de voyage d'un savant, et même un prédécesseur poétique de Lamartine dans ces contrées, Chateaubriand, avait montré plus de souci d'appliquer la toise aux débris des édifices ou de connaître le nom des plantes étrangères. Lamartine met les émotions de la sensibilité bien au-dessus des plaisirs de l'intelligence; les soudaines révélations de l'instinct conviennent à sa nature mieux que les patientes recherches du travail; et surtout chaque occasion lui sert pour ranimer ses souvenirs de tendresse et manifester son cœur. C'est sa mère qui, par une éducation biblique et chrétienne, l'a préparé à concevoir l'idée de ce voyage comme un des grands actes de sa vie intérieure; aussi l'image de cette inspiratrice l'accompagne sans cesse. L'enfant unique, chez laquelle le poète retrouve l'âme et les traits de sa mère, lui est enlevée au cours de ce voyage, qui devient ainsi, dans la terre des lamentations, aux abords du Jardin des Olives, un drame plein de larmes et de deuil. Parmi la description des mers, des montagnes, des villes célèbres, des déserts

inconnus, le *Voyage en Orient*, comme le titre complet l'indique, est un recueil de pensées et d'impressions, une confidence d'opinions et de goûts. Le poète parle beaucoup de lui dans ce récit; mais il parle de lui-même de manière à satisfaire la curiosité et en même temps à toucher l'âme du lecteur. Ce qu'il révèle en se confiant, c'est le détachement de soi, la vie toute faite de sympathie générale et d'amour. Ce poète lyrique emploie fréquemment le mot *je*, mais c'est presque chaque fois pour dire : *j'aime*. Les peuples qu'il a visités, les hommes qu'il a connus, les serviteurs qui l'ont assisté ne rencontrent chez lui qu'ouverture de cœur, affection, louanges et bienveillance.

Aussitôt après son retour d'Orient, l'action politique s'empara de Lamartine. Le développement naturel du génie lyrique, passant du vers à la prose, de l'expression pure des sentiments à la caractéristique des êtres aimés, s'opéra de façon complète et directe plusieurs années après, lorsqu'il écrivit, non plus la relation d'un voyage, mais le récit de sa vie. Dans les *Confidences* (commencées en 1843, publiées seulement en 1849), dans *Raphaël* (écrit en 1847, publié en 1849), dans les *Nouvelles Confidences* (1850), dans ses Préfaces, dans les Commentaires de ses poésies (pour l'édition de 1849), Lamartine raconte les événements extérieurs qui, se rencontrant avec son âme, en ont fait jaillir les émotions exprimées dans ses vers. Mais comment le poète a-t-il compris ces explications de forme narrative? Retracent-elles

des souvenirs détaillés, exacts, comme le journal qu'on écrit pour soi-même, afin de ne rien perdre du fuyant passé, afin de se connaître et de surprendre l'individu réel qu'on peut le mieux observer? Lamartine n'a pas entendu de cette manière le récit de son enfance et de sa jeunesse. Attendre de lui cette méthode précise, ce serait mal connaître son esprit et son caractère esthétique. Lamartine est doué d'une imagination embellissante. Sous le prétexte de se raconter lui-même, il a créé un genre nouveau de littérature, une sorte particulière de roman, qu'on peut appeler le roman personnel, récit composé, non pas avec des souvenirs de moments, mais procédant par grandes scènes, et inspiré toujours par le goût de l'idéalisation. C'est tout ce qu'il y a de plus opposé à l'esprit scientifique, à la recherche du document humain. L'intelligence de Lamartine répugne à l'emploi de l'analyse; il est intuitif; la vérité pour lui est faite, non pas d'exactitude, mais de vague lumière; son argument principal est l'évidence. Ici le poète ne se raconte pas pour renseigner avec précision sur une personne, il écrit pour charmer et pour édifier. Il n'a pas ce respect, ce scrupule qui, en changeant un fait dans la réalité, craindrait presque de déranger l'ordre de la nature. Il est idéaliste : la réalité lui fait concevoir aussitôt le type; son esprit se dirige spontanément suivant la doctrine de son ancêtre intellectuel, Platon; pour lui, il n'a pas de théorie, mais, on le sent bien, il n'attribue pas d'autre fonction à l'art que celle de

dégager l'idéal, comme il le laisse entendre, par exemple, dans quelques mots d'un récit de voyage, lorsqu'il dit : « L'évêque de Balbek était un beau vieillard, aux cheveux et à la barbe d'argent, à la physionomie grave et douce, tout à fait semblable à l'idée du prêtre dans le poème et dans le roman ». Les types conçus par les hommes demeurant à peu près fixes, il peut résulter du goût de l'idéal quelque chose de convenu et de monotone, et Lamartine n'a pas toujours échappé à ces suites de sa propre tendance. Mais cette tendance était en lui un instinct vivant, inséparable de sa nature. Si l'idéalisme le conduit à changer les faits, nous croyons qu'il n'a pas imaginé les sentiments, mais que ses sentiments lui ont inspiré les faits par besoin d'harmonie, et c'est en cela, pensons-nous, que consiste sa sincérité, qualité dont la nuance est toujours difficile à déterminer chez un poète. Aux sentiments qu'éprouve un poète il s'ajoute aussitôt une haute vibration, et comme un battement d'ailes, qui les transporte dans la sphère idéale où tout s'ordonne et s'embellit. La pure gloire de Lamartine, c'est que cet envolement et cette transformation s'opèrent chez lui avec plus d'étendue, d'aisance et de spontanéité que chez tout autre poète, et cela parce que l'essence réelle de son âme le rapproche plus que tout autre de l'idéal.

Toute critique, même juste, d'autrui serait en discordance avec la conception douce, et comme pieuse, qu'il se fait de la littérature poétique : « Je ne voudrais pas, dit-il, qu'un mot réfléchi, hostile à quel-

qu'un, restât après moi contre les hommes qui me survivront un jour. La postérité n'est pas l'égout de nos passions; elle est l'urne de nos souvenirs, elle ne doit conserver que des parfums. » Sa faculté d'embellissement, animée par son cœur, s'applique de préférence aux êtres qui lui sont unis par les liens de la tendresse : son père, sa mère, sa fille, ses sœurs, tous ses proches, sont élevés par lui jusqu'au type parfait de la famille et parés en même temps de toutes les séductions de la beauté. Il a aimé chaudement ses amis, si bien que dans sa correspondance l'amitié apparaît comme une vive passion; pourtant, quand il définit leur caractère, quand il les juge, la hauteur de l'éloge diffère, suivant qu'il parle d'eux dans une œuvre de littérature comme les *Confidences*, ou dans un récit plus soucieux de la réalité comme les *Mémoires inédits*. Mais ce sont ses amantes surtout qui reçoivent de lui la transfiguration poétique. Dans l'atmosphère intérieure que la poésie du Nord a créée chez lui, la jeune fille rencontrée aux bals de Mâcon devient une figure d'Ossian aperçue parmi les brumes des montagnes, aux bords des torrents que l'hiver fait mugir. La servante d'un directeur de manufacture à Naples est présentée comme la fille populaire de la mer, dont les doigts bruns manient, non plus des objets industriels, mais les branches de rose corail arrachées aux profondeurs du plus beau des golfes. Pour l'amante légendaire du lac du Bourget, la transposition est plus significative, car elle déplace autre

chose que les conditions extérieures; la variante célèbre de la poésie du *Lac*, quelques incertitudes de ton dans *Raphaël*, un passage des *Souvenirs et Portraits* (t. II, p. 121), et les témoignages des confidents du poète, laissent entendre que les habitudes d'aimer reçues de Parny ne s'évanouirent pas au premier regard, et que le jeune amant dut demander et obtenir tous les bonheurs. Il est certain néanmoins que la rénovation du poète et celle de la poésie française datent de cette rencontre, et que, si le mode de l'amour ne fut pas exceptionnel, le sentiment éprouvé dans l'âme fut assez neuf, assez spiritualiste, assez idéal, pour évoquer l'adorable fantôme d'Elvire, et créer toute une poésie éthérée, que continuent légitimement des récits où l'état d'âme du moins est retracé sous des couleurs vraies. Si le mysticisme religieux a laissé parfois sans vigilance les éléments inférieurs de la nature pour s'absorber dans les visions surnaturelles, on comprend qu'il en soit arrivé de même au mysticisme de l'amour lamartinien; le poète a pu dégager des circonstances ce qui lui paraissait l'essentiel, c'est-à-dire le sentiment, et dériver de ce principe des œuvres de logique idéale et de noble harmonie.

Le même goût d'idéal, le même attrait vers le type s'attachaient à une personne physique et morale que Lamartine avait à montrer dans ses récits; cette personne, c'était lui-même; et, puisque cette personne était celle d'un poète, il devait être entraîné par son instinct à la représenter comme le type

même du poète. Poète, certes il l'était, par grâce de nature, sans nul effort, et l'on ne peut nier que la connaissance de lui-même ne lui fournît spontanément bien des traits pour le dessin de cette figure idéale. Quelques additions légères, toutes dans le sens des dons réels, suffisaient à l'achèvement. Il mettait de la poésie dans sa vie, et il en ajoutait encore dans le récit de cette vie, où on le voit prendre certaines attitudes de rêverie négligente, fort correspondantes d'ailleurs à sa nature, comme d'écrire ses vers sur des feuilles jetées au vent que lui rapporte par hasard une gardeuse de chèvres, ou bien de donner des préfaces composées en vue du public pour des lettres intimes destinées à des amis. Il était d'un temps où l'usage invitait à ces allures de poésie vécue, répandue dans tous les moments de l'existence et dans tous les gestes de l'homme. De nos jours, les poètes, et non les moindres, pour trouver l'état poétique, sont obligés de rentrer dans le dernier repli d'eux-mêmes; tout le reste de leur être appartient à la banalité la plus commune. Si la sève ne monte pas en nous avec excès, faut-il nous en louer et méconnaître la supériorité d'une imagination qui débordait? La vision, à propos de lui-même, du poète typique, du poète idéal, dont toutes les manières d'être sont poétiques et sans mélange d'éléments vulgaires, cette conception amène Lamartine à présenter sous son nom ou sous un pseudonyme transparent une figure à laquelle rien ne manque pour charmer, édifier ou attendrir. Éclairé

d'en haut par cette lumière sans nuage et sans ombre, il se fait aimer comme jamais peut-être auteur ne fut aimé; ses confidences sont parfois, à côté d'humilités de bon goût, des apothéoses : mais on ne résiste pas, on le suit jusque-là, on lui est reconnaissant de nous avoir proposé en lui un aussi bel exemplaire de l'humanité; et cette idéalisation, complément facile d'une beauté d'âme des plus réelles, exerce tout son prestige sur les jeunes gens qui, avant de connaître la vie, se voient transportés par l'enchanteur dans un monde de délice et de vertu.

Le goût de l'idéal marque le caractère esthétique de Lamartine et suffit, avec son optimisme, avec sa tendresse, à expliquer les transfigurations dont ses récits sont pleins. Mais ces mêmes récits offrent des particularités qui tiennent plutôt au caractère intellectuel du narrateur. Ils dénotent chez lui une sorte d'impuissance à saisir et à retenir les faits matériels, les dates par exemple, celles de sa vie et celles de ses ouvrages, une indifférence vis-à-vis de l'exactitude des événements ou des chiffres, qui l'entraîne en de frappantes contradictions, et qui fut peut-être une des causes de sa détresse financière. Cette disposition atteint chez lui un degré vraiment exceptionnel; au lieu de se souvenir, il crée dans une sorte d'ivresse de la mémoire, d'autant plus surprenante qu'il s'attribue une grande force pour conserver tout le trésor du passé. Lamartine s'est reconnu plusieurs fois des affinités avec les races de l'Italie et de l'Orient : dans le trait de caractère intellectuel que

nous signalons, se montre quelque chose qui le rattacherait au Midi plus étroitement que par des images prises d'un ciel léger et de flots d'azur. Et même, sur le fond de mélancolie et d'aspiration qui constitue l'âme du Nord, ne retrouverait-on pas le génie méridional en d'autres faces de son être, dans sa nature expansive, dans son aisance, dans sa faculté d'improvisation, dans la mobilité rapide qui le porte successivement vers les modes d'existence les plus divers?

Quoi qu'il en soit de ces analogies de races, que le poète expliquait à l'occasion par une parenté possible avec quelque Orientale du temps des croisades, c'est dans cet esprit d'attraction vers l'idéal et de médiocre souci pour les faits que Lamartine a écrit les *Confidences*, *Raphaël*, les *Nouvelles Confidences* et les Commentaires de ses poésies. Les *Confidences* renferment le récit romanesque de sa vie de 1790 à 1816. *Raphaël* est le poème en prose où est exalté le grand amour né au bord du lac de Savoie. Dans les *Nouvelles Confidences* sont retracées les circonstances peu notables de la vie du poète jusqu'aux environs de 1820. Ces divers ouvrages contiennent des parties d'inégale valeur, des passages assez vides, des fragments peu substantiels, à côté de tableaux et d'épisodes ravissants. La nécessité, peut-être pécuniaire, d'étendre, se fait sentir par endroits, surtout dans la description de la société à l'époque de la jeunesse du poète; ses portraits des hommes célèbres de la Restauration, qui occupent une place

dans chaque volume, frappent rarement par la justesse. De telles études, même réussies, ne sont pas ce qu'on attend d'un génie lyrique qui intéresse surtout par lui-même ; on se sent comme frustré quand il parle d'autre chose que de lui et des objets de ses tendresses. Lamartine est d'ailleurs peu inspiré par les personnes qu'il a seulement connues ; il a besoin d'aimer les êtres pour les bien peindre ; ni observateur ni juge, son génie est tout de sentiment. Aussi les pages durables de ses divers volumes de Confidences sont celles où il nous décrit sa maison de famille, son éducation sensible et pure, sa mère rêvant et priant le soir dans l'allée du jardin de Milly, ses ardeurs religieuses à Belley, ses vives amitiés, plus tard ses mélancolies de jeune homme, l'oppression de ses forces sans emploi, son retour à la maison paternelle après une crise de la vie du cœur, le groupe idéal que forment sur les marches de l'église sa mère et ses sœurs réunies comme des merveilles de beauté.

Parmi les confidences les plus séduisantes du poète, se trouvent, comme on peut le prévoir, ses récits d'amour. L'épisode de Lucy nous présente un phénomène fréquent chez les adolescents lettrés, qui ont pris dans les livres le désir de l'amour avant d'en avoir la puissance dans l'âme : ici, le livre instigateur, c'est Ossian. L'histoire vraie qui se rapportait à une jeune fille de Mâcon est totalement métamorphosée. Avec quelques traits d'une ironie très fugitive pour cet amour d'imitation, le seul sourire un

peu moqueur de toute son œuvre, Lamartine a introduit dans cet épisode, d'une manière très pénétrante, la poésie rêveuse et fantastique de l'hiver.

Tout de suite après, dans *Graziella*, la perle des récits d'amour de Lamartine, comparable à la blanche idylle de Bernardin de Saint-Pierre, voici venir la poésie du Midi. *Graziella* ressemble à *Lucy* par un point, c'est que le jeune homme n'aime pas encore; il est ardemment aimé par la charmante fille d'Italie; mais son cœur, mûri insuffisamment à de moins chauds rayons, n'en est encore qu'aux préludes. De là vient, sans qu'il y ait de sa faute, l'air de vanité qu'on a cru apercevoir dans *Graziella* et dans l'admirable poésie des *Premiers Regrets*; cette apparence est inévitable chez un homme racontant un amour qu'il a peu ou point partagé; et, dans ce cas-ci, ce n'est qu'une apparence : Lamartine a exposé dans une nuance très juste ce qu'il éprouva pour la pauvre fille du peuple d'Italie, avec tout l'enchantement què lui inspirent la pureté, la tendresse et la beauté, répandues à flots suaves dans cette délicieuse histoire. Les humbles conditions humaines ne lui étaient pas étrangères, il ne les voyait pas de trop haut; son éducation avait été rustique, et, dans ses voyages, en cherchant les spectacles de la nature, il s'était habitué à y rencontrer et à aimer la vie populaire.

Le grand poète français apprit de la pauvre petite Napolitaine à connaître, sinon à éprouver la passion, telle que la sentent les âmes du Midi, la passion souveraine, absolue, sans égard pour rien en

dehors de son objet. La même leçon lui fut renouvelée par une autre Italienne, cette princesse Régina dont il dit l'aventure dans les *Nouvelles Confidences*; c'est l'amour de Régina avec un ami du poète qui nous est raconté; la jeune Romaine en arrive vite à mépriser son amant, parce qu'il mêle à l'amour d'autres considérations, le dévouement pour elle, les égards pour son rang et pour sa fortune qu'elle peut perdre; et elle semble avoir demandé au poète de comprendre la passion comme elle la comprenait elle-même. Ce qui s'ensuivit entre elle et lui reste voilé de discrétion; mais cette fois encore Lamartine n'aima pas, car la rencontre est de 1819, et le poète se marie l'année suivante. Néanmoins ces héroïnes de l'amour absolu, Graziella, Régina, ont dû imprimer une vive brûlure à son cœur; elles sont restées pour lui inoubliables : il en a fait la peinture extrême dans la coupable amoureuse de *la Chute d'un ange* qui poursuit Cédar d'une passion sans borne; une flamme ardente anime l'amie elle-même du doux Jocelyn, cette Laurence qui, elle aussi, ne vit que pour l'amour, et chez qui l'amour est violent, exigeant, presque tragique. Dans l'œuvre de Lamartine, les personnages féminins semblent les plus en proie aux entraînements de la passion. Lamartine, quoique très touché par la grâce féminine, ne s'abandonnait pas à l'idolâtrie des races du Midi, où l'amour sévit encore comme un dieu, l'antique Eros tout-puissant et sacré. Il a connu, peut-être éprouvé diverses nuances de l'amour, de ce sentiment variable

dans la même âme suivant l'âge, le développement intime, les circonstances, et suivant les êtres aimés. Un de ces moments est l'ivresse chaste de la possession, telle qu'il l'exprime une fois dans le *Chant d'amour*, sans qu'une nécessaire réserve lui ait permis de l'expliquer en prose. Mais le véritable amour lamartinien, inspirateur de ses plus originales poésies, et assez particulier pour porter le nom du poète, c'est cette tendresse idéale, cette aspiration infinie, en germe dans son cœur, et qui s'épanouit au bord du lac de Savoie, devenant ensuite par la mort une adoration funéraire, de plus en plus spiritualisée. Cet amour, son grand amour, adressé à l'immortelle figure d'Elvire, Lamartine l'a raconté dans *Raphaël*, trente ans après l'avoir ressenti, et alors qu'il approchait de la vieillesse. Dans cet éloignement il se rendait compte de la place occupée par cet amour dans sa vie, de l'influence qu'il en avait reçue, et, d'autre part, les années déjà plus froides l'empêchaient peut-être de ressentir directement tout l'enthousiasme qu'il avait éprouvé ; peut-être encore son récit était-il gêné par la convention de pureté absolue qu'il avait adoptée. Par ces diverses causes, il s'est introduit dans le ton de ce roman personnel un certain contraste entre le sentiment et le nombre, la hauteur des mots qui l'expriment, défaut de proportion qui, dans des passages trop vibrants, ressemble quelque peu à de l'emphase. Ce livre a néanmoins ses beautés et une très noble élévation. On y voit ce sentiment de l'infini, qui fut la première origina-

lité de Lamartine, s'attacher à l'amour, ravir à des hauteurs inconnues l'attrait de l'homme et de la femme, le pénétrer d'adoration religieuse, en faire la meilleure voie pour arriver à Dieu et à la conviction de l'immortalité. Les pages où l'amour est présenté de la sorte sont les plus belles et les plus neuves de *Raphaël*, et elles méritent de rester comme un heureux commentaire de cette aspiration infinie qui renouvela la poésie française par les vers des *Méditations*.

La prose chez Lamartine est ornée des mêmes dons que sa poésie; et soit parce qu'il l'a abordée dans la pleine maturité de ses forces, soit parce qu'elle offre à l'inspiration moins de résistance que les vers, elle est exempte de ces incertitudes et de ces faiblesses transmises que nous avons dû signaler dans les premiers poèmes. Il s'y est montré du premier coup écrivain souverainement aisé dans une forme originale. La prose du *Voyage en Orient* manifeste déjà une maîtrise naturelle dans une langue que le poète n'avait pas encore essayée. L'abondance, l'harmonie, la transparence sont les marques de ce style sans brusquerie, sans arrêt, où tout s'écoule, où tout est fondu, expression d'une âme douce dans sa force et d'une imagination souple dans son étendue. En écoutant cette suave musique, on se demande si l'harmonie de la prose ne peut pas devenir quelquefois supérieure à celle du vers : tandis que le rythme du vers est fixé dans certaines règles connues et peu variables, le rythme qui scande une prose comme

celle de ce poète, en se modifiant à chaque phrase, garde sans cesse le secret de ses moyens, et c'est peut-être un charme plus doux de sentir l'observance juste d'une loi qui demeure cachée. Ces remarques valent pour le *Voyage en Orient* comme pour les ouvrages que nous avons plus spécialement appelés « Romans personnels ». Partout la prose de Lamartine témoigne d'une vive et naturelle attraction vers la beauté, vers la beauté particulière qui a les préférences de son imagination. On pourrait dans ce champ de la prose lamartinienne, si rapproché du jardin de sa poésie, réunir une guirlande d'images légères et rêveuses comme celles que nous ont données ses vers. Les choses flottantes et fluides apparaissent ici aussi fréquemment que dans les poèmes. Lamartine ne cesse pas d'emprunter ses comparaisons à l'élément souple qui exprime le mieux les mouvements faciles de son âme, à l'eau, à la mer. Ainsi les débris des édifices, par exemple, qui semblent à d'autres quelque chose de si aride et de si dur, prennent pour lui un singulier allégement et se ramènent à la sensation imaginative qui lui est habituelle; il dit des ruines du Parthénon : « Elles forment un chaos ruisselant de marbre de toutes formes, de toutes couleurs, jeté, empilé, dans le désordre le plus bizarre et le plus majestueux; de loin, on croirait voir l'écume de vagues énormes qui viennent se briser et blanchir sur un cap battu des mers ». Adressant les *Confidences*, non pas directement au public, mais à son ami Prosper Guichard, il lui dit : « Tu te

souviens du temps de notre jeunesse, de ces jours d'automne que j'allais passer avec toi dans le solitaire château de ta mère, en Dauphiné, sur cette colline de Bienassis, à peine renflée sur la plaine de Crémieu, comme une vague décroissante qui apporte un navire à la plage ». De même pour son pays à lui : « En quittant le lit de la Saône, on suit une route montueuse à travers les ondulations d'un sol qui commence à s'enfler à l'œil comme les premières vagues d'une mer montante ». Ailleurs c'est l'air qui, dans sa prose comme dans sa poésie, est ramené encore à l'élément liquide : « La matinée était aussi transparente que l'eau de la mer au lever du soleil sous un cap verdoyant des îles de l'Archipel. Les rayons d'un printemps déjà chaud tombaient d'un ciel limpide sur la colline boisée. Ces rayons ressortaient des taillis en haleines tièdes comme les vagues imbibées de soleil qui viennent baigner à l'ombre le pied des baigneuses. » Dans le miroir de cette imagination, le monde dépouille sa pesanteur matérielle pour devenir ondoyant et translucide : « Les montagnes nageaient dans une légère teinte violette qui les grandissait et les éloignait en les effaçant; on ne pouvait dire si c'étaient des montagnes ou si c'étaient de grandes ombres mobiles et vitrées à travers lesquelles on aurait vu transpercer le ciel chaud de l'Italie. » Le prosateur, tout aussi spiritualiste que le poète, arrive vite au symbole, l'âme humaine apparaît à propos des objets extérieurs, et comme c'est Lamartine qui l'évoque, cette âme est une âme

tendre, désintéressée d'elle-même. Il est, avec Elvire, sur le lac qu'ils vont quitter en se séparant : « Le bruit cadencé des rames, le sillage plaintif de l'aviron semblaient répandre, comme une voix amie cachée sous les flots, des gémissements mystérieux sur nous, en nous accompagnant de ses regrets. » Il visite, à Constantinople, les Eaux-Douces d'Europe, après le malheur qui l'a frappé en Syrie : « Au fond du port, les collines se rapprochent insensiblement et ne laissent qu'un bras de mer étroit entre leurs rives. Puis la mer n'est plus qu'un fleuve qui passe entre deux pelouses.... Enfin le fleuve n'est plus qu'un ruisseau, où les racines d'ormes superbes, croissant sur les bords, embarrassent la navigation. Une vaste prairie, ombragée de groupes de platanes, s'étend à droite; à gauche montent les croupes boisées et verdoyantes. Ainsi finit le beau port de Constantinople, ainsi finit la vaste, belle et orageuse Méditerranée. Vous échouez dans une anse ombragée, au fond d'un golfe de verdure, sur un banc de gazon et de fleurs, loin du bruit et du mouvement de la mer et de la ville. Oh! qu'une vie d'homme qui finirait ainsi finirait bien! Dieu donne une telle fin à la vie de mes amis, qui s'agitent et brillent aujourd'hui dans la mêlée humaine!... Un nid d'ombre et de solitude pour réfléchir à la vie passée et mourir en paix avec la nature et avec les hommes! Pour moi-même, je ne fais plus de vœux, je ne demande même pas cela : ma solitude ne sera ni si belle ni si douce. » Des tendresses de l'âme sur la terre à l'éternité du

bonheur aimant dans un autre monde, le passage est facile pour un poète qui pense toujours à l'au-delà ; et fréquemment les objets extérieurs suscitent en lui ces visions : « L'abbaye de Haute-Combe, tombeau des princes de la maison de Savoie, s'élève sur un contrefort de granit au nord ; elle jette l'ombre de ses vastes cloîtres sur les eaux du lac. Abrité tout le jour du soleil par la muraille du mont du Chat, cet édifice rappelle, par l'obscurité qui l'environne, la nuit éternelle dont il est le seuil pour ces princes descendus du trône dans ses caveaux. Seulement, le soir, un rayon du soleil couchant frappe et se réverbère un moment sur ses murs pour montrer le port de la vie aux hommes, à la fin du jour. » Dans un discours (on peut bien anticiper sur cette manifestation nouvelle du génie de Lamartine, puisque, orateur, romancier, poète, c'est toujours le même homme, toujours la même imagination sensible et idéale), dans le discours qu'il adresse aux jardiniers de sa ville natale, il termine ainsi : « Je retourne cultiver dans ce vieux et agreste jardin de mon père, dont je vous parlais tout à l'heure, ce que nous cultivons, nous, pauvres ouvriers de l'esprit, et souvent aussi fatigués que vous!... l'étude, les lettres, les livres, la philosophie, l'histoire, la politique, l'art de gouverner les hommes, d'améliorer les sociétés, d'adoucir la condition du peuple, de faire porter à la civilisation des fruits plus mûrs et plus parfaits! Mais je retourne y cultiver surtout les images des choses et des personnes aimées et perdues, ces mé-

moires des tendresses évanouies, ces traces vivantes, saignantes souvent, d'une vie déjà à moitié écoulée.... Je vais retrouver dans cet asile de mon enfance des charmes plus puissants pour moi, pour nous tous, que les plus riches et les plus odorantes floraisons de vos expositions : le parfum des souvenirs, l'odeur du passé! les voluptés mêmes de cette mélancolie qui est la fleur d'automne de la vie humaine, toutes choses qui sont pour nous comme des émanations de la terre, comme une senteur lointaine, comme un avant-goût de ces Élysées, de ces Édens, de ces jardins éternels où nous espérons tous retrouver dans le bonheur ceux que nous avons aimés et quittés dans les larmes!... »

L'artiste chez Lamartine, si heureuse que soit sa spontanéité, n'est pas sans éprouver une certaine conscience du style spécial qu'il recherche et qu'il trouve. Il le définit lui-même, en homme, non de rhétorique, mais de poésie vécue, en parlant des lettres de Raphaël à Julie où l'amant, dit-il, voulant mettre toute son âme, « faisait des efforts surnaturels pour vaincre, assouplir, étendre, plier, *spiritualiser*, colorer, enflammer, ou éteindre les expressions ». Lamartine, croyons-nous, n'avait pas besoin d'une telle dépense de volonté pour écrire suivant son génie; l'inspiration lui suffisait ; elle déploie toute l'abondance de ses charmes dans cette prose aisée, musicale, où les phrases se perdent en des allongements d'un effet de mélancolie infinie et délicieuse.

LES

ROMANS POPULAIRES

Dans les romans personnels, Lamartine présente ses souvenirs métamorphosés par la poésie; mais enfin le fond de ces récits était vrai. Ses facultés d'invention se sont appliquées à un domaine spécial, celui du roman populaire, qui forme dans son œuvre une importante série, comprenant un essai assez bref, *le Père Dutemps,* puis *Geneviève*, *le Tailleur de pierres*, *Fior d'Aliza*, *Antoniella.* Nous attribuons ces romans à l'imagination du poète; il faut noter pourtant que Lamartine a toujours voulu attacher un caractère de réalité à ce qui nous apparaît comme de belles fictions; sauf pour *la Chute d'un ange*, dont le sujet préhistorique se prêtait trop mal à de telles affirmations, il s'est toujours donné comme ayant connu les personnages de ses romans et de ses poèmes, et comme le fidèle rapporteur de leurs aventures; et pour garantir l'authenticité de

leurs touchantes histoires, il ne craint pas d'invoquer les motifs les plus sacrés, par exemple le respect dû à la bonne foi des larmes; le poète a poussé presque jusqu'au serment la formule littéraire usitée à son époque, par laquelle on prétendait n'offrir au lecteur que de « véridiques histoires ».

Mais ceci n'a, du moins en littérature, qu'une importance secondaire. Ce qui est remarquable, c'est le nombre des ouvrages consacrés par le poète à célébrer le peuple, ses vertus, son charme de naïveté : non pas que Lamartine s'associe au culte que certains esprits, avant la Révolution de 48, semblaient adresser au mystère qui dort dans les profondeurs des masses populaires; il proteste contre cette idolâtrie en termes exprès : « Le peuple, dit-il, ne vaut ni plus ni moins que les autres parties de la nation ». Si, en dehors de ses romans personnels, tous ses romans en prose (sauf l'histoire de Régina) ont le peuple pour sujet et sont destinés au peuple, c'est qu'il était attiré vers les âmes naïves par sa tendresse compatissante et par la simplicité de son génie, à qui les conditions élémentaires de la vie humaine devaient agréer par-dessus tout. *Jocelyn* offre déjà, en plusieurs épisodes, le tableau de la vie populaire qui devait être repris, d'après un projet de l'auteur, dans un poème intitulé *l'Ouvrier*. Les romans que nous étudions, où l'artisan des villes et des campagnes est peint autant que le paysan proprement dit, ont pris la place de ce poème abandonné.

Ils sont bien en effet l'œuvre d'un poète, d'un poète idéaliste. A l'exemple de *Jocelyn*, tous ces récits sont des histoires de dévouement; tous les personnages, du moins ceux du premier plan, sont des héros de bonté, de vertu, de sacrifice. Lamartine savait bien, il l'indique en quelques traits fugitifs, que la réalité commune ne s'élève pas toujours à la hauteur de ces tableaux. Mais l'idéalisme l'emportait invinciblement en lui sur les faits qu'il pouvait observer. Pour saisir la domination exclusive de cet instinct dans son esprit, il faut comparer Lamartine à George Sand dans un ordre analogue d'ouvrages : tandis que la psychologie rustique du romancier se renferme dans une vraisemblance choisie, les peintures populaires du poète sont inspirées par une sorte d'ivresse, l'ivresse douce de la pureté, de l'abnégation, de la bonté. Et cette ivresse émanait bien de son propre cœur; c'est elle qui lui avait dicté les exemples de tendre vertu répandus si abondamment dans *Jocelyn*; c'est elle qui lui fait trouver maintenant tous ces traits de sacrifice sans nombre, où les cœurs les plus aimants qui furent jamais nous enseignent à aimer. Cette multitude de vertus douces nous surprenait moins dans *Jocelyn*, car enfin le héros est un prêtre voué au service des hommes, et ses actions sont chantées dans un poème dont la forme seule annonce le parti pris de l'idéal. Ici la peinture accumulée du dévouement dans la classe populaire rencontre la loi sociale qui soumet au gain matériel, et par suite à un néces-

saire égoïsme, les travailleurs vivant du profit quotidien. Et cependant la facilité du sacrifice n'a pas été attribuée arbitrairement au peuple par le poète. Dans le peuple français en particulier, l'institution d'un philanthrope met au jour chaque année des exemples de vertu très réels, inépuisables, toujours supérieurs au nombre comme à la qualité des récompenses. Pourquoi un poète ami du peuple, attiré par la naïveté dans le bien, se serait-il défendu de découvrir ou de supposer des âmes semblables, et de les présenter à nos yeux sous les couleurs d'une imagination suave? La vie des Saints n'est pas un domaine interdit à la poésie; celle-ci a le droit de placer de nos jours ces êtres rares en les laissant aux humbles conditions qui ne les empêchèrent jamais de s'épanouir. Les personnages principaux de *Geneviève*, du *Tailleur de pierres*, sont marqués de ce caractère de sainteté. Chez le pauvre maçon de Saint-Point surtout, l'amour des hommes s'alimente visiblement au foyer de l'amour de Dieu. C'est un saint, un saint laïque et populaire, auquel Lamartine a donné, comme au curé de Valneige, sa propre religion large et ouverte, élevée au-dessus de toute foi particulière, son adoration du Créateur puisée principalement au spectacle de la nature. Et il ne nous semble pas que ce soit une chimère de prêter à quelques âmes, parmi le peuple, le souci religieux, même philosophique; parmi ces hommes, nés les égaux de ceux que la culture doit développer, il s'en trouve quelques-uns que l'intérêt n'enchaîne

pas, et qui lèvent un front pensif, parfois même un esprit libre, vers les problèmes de l'univers. En dépit de la mode tout opposée, qui, dans le moment actuel de la littérature, détermine et opprime le goût général, il faut donc reconnaître que l'idéalisme de Lamartine, si peu esclave qu'il soit des faits, trouve une base suffisante dans certaines réalités d'exception.

En justifiant ainsi le poète de son envolée idéale, on ne prétend pas nier que ses romans populaires ne touchent par instants aux défauts d'un idéalisme trop facile ; ils peuvent dans quelques passages rappeler la tradition de l'art convenu, de la beauté qui se glace à force d'être parfaite ; ils ne sont pas toujours exempts de la fadeur des pastorales. Mais ces résultats fâcheux de l'embellissement ne s'étendent pas, il s'en faut bien, à toutes les parties de ces touchants ouvrages. Qu'on ne s'y trompe pas ! la beauté conçue par certaines âmes égale en puissance effective les forces les plus réelles de la nature, et elle les dépasse infiniment en valeur. L'idéalisme de Lamartine est vivant et sincère, il est soutenu par son génie, il se nourrit puissamment de sa tendresse. Lamartine aime les hommes et il enseigne à les aimer, à les plaindre, à se dévouer pour eux. Sa littérature romanesque est toute pathétique ; il a dans l'accent ce qu'il loue lui-même chez un de ses personnages, « le don des dons, les don des larmes dans la voix ». Les pleurs que ses récits font couler appartiennent

à cette espèce de larmes que les yeux humains versent sur le malheur volontaire, pieusement subi pour épargner des peines aux autres, larmes sans âcreté, d'un goût délicieux, parce que la douleur qui les arrache est consolée aussitôt par l'admiration, par l'amour, par le sentiment du mutuel soutien que se prêtent des cœurs de frères. Une conception de l'humanité où brille ce réservoir de tendresse est bien loin d'un idéalisme inerte et vide. En outre la vie rustique et populaire, par sa naïveté, par le pittoresque de ses mœurs, par la poésie de son milieu, suscite chez Lamartine une faculté que d'autres sujets laissent dormir en lui, la faculté de l'observation précise. Ses romans consacrés au peuple sont pleins de détails extérieurs qui, sans étouffer le sentiment, enrichissent la trame du récit. L'élément essentiel de la vie humble, le travail, y est représenté avec une attention juste et une connaissance savoureuse. Et lorsque cette loi du labeur pèse déjà sur l'enfance, comme le poète le montre en racontant les premières années de Geneviève, la condition de l'existence populaire est rendue par là dans toute son intensité. Le poète se met en scène avec ses personnages, suivant l'habitude de ses récits :

« C'était un soir après souper, dit-il, à la clarté de la lampe, au pétillement du foyer, j'avais le coude encore appuyé sur la table, la tête sur la main ; la servante avait fini de ranger le pain et la nappe, elle était assise à l'ombre dans l'angle que

forme le jambage noir de la cheminée avec le mur de la cuisine, place où les paysans mettent le coffre à sel. Elle remuait en tricotant avec un léger cliquetis de fer, l'un contre l'autre, en relevant la maille, les deux bouts luisants de ses aiguilles de bas. Ce bruit vivant, paisible et monotone comme celui du balancier d'une pendule au coin du feu, me tira de ma rêverie et m'enhardit à lier une conversation sérieuse avec elle.

« Geneviève, lui dis-je, vous ne vous reposez donc « jamais?

« — Oh! monsieur, me dit-elle, je n'ai pas été « faite par le bon Dieu pour me reposer. J'ai com- « mencé à travailler le jour où j'ai pu me tenir sur « mes jambes, et je travaillerai jusqu'au jour de ma « mort. Nous avons bien le temps de nous reposer « là-bas », ajouta-t-elle, en me faisant un geste de la tête et du coude vers le cimetière, pour ne pas perdre une des mailles de son tricot en dérangeant sa main.

« Comment? repris-je, vous avez travaillé si « jeune! Vous n'avez donc jamais été enfant, jamais « joué avec les autres, jamais perdu le temps dans « la rue, à la fenêtre, le long des buissons? Votre « mère était donc bien dure ou bien avare de badi- « nage et de désœuvrement avec ses enfants? Mais, « alors, comment avez-vous, vous-même, l'air si « doux et enjoué avec les enfants du village, que vous « laissez jouer tous les jours dans la cour, arracher « vos fleurs et tirer vos aiguilles sans les gronder?

« — Ah! monsieur, ceux-là, c'est différent, voyez-
« vous : ils ont leur père et leur mère qui leur cui-
« sent le pain; mais moi, je n'étais pas comme eux.
« Je n'ai eu un peu de bon temps dans ma vie qu'ici
« et depuis que M. le curé a consenti à me prendre
« à son service. Jusque-là, je ne savais pas ce que
« c'était que de s'asseoir et de regarder le soleil,
« le feu ou les passants.

« — Comment, répliquai-je, avez-vous mené si
« jeune une vie si rude?

« — Oh! monsieur, elle n'était pas rude; elle était
« pénible, et toujours debout, c'est vrai; mais elle
« était bien douce, au contraire, et, si Dieu voulait
« ressusciter ma mère, je la recommencerais bien,
« cette vie, et je serais bien heureuse encore de la
« recommencer.

« — Contez-moi donc cela, puisque vous n'avez
« rien à faire, que j'ai fini de lire mon livre, et que
« nous avons une longue veillée devant nous. Je
« voudrais savoir l'histoire de tout le monde, lui
« dis-je en souriant; car voyez-vous, Geneviève,
« l'esprit n'est qu'une grande curiosité comme la
« science. Il y a un enseignement, pour celui qui
« comprend, dans la vie de chacun.

« — Mais je ne suis qu'une pauvre servante, et je
« n'ai jamais été autre chose : que voulez-vous que
« je vous dise? Cela vous ennuierait comme le bruit
« de mes aiguilles de bas ennuie les enfants.

« — Vous seriez la fourmi du plancher, le grillon
« de la cheminée, l'araignée de la poutre, que cela

« m'intéresserait, répondis-je, et que j'aimerais à « connaître leur histoire, d'où ils sortent, ce qu'ils « font, ce qu'ils pensent, ce qu'ils veulent, ce qu'ils « deviendront. Il y a un commencement, une fin, « un sens à toute chose vivante. Si l'on connaissait « tout, on ne serait indifférent à rien.

« — Oui, on serait comme Dieu », me dit-elle, en éclairant son sourire d'un rayon de claire et tendre intelligence. « Je vous obéirai, monsieur, si cela « vous amuse :

« Notre père était trop pauvre pour donner une « servante à ma mère, et j'étais trop petite pour « faire toute seule le ménage. Les voisines venaient « bien de bon cœur, quand je les priais, tirer pour « nous le seau du puits, mettre la grosse bûche au « feu et pendre la marmite à la crémaillère; mais « ma mère et moi nous faisions tout le reste. Aus- « sitôt que j'avais pu marcher seule dans la cham- « bre, j'avais été la servante-née de la maison, les « pieds de ma mère qui n'en avait plus d'autres « que les miens. Ayant sans cesse besoin de quelque « chose qu'elle ne pouvait aller chercher au jardin, « dans la chambre, au feu, sur l'évier, sur la table, « sur un meuble, elle s'était accoutumée à se servir « de moi avant l'âge, comme elle se serait servie « d'une troisième main; et moi j'étais fière, toute « petite que j'étais, de me sentir nécessaire, utile, « serviable comme une grande personne à la maison. « Cela m'avait rendue attentive, mûre, sérieuse, rai- « sonnable, avant l'âge de huit ans. Elle me disait :

« Geneviève, il me faut cela, il me faut ceci;
« apporte-moi Josette sur mon lit, que je lui donne
« à teter; remporte-la dans son berceau et berce-la
« du bout de ton pied jusqu'à ce qu'elle dorme; va
« me chercher mon bas, ramasse mon peloton; va
« couper une salade au jardin; va au poulailler tâter
« s'il y a des œufs chauds dans le nid des poules;
« hache des choux pour faire la soupe à ton père;
« bats le beurre; mets du bois au feu; écume la
« marmite qui bout, jettes-y le sel; étends la nappe;
« rince les verres; descends à la cave, ouvre le
« robinet, remplis au tonneau la bouteille de vin. »
« Et puis, quand j'avais fini, qu'on avait dîné et que
« tout allait bien, elle me disait : « Apporte-moi ta
« robe que je te pare, et tes beaux cheveux que je
« les peigne. » Elle m'habillait, elle me parait, elle
« me peignait, elle m'embrassait, elle me disait :
« Va t'amuser maintenant sur la porte avec les en-
« fants des voisines; qu'ils voient que tu es aussi
« propre, aussi bien mise et aussi bien peignée
« qu'eux. » Et j'y allais un moment pour lui faire
« plaisir, mais je n'allais jamais plus loin que le
« seuil de la cour, pour pouvoir entendre si ma
« mère me rappelait, et je n'y restais pas long-
« temps, parce que les enfants se moquaient de moi
« et disaient entre eux : « Tiens, la sérieuse, elle
« ne sait jouer à rien, laissons-la. » J'aimais mieux
« rentrer et me tenir debout auprès du lit de ma
« mère, épiant dans ses yeux ce qu'elle pouvait
« avoir à demander. Tous les jours se passaient

« ainsi; je me levais la première, je me couchais la « dernière. Je ne respirais l'air que par la fenêtre, « je ne voyais le soleil que sur le seuil de la porte, « et voilà pourquoi, monsieur, j'avais le visage blanc. « On disait à ma mère : « Votre petite fille a donc « les pâles couleurs? — Oh! non, répondait-elle; « mais c'est qu'elle a la pâle vie! » Je n'allais pas « même à l'école.... Mais je vous ennuie, n'est-ce « pas, monsieur? Dites-le-moi naturellement, et je « vais tout vous dire en un seul mot.

« — Non, lui dis-je, rien ne m'ennuie de ce qui « sort avec vérité et simplicité du cœur. Les détails, « ma pauvre Geneviève, ne sont que les morceaux « dont Dieu fait l'ensemble. Qu'est-ce que serait « votre vie, si vous en retranchiez les jours?

« — Ah! c'est vrai, dit-elle, M. le curé le disait « bien. Un million de brins d'herbe, ça fait un pré; « des millions et des millions de grains de sable, « ça fait une montagne. L'océan est fait de gouttes « d'eau; la vie est faite de minutes. »

Bien que les diverses fictions inspirées à Lamartine par l'âme du peuple, reposent toutes sur le même fond de dévouement et de vertu, il faut distinguer entre elles au point de vue de la valeur littéraire. *Fior d'Aliza*, surtout *Antoniella*, composées dans les dernières années du poète, portent la trace pénible de ce travail dont il subit, lui aussi, la nécessité, non pas dans son enfance, mais dans la période plus sombre de la vieillesse. Au contraire, *le Père Dutemps*, écrit en 1849, *Geneviève*, *le Tail-*

leur de pierres de Saint-Point, publiés en 1851, appartiennent à sa maturité, à ce second épanouissement de son génie qui fut marqué par ses chefs-d'œuvre en prose. L'invention dans *Geneviève* se montre abondante et souple, et ne devient un peu banale que vers la fin; le style est enchanteur. Dans *le Tailleur de pierres*, paru peu de temps après, l'histoire est plus simple, et la forme n'est pas moins belle, elle nous semble même plus belle encore. Les personnages rustiques de ces récits parlent un langage d'une naïveté de bon aloi, que l'auteur cependant ne peut pas se défendre d'orner. Le génie des comparaisons, propre à l'esprit populaire, et retrouvé, développé par un grand poète, se répand de toutes parts dans ces œuvres et enrichit infiniment ce style. Les images, prises toujours aux fluidités les plus légères, s'y épanchent avec un murmure lent et plaintif. Ce style a un charme, un ton spécial où se reconnaît le timbre de la voix lamartinienne. Cette prose est soulevée sans cesse et ordonnée secrètement par une sorte de chant intérieur. Les périodes les plus amples, les plus continues se prolongent en des mouvements liés et souples qui jouent avec une douceur parfaite; le poète semble se complaire et le lecteur ému s'abandonne à ces harmonies plutôt heureuses que savantes, rythme naturel d'un souffle profond de l'âme.

LA

POLITIQUE ET L'ÉLOQUENCE

Le dévouement, nous venons de le voir, forme le sujet et le nœud de tous les récits que Lamartine a tirés de son invention; il semble n'avoir pu concevoir les actes humains qu'inspirés et dirigés par ce mobile. Faut-il supposer dès lors que son action, à lui, quand il s'y est décidé, a dû sortir des mêmes sources? Ses romans personnels, il est vrai, sont plutôt des tableaux de tendresse que des histoires de sacrifice; mais la vie privée n'offre pas toujours l'occasion, du moins éclatante et dramatique, de se renoncer soi-même pour autrui. La vie publique au contraire, se composant d'efforts en vue de modifier la condition humaine, recherche le bonheur des hommes comme but naturel, remplacé souvent par l'intérêt propre ou l'ambition de celui qui agit. Lorsque Lamartine abandonna les temples sereins de la poésie et l'enchantement de la beauté pour se

confondre dans la mêlée politique, quels mobiles l'inspiraient? Il les a énoncés lui-même :

Frère, le temps n'est plus où j'écoutais mon âme
Se plaindre et soupirer comme une faible femme
Qui de sa propre voix soi-même s'attendrit....
Jeune, j'ai partagé le délire et la faute,
J'ai crié mes tourments, hélas! à voix trop haute....
Puis mon cœur, insensible à ses propres misères,
S'est élargi plus tard aux douleurs de mes frères,
Tous leurs maux ont coulé dans le lac de mes pleurs....
Honte à qui peut chanter pendant que les sicaires
En secouant leur torche aiguisent leurs poignards!...
C'est l'heure de combattre avec l'arme qui reste,
C'est l'heure de monter au rostre ensanglanté,
Et de défendre au moins de la voix et du geste
Rome, les dieux, la liberté!

Ces reniements de la vie personnelle abondent dans la correspondance. Le 1er mars 1832, pour se justifier de prendre part à la vie nationale malgré la chute de la royauté légitime, Lamartine écrit : « L'homme doit son service, son courage, sa lumière à l'homme, tous les ans, tous les jours, sous tous les régimes, sous tous les drapeaux : c'est pour moi article de conscience passant avant la politique, qui n'est qu'habileté humaine.... » Et le 13 mars : « Je ne me mettrai pas sur les rangs pour la députation, malgré mille instances, car je suis trop malade et redoute trop l'action politique qui absorberait ma vie poétique. Mais si malgré cela le pays m'envoie, j'irai à mon cœur défendant, mais j'irai avec confiance et courage, et sentant que je fais bien dans toute l'étendue du mot. » Il parle ainsi avant d'en-

trer à la Chambre ; à peine y a-t-il paru, il s'écrie, le 1er février 1834 : « Quel métier ! qu'il faut de dévouement pour s'y condamner quand on n'y porte pas d'ambition ! » Et quelques jours après : « Je ne fais tout cela que par devoir, et je serai heureux le jour où j'en sortirai ». Il n'en sort pas, car l'engrenage l'a saisi, la nécessité de poursuivre la tâche commencée, mais les mêmes sentiments continuent à l'inspirer : « Non, écrit-il le 3 décembre 1842, il n'est pas vrai que la politique soit de l'ambition toujours. C'est la petite qui est de l'ambition, la grande est du dévouement. Je ne conçois que la grande. Elle est clairvoyante, parce qu'elle n'a pas l'œil troublé par le vertige de l'intérêt personnel. » Et quelquefois, à la tribune même de la Chambre, devant les députés ironiques ou émus, le noble orateur laissait quelque ouverture à ces sentiments, en les rattachant à une invocation suprême, en faisant appel à Dieu, un nom qui s'entendait dans les débats parlementaires de cette époque.

C'est qu'en effet, dans la pensée de Lamartine, son désir de dévouement social, de bienfaisance publique, s'appuyait sur la base infinie du Bien. Pour son âme religieuse, tout se ramenait à Dieu, la politique comme le reste. Sa correspondance fournit bien des témoignages directs de la conscience, du désintéressement, de la gravité qu'impliquent ces pieux recours. Le 14 août 1831, il écrit : « Il faut du cœur pour se jeter dans cette arène. Vous en auriez comme, grâce à Dieu, je m'en sens dans la poitrine. C'est un

moment d'héroïsme civique, de haute vertu politique, c'est le moment de travailler pour une récompense qui ne sera pas de ce monde. » Voici comment il se fortifie dans la mêlée : « Je me lève matin et travaille ou prie, ou pleure en paix, jusqu'à onze heures.... Celui qui m'inspire me soutiendra.... Le seul courage vraiment héroïque est de se brouiller avec ses amis pour leur dire ce qui doit seul les sauver. Hélas! je ne parle pas d'à présent, ceci n'est qu'un jeu, mais je vois venir le temps où Dieu m'appellera peut-être à cette rude mission : *transeat a me calix iste!* ou bien qu'il me donne la force que seul il possède ! » Une lettre du 1er octobre 1835 éclaire, et de quelle clarté d'en haut ! cette évolution politique que les historiens de Lamartine n'ont pas tous voulu comprendre : « Ne sens-tu pas que tout a besoin d'être rénové, car rien ne suffit dans son dépérissement actuel. Bref, je deviens de jour en jour plus intimement et plus consciencieusement révolutionnaire. Il y a deux lois du monde, le repos et le mouvement. Certains esprits, certaines époques sont ordonnés par Dieu pour servir de tous leurs moyens l'une ou l'autre de ces lois divines. C'est à la conscience de juger. Je médite sans cesse, et à genoux, et devant Dieu, et je crois qu'il faut que nous et ce temps-ci nous servions courageusement la loi de rénovation. J'y mets temps, religion, examen, prudence. Puis, une fois le parti pris, j'irai très loin. » Quelques années après, voyant les événements se presser, il dit, le 20 août 1840 : « L'heure des grandes crises, et par

conséquent des hommes courageux, approche. Dites à Mme de la Grange de faire quelque bonne prière pour obtenir du bon Dieu, dont j'aimerais tant être un bon soldat ou même un martyr, qu'il me guérisse deux ou trois fibres de la tête et de l'estomac, qui paralysent toute ma vaillance. » Enfin, à la veille de la grande tourmente, après le banquet donné pour l'auteur des *Girondins*, il écrit ces paroles enflammées où respire toute l'ardeur du combat, d'un combat qui est, pour lui, religieux comme une croisade : « Nous commençons une grande bataille, la bataille de Dieu. Je suis l'horreur des uns, l'amour des autres. Peu importe ! Il faut servir notre maître et nous préparer un viatique pour notre tombeau. Dieu voudrait-il enfin s'aider lui-même à purifier son image parmi les hommes et à faire triompher sa raison sur nos sottises ? Espérons, pas trop, croyons un peu, mais agissons beaucoup. Quant à moi, je ne recule pas. Je me dévoue à Dieu et aux hommes pour Dieu. » On peut juger néanmoins si sa foi militante tourne à la colère et à la dureté : « Que l'Évangile, dit-il, a raison de nous prêcher patience, indulgence et tolérance ! La passion du bien, quand elle est dépourvue de cette douceur et charité divine, fait mal comme une passion du mal. »

Il a fallu montrer avec quelque insistance la qualité des motifs qui ont poussé Lamartine à l'action, parce qu'il nous importe de mettre dans tout son jour cette âme, d'une beauté émouvante, et si méconnue cependant par la prévention des partis. Quel est

le conservateur qui s'anime de cette générosité, quel est le progressiste qui se tempère de cette mansuétude, en entrant dans la vie politique? Il ne faut pas oublier le courage parmi les qualités dont Lamartine fit preuve en se jetant dans l'action, le courage qui consiste à tout braver pour une idée. Victor Cousin lui rendait hommage pour cette vertu, en gardant de son côté une habileté plus mondaine que philosophique, lorsque, pressé de faire une démarche qui exigeait la franchise de l'esprit, il répondait aussitôt : « Allez trouver Lamartine! il brûle de se compromettre ».

Ce n'est pas à dire que le dévouement qui inspirait Lamartine demandât de lui un perpétuel effort contre ses instincts. Le dévouement public était soutenu en lui par le goût de l'action, par cet attrait qui est le signe et la condition de l'aptitude, et qui faisait profondément partie de sa nature. Il n'y a pas lieu de s'étonner si un grand poète comme Lamartine a senti que l'art des vers n'exerçait pas toutes ses facultés. L'étonnement est en général frivole, il est le fait d'une étroitesse d'esprit qui se fixe des cadres pour y restreindre les hommes ou les choses. Au moins serait-il juste de changer notre surprise en admiration, quand nous voyons certains êtres dépasser les limites que notre faiblesse seule leur avait tracées. Notre répugnance à imaginer qu'un poète soit aussi un homme d'État pourrait bien dépendre du point de vue exclusif d'où nous voyons, pour nous, l'importance et l'exigeante difficulté de l'œuvre lit-

téraire. Les vrais grands hommes ont un horizon plus étendu et disposent d'une aisance innée à s'y mouvoir. On doit se souvenir que, durant très longtemps, la théorie a paru une simple préparation pour la pratique, un moyen vers un but, que l'action fut placée bien au-dessus de la vie spéculative, que, presque jusqu'à nos jours, elle a été estimée comme plus noble, que les hommes voués à l'une ont rempli la fonction de maîtres vis-à-vis des autres qui passaient pour des serviteurs : le peuple continue encore à réserver toute sa sympathie et ses consécrations légendaires pour les seuls hommes qui remplissent l'histoire de leurs hauts faits. Si la civilisation nous a appris à reconnaître la valeur pure de la philosophie, de la poésie, de l'art, de la science désintéressée, cela tient sans doute à la complexité croissante, qui se manifeste dans les applications des facultés humaines, et à la nécessité, qui en résulte, de diviser davantage le travail spirituel. Mais, aujourd'hui comme autrefois, la force du génie peut embrasser à elle seule toutes ces régions que les autres se partagent. Et nous-mêmes, si nous y réfléchissons, nous trouverons que, dans la nature des choses, la pensée est le simple début du mouvement qui conduit à l'acte, que toute grande émotion tend à s'accomplir par un fait, que l'arrêt, à un point quelconque, de ce mouvement total dénote un degré moindre de conviction ou une faiblesse relative; et cherchant, dans l'histoire, à qui vraiment l'instinct nous dicte de décerner le nom de grand homme,

nous nous tournerons, comme le peuple, vers les seuls hommes de puissante existence, chez lesquels la force de la pensée ou du sentiment s'est développée jusqu'à l'éclat logique de l'action.

La vie de Lamartine le met au rang de ces natures complètes, au déploiement desquelles on ne peut pas assigner de cadre restreint. Son action, qui se trouva être une action politique, fut trop prolongée pour permettre de la supprimer par hypothèse, et trop noble aussi pour laisser place à un regret. Voudrait-on, dans un remaniement factice de sa destinée, lui enlever le magnifique éclat de 1848, et lui donner en échange un peu plus de perfection dans ses vers? Certes ce serait le diminuer. Or l'action parlementaire fut indispensable pour préparer son rôle dans ces jours exceptionnels. D'ailleurs, imaginer pour lui une autre carrière que celle qu'il suivit, c'est méconnaître ses origines et les profondes impulsions qui le portaient à agir. Lamartine est un gentilhomme français, assez semblable à un homme d'État d'Angleterre, un diplomate et un politique qui possède, outre de grands héritages de terre, de vastes dons de poésie. Ses premiers amis, les plus chers, ceux qu'il a trouvés autour de sa famille, servent leur pays dans des emplois publics. Lui-même pendant dix ans, de 1820 à 1830, gère les intérêts de la France à l'étranger, et il n'est interrompu dans cette activité que par une révolution. Tous ses recueils de vers, après les *Premières Méditations*, renferment des poésies politiques. On a vu que, dès 1815, il

écrivait sur des sujets de cette sorte. En 1826, au moment où il compose les *Harmonies*, et où il prépare son grand poème universel, il dit dans une lettre : « J'ai plus de politique que de poésie dans la tête ». En 1827, il songe à être député. En 1828, il prévoit qu'il pourrait être ministre. Les événements de 1830 et leurs suites obsèdent de nobles soucis son âme patriotique. En 1834, il entre à la Chambre, et dix-huit ans de la belle maturité de sa vie se passent dans l'action publique, qui se termine pour lui, comme pour tant d'autres, au coup d'État de 1851. Quoi de plus contraire à une fantaisie que cette longue constance? N'est-elle pas une preuve de vocation absolue? et, au lieu d'expliquer tant de travaux par un caprice, ne faut-il pas s'émerveiller plutôt de l'activité prodigieuse qui soulevait, sans la moindre tension, tous ces actes et toutes ces œuvres? Nous ne parlons pas même des affaires privées qui l'occupaient, des administrations de grandes terres, ou de ses projets à demi exécutés de vaste agriculture en Orient. Et une réalité si remplie était complétée encore par le rêve : Lamartine concevait pour lui, si la destinée l'avait voulu, une haute carrière militaire.

Il paraît bien certain que la politique, dans les conditions de libre parole où l'a placée la société moderne, convenait mieux que toute autre chose à ses dons actifs. L'éloquence, déjà sensible dans sa poésie, et qui jaillissait naturellement de son immense facilité improvisatrice. demandait à se verser

devant des spectateurs présents, sur des multitudes frémissantes, qu'elle était si apte à séduire par la grâce, à toucher par l'expansion du cœur. L'action peut-être contient spirituellement moins d'essence que la contemplation philosophique ou poétique : et n'est-il pas vrai que l'essence de la pensée et du sentiment se présente chez Lamartine comme étendue et diluée? Ce caractère de son être le portait donc comme tous les autres vers l'activité pratique, bien que toujours d'un ordre élevé.

L'élévation est inévitable chez Lamartine. D'après sa poésie et d'après les mobiles mêmes qui la lui faisaient délaisser, on doit s'attendre à ce que sa politique, sans être aussi loin du réel qu'on l'a prétendu, garde un niveau un peu supérieur à la moyenne. Il avait une haute idée de ce qu'on peut faire socialement pour les hommes, et il mettait de l'âme, même de la religion, dans la politique comme partout. La société humaine lui paraît l'œuvre de l'esprit divin au moins autant que la nature, et le XIX[e] siècle opère à ses yeux un mouvement de rénovation comparable au christianisme ; c'est du christianisme que part pour lui l'inspiration sociale qui a touché à son tour Fénelon et qui s'est déployée, non dans les faits, mais dans les idées de la Révolution française.

Tel est le principe religieux sur lequel s'appuie le programme publié par Lamartine en 1831 sous le nom de *Politique rationnelle*, programme tout à fait remarquable par sa date, par son caractère de large raison, par la fermeté et, à la fois, la complexité des

idées politiques qu'il contient. C'est une synthèse qui embrasse toutes les conditions de l'état social, les bases nécessaires de l'ordre et les desiderata logiques de la démocratie. Ce formulaire, conservateur sans réaction et progressiste sans utopie, manifeste, par l'étendue des besoins divers qu'il prévoit, la portée vraiment philosophique de l'esprit de Lamartine. Il prouve encore combien le poète était préparé pour l'action politique avant de l'aborder. Et enfin, il jette un jour lumineux sur la manière dont il a conduit cette action, si bien qu'on ne peut pas la comprendre, si on ne se reporte pas à ce dessin tracé d'avance, et qu'on l'a peu comprise en effet, faute de tenir compte de ce plan étendu. Lamartine est resté fidèle à ce programme, en n'y laissant faire par les événements que d'assez légères retouches, et, si son attitude a paru varier, c'est qu'il se portait tour à tour sur les points les plus menacés du vaste ensemble qu'il avait tout d'abord défini. La *Politique rationnelle*, dès cette date de 1831, si peu de temps après la chute de la monarchie traditionnelle, si longtemps avant la révolution de Février, propose pour la constitution de l'État les articles suivants : un gouvernement de discussion à forme parlementaire « avec un roi ou un président à sa tête, peu importe » ; une seule assemblée de représentants, parce que la France ne possède plus d'aristocratie où puisse se recruter une autre chambre ; la liberté de la presse ; la liberté de l'enseignement ; la séparation de l'Église et de l'État par respect pour la reli-

gion, idée qu'exprime déjà Lamartine dès 1826; le suffrage universel, mais à plusieurs degrés; le pouvoir centralisé dans sa force, afin d'agir efficacement pour l'ordre et le progrès; les relations étrangères pacifiques; l'abolition de la peine de mort; la charité sociale. En 1847, Lamartine répétait encore le même programme. Dans l'intervalle il ne l'avait trouvé réuni tout entier dans aucun des partis qui divisaient la Chambre : l'un demandait bien la réforme électorale comme Lamartine, mais il tendait trop à affaiblir le pouvoir que Lamartine voulait fort; l'autre gardait une politique de paix à l'étranger, mais combattait toute pensée d'avenir à l'intérieur; Lamartine rencontrait le souvenir de Robespierre chez quelques-uns, l'imitation de Bonaparte chez quelques autres, son idéal nulle part. Aussi resta-t-il en dehors des partis, tous trop exclusifs, trop spécialisés à ses yeux, trop éloignés de cette synthèse qui convenait à sa nature dans la politique, comme dans la religion, comme dans la vie.

Pour présenter sous ses faces multiples sa conception du gouvernement des hommes, pour soutenir les divers articles de son programme, Lamartine dut déployer une activité extraordinaire, et il y suffit. On le vit traiter les problèmes sociaux, soulever les questions politiques, se mêler aux débats d'affaires, et s'épancher encore dans des réunions cordiales de compatriotes ou d'admirateurs.

C'est sous le nom de « parti social » qu'il désigna dès le début le groupe qu'il aurait voulu réunir. Il

propose, en effet, ou soutient toutes les mesures qui peuvent servir au bien du plus grand nombre et introduire la charité dans la loi. Il parle pour la revision des octrois, des contributions indirectes et des traités de commerce dans un sens démocratique, sur les caisses d'épargne, sur les caisses de retraite pour les ouvriers, contre la peine de mort, sur le régime des prisons, pour l'émancipation des esclaves, pour les enfants trouvés. De tels efforts pour soulager la misère matérielle ou morale manifestent la bonté de son cœur. S'il s'applique aux questions ouvrières, c'est qu'il aperçoit bien le changement qui s'opère de nos jours dans les conditions de la vie humaine, changement qui, d'ordinaire, ne flatte pas le goût des poètes; lui, il ne maudit pas le règne de l'industrie, il l'accepte avec son habituelle ouverture d'intelligence, mais il veut l'ennoblir, et il indique l'inspiration d'où sortira le remède aux maux qu'elle entraîne : « Le monde devient industriel? Eh bien! il faut donner une âme à l'industrie, et prévenir ainsi son plus grand vice, l'endurcissement du cœur.... La société doit intervenir avec toute la force d'administration et de réparation qui lui appartient, pour placer toujours et partout une assistance à côté d'une nécessité, un salaire momentané à côté d'une cessation de travail.... » Et il n'oublie pas les dispositions morales que rien ne supplée dans une société trop complexe pour être parfaite, il recommande « la charité en haut, la résignation en bas ». L'esprit d'équilibre

qui était en lui le prémunissait contre les idées de désorganisation sociale, si nombreuses et si hardies de son temps. Il était radical, si l'on veut, mais aussi radical comme conservateur que comme progressiste, c'est-à-dire qu'il reconnaissait tous les principes. La famille et la propriété, il les a toujours défendues, non seulement en exposant la nécessité de ces institutions, mais aussi en faisant ressortir leurs effets sur la vie du cœur.

Les auditeurs plus ou moins bienveillants du poète admettaient bien à la rigueur qu'il montrât ces préoccupations sociales, à cause des allures de sentiment qu'elles comportent; mais volontiers ils auraient borné là son rôle public. Lamartine ne l'entendait pas ainsi. Il connaissait et on lui faisait assez sentir la gêne de sa gloire. Il savait que l'enthousiasme suscité par lui dans une autre sphère se tournait ici en prévention. Il se gardait de fortifier le préjugé en se spécialisant dans les problèmes où la sensibilité trouve place. La politique d'ailleurs l'attirait autant que les questions sociales; le souci du pain du pauvre ne l'entraînait à aucun sacrifice de la liberté, comme le goût de la dignité individuelle ne lui faisait pas perdre de vue la nécessité d'un pouvoir fort. Une des réformes qu'appelait le plus vivement son désir de justice, c'était la réforme électorale, la question sans doute la plus importante du règne de Louis-Philippe, puisque c'est celle-là qui entraîna la chute de la monarchie. Le gouvernement de la classe moyenne, la richesse comme

signe unique de la capacité, cette rigueur singulière qui excluait de l'électorat des hommes comme Victor Cousin, tout cela choquait fort Lamartine et répugne, en effet, au sens commun. On sait que rien ne put vaincre la résistance de Guizot sur ce point. Lamartine opinait toujours pour l'extension du suffrage; c'était chez lui un principe ferme dont la tactique des partis ne le faisait pas dévier; pendant la session de 1842 il se trouva avec la gauche pour réclamer dans ce sens un progrès modeste, l'adjonction de la liste du jury, et avec le gouvernement pour conserver l'éligibilité aux fonctionnaires; on lui a reproché cette double attitude comme inconséquente, faute de remonter à l'idée générale qui la lui dictait; c'était lui plutôt qui évitait de se contredire, en se refusant à diminuer le nombre des éligibles, au moment où il voulait augmenter le nombre des électeurs : il défendait dans les deux cas la largeur du suffrage. Ses vœux d'ailleurs n'allaient pas jusqu'au suffrage universel direct, comme on l'a dit à tort; il proposait expressément le vote à deux degrés; à la veille de 1848, dans sa déclaration de principes du 21 octobre 1847, il réclame l'extension du droit électoral sous forme d'assemblées primaires nommant les délégués qui choisiraient le député. Nous verrons plus tard comment fut inauguré le suffrage universel tel qu'il existe aujourd'hui, sans que Lamartine ait rien fait pour préparer le triomphe de cette nouveauté. — Partisan de la liberté de la presse, il s'élève contre les lois de Septembre et ne

cesse pas d'en demander l'abrogation. — Il voulait aussi l'enseignement libre, mais en conservant l'Université, qui devait participer de la force de l'État pour offrir un modèle à l'imitation. — Mais l'État, pour lui, n'était pas apte à enseigner la religion; il désirait rendre à l'Église l'indépendance de son domaine sacré. C'est une de ses premières idées politiques et une de ses plus chères. Le pouvoir lui paraît nuisible dans cette sphère intime, il repousse son intervention dans les choses spirituelles. — Il le trouve à sa place dans l'ordre des intérêts matériels, par exemple pour construire les chemins de fer, dans une administration forte et centralisée, dans la prérogative royale ou présidentielle, partie intégrante d'un État représentatif, qu'il défend contre la coalition de 1839. — Il y a loin de là au goût du despotisme, si loin que Lamartine peut être considéré comme l'adversaire le plus constant de Napoléon et du type napoléonien. C'est cette différence d'idéal qui lui a inspiré un chef-d'œuvre oratoire, l'admirable discours du 26 mai 1840 sur le retour des cendres de l'Empereur, discours plein de hauteur, de véhémence, et des plus sûres prévisions jetées vers l'avenir. Encore le poète avait-il, à la tribune, modéré la fougue de ses sentiments, qu'il exhale ainsi dans sa correspondance : « Quant à mon opinion sur Bonaparte, je ne suis pas aussi sage que tu crois. Je n'ai pas d'opinion sur cet homme qui incarna le matérialisme dans un chiffre armé : je n'ai que haine, horreur, et, le dirai-je?

mépris! oui, mépris, et mépris pour ceux qui l'admirent. » Aussi se montre-t-il l'adversaire de toutes les imitations, de tous les souvenirs qui, sous le régime pacifique de Louis-Philippe, se rattachaient imprudemment à la légende napoléonienne. — La question des fortifications de Paris donna lieu encore à Lamartine d'exprimer sa défiance du despotisme : il redoutait qu'un pouvoir ennemi de la liberté n'eût la tentation d'employer ces murailles nouvelles pour étouffer et abattre de justes revendications. Mais comme son regard ne s'en tenait pas à un point de vue, comme il n'était pas absorbé dans un parti, il pensait que le peuple, aussi bien qu'un tyran, pouvait abuser des forteresses parisiennes; sa vaste imagination, anticipant sur les époques, voyait et décrivait le trouble étrange qu'un siège jetterait dans les masses d'une population impressionnable, les rumeurs qui la rendraient inquiète, la fièvre qui l'agiterait, les émeutes incessantes où elle se laisserait emporter. Ces discours de Lamartine ressemblent à une histoire écrite d'avance. Il prétendait avoir l'instinct des masses; cet instinct et la force du génie politique ne le rendaient-ils pas prophète, quand il montrait la sédition victorieuse dressant ses fusils sur les murailles que l'on élevait pour elle? Lorsque M. Thiers dut abandonner les fortifications de Paris, son propre ouvrage, aux bataillons de la Commune, il se rappela sans doute ces avertissements qu'il avait reçus avec négligence, comme ne venant que d'un poète.

Dans ces discours de Lamartine contre l'armement de la capitale, comme dans tant d'autres de ses avis politiques, on rencontre bien des idées, des considérations frappantes. Aucune ne le caractérise aussi bien que les pensées où s'exprime ce qui constitue le fond de son être dans toutes ses manifestations, à savoir son spiritualisme; par exemple lorsque les murs qui protègent le soldat lui paraissent peu de chose auprès du courage qui l'anime : « Les forces vives des nations valent mieux que leurs places fortes. Qu'est-ce que des murs? des embarras à garder souvent. Les armées sont des murs qui marchent, des murs intelligents, des murs de feu et d'âme qui avancent, qui se déplacent... »; ou bien lorsque, dénonçant au pouvoir la vanité des précautions, il s'écrie, comme s'il prédisait les faibles défenses des journées de Février : « Il y a une artillerie qui est de force à lutter contre les canons du despotisme : c'est l'esprit public, c'est l'opinion! il n'y a pas de puissance matérielle contre l'explosion de l'âme d'un grand peuple. Le cœur de l'homme est la plus grande et la plus incompressible de toutes les forces de la création. Quand il éclate, il emporte tout. » Le spiritualisme anime toute la poésie de Lamartine et suggère le choix de ses images. C'est encore cette doctrine qui forme la base de sa politique et relie, comme un élément plus général, les principes d'apparence éparse posés dès l'origine dans la *Politique rationnelle*. Pour la thèse de l'indépendance de l'Église, la conséquence est

évidente : l'esprit doit rester libre de souffler où il veut. Quand Lamartine refuse de reconnaître la richesse comme le seul titre à la dignité politique, quand il déclare le cens un signe trop matériel de valeur parmi les hommes, il applique plus logiquement que Guizot la philosophie qui leur était commune. Le pouvoir doit être fort dans sa sphère, mais c'est pour opérer plus efficacement le bien, « la volonté de Dieu ». Lamartine ne cesse de demander au gouvernement d'avoir une idée, un principe, différent de la simple résistance qui n'exige pas des hommes et pour laquelle « une borne suffirait », de se conduire et de conduire la France sous une impulsion morale. Le manque d'une telle direction est son grief essentiel contre la monarchie de Juillet; l'espoir d'animer ce régime le place à ses heures dans les rangs ministériels; l'impossibilité d'y faire naître la moindre ferveur le rejette du côté de l'opposition. C'est par spiritualité que Lamartine conseille de donner la prépondérance aux lettres sur les sciences dans l'enseignement public. C'est le même motif qui lui fait chercher le véritable rôle de la France et le remède à « l'ennui » dont elle souffre, non pas dans les distractions de la guerre, mais dans le mouvement généreux des idées. C'est enfin l'esprit, c'est l'âme qui le dresse debout en face de Napoléon, pour combattre, dans le vainqueur de l'Europe et le séducteur des poètes, un symbole de force matérielle qui n'a jamais conquis son imagination éprise d'une autre grandeur.

Ce même spiritualisme, d'où proviennent les pensées politiques de Lamartine, pénètre aussi la forme de ses discours, les détails de ses expressions oratoires. En général, son style parlé se présente avec les mêmes caractères, se décore des mêmes charmes que son style écrit, dans la mesure qui convient aux divers genres. Comme l'éloquence se répandait souvent dans sa poésie, la poésie parfois brillera dans son éloquence. Et comme sa poésie était merveilleusement aisée, son éloquence sera souverainement facile. Animé par la parole, par la communication directe avec des hommes vivants, l'orateur fécond rencontrera, dans un éclair d'évidence, des idées nouvelles, des motifs instantanés que la réflexion ne lui avait pas fournis. L'homme figurant tout entier, avec tout son être, dans l'action oratoire, et cette action liée au moment, à l'heure qui passe, ne permettant pas de se reprendre pour se corriger, les dispositions variables de la personne influent sur la valeur de son éloquence. Il y a des inégalités entre les discours de Lamartine. Fréquemment ils se déploient en des périodes d'une étendue puissante et heureuse qui rappellent les larges strophes à rimes répétées de ses poésies. Ils vont quelquefois d'un cours un peu incertain qui laisse la pensée s'amollir, tandis que la parole continue toujours. Mais souvent ils jaillissent avec un élan extraordinaire où se rassemblent toutes les forces de l'âme et toutes les clartés de l'esprit. Bien des morceaux oratoires ou des écrits politiques de Lamartine méri-

tent par leur valeur d'art de survivre au jour et à la circonstance. Parmi ceux qui appartiennent à l'espèce banale des professions de foi ou des remerciements aux électeurs, il en est qui, émanés d'un seul souffle, déroulés d'un seul mouvement continu, comme tant de poésies de Lamartine, sont en même temps des modèles de grâce, de courtoisie digne, d'élégante bonté. La richesse morale de Lamartine se déverse abondamment dans ces heures passagères où il met son âme, et s'exprime d'un style harmonieux, avec des ornements naturels, des métaphores rajeunies sur ses lèvres, des images allégées et discrètes, qui sont une joie pour le goût.

A la Chambre, devant une bourgeoisie positive et des hommes d'État dédaigneux, lui qui n'emploie jamais l'ironie, il se surveille, il garde dans son âme ses sentiments trop intimes et ferme ses mains débordantes de fleurs. Il épanche davantage sa tendresse et sa magie dans l'atmosphère de fête que lui font l'accueil unanime de ses compatriotes ou les ovations des villes enthousiastes. C'est à Mâcon, parmi ses souvenirs de famille, qu'il répond aux échos de sa renommée, en mettant plus haut ses efforts de politique bienfaisante, en invoquant le nom de sa mère, et citant ce conseil qu'il a reçu d'elle : « Ne cherchez pas à être grand, mais à être bon! Ne cherchez pas à être célèbre, mais à être utile. » C'est encore dans sa ville natale, devant la Société des horticulteurs de son pays, qu'il prononce les deux allocutions de l'automne 1846 et de

l'automne 1847, brillantes improvisations sur le charme des jardins, élévations religieuses vers la Providence qui leur ménage la sève, douces réminiscences des affections retrouvées tout près de là. dans le petit enclos de Milly, ravissantes effusions d'un orateur-poète qui sait parler aux hommes simples le langage des sentiments généraux en l'ornant de grâces délicieuses, parce que chez lui la beauté n'est que le rayonnement de la tendresse.

L'illustre député de Saône-et-Loire se permettait rarement ces envolées de sentiments ou d'images. Il s'appliquait au contraire aux questions les plus techniques : il intervenait par exemple dans les débats sur la conversion des rentes, sur les sucres, sur la navigation de la Seine, sur l'association des bassins houillers; et ces efforts, que d'ailleurs il déclarait faciles, réussissaient, il faut le croire, à voiler suffisamment sa poésie pour ses collègues de la Chambre, puisque, à un moment, il est nommé par eux président de la commission des chemins de fer.

Tel apparaissait Lamartine à la veille de 1848. Resté en dehors des partis pour les embrasser tous, unissant l'expérience parlementaire dans les corps d'État avec un immense prestige poétique dans le pays, homme exceptionnel, peut-être unique dans l'histoire, d'une largeur de dons extraordinaire, où la beauté de l'âme dominait, il était prêt à jouer un rôle exceptionnel comme lui, à gouverner un peuple par la seule force de la persuasion généreuse.

Et ce qui n'est pas moins notable dans ses facultés,

c'est l'instinct de divination par lequel il pressentait ce rôle à la fois éclatant et utile, c'est l'esprit de suite avec lequel il s'y préparait. Dès avant la Révolution de 1830, dans son discours de réception à l'Académie, il trace un portrait de l'homme d'État dans les temps de crise, qui ressemble à l'image de son rêve bien plus qu'à l'administrateur Daru. En 1831, dans cet écrit fécond de la *Politique rationnelle*, comme s'il prévoyait les soulèvements désordonnés de 1848, il peint le modèle du héros pacifique qui les domptera : « Faute d'un homme, d'un homme complet dans l'intelligence et la vertu, fort de la force de sa conviction, Bonaparte de la parole, ayant l'instinct de la vie sociale et l'éclair de la tribune, comme le héros avait celui du champ de bataille, capable de nous conduire par la persuasion de son éloquence et la domination de son génie, faute de cet homme, l'anarchie peut être là, vile, hideuse, rétrograde, démagogique, sanglante.... » Sous une forme plus modeste, quand il parle directement de lui, dans sa correspondance, on retrouve les mêmes prévisions d'événements futurs et l'attitude qui doit y préparer. En février 1838, lorsque, en effet, il intervenait dans les questions de toutes sortes ainsi qu'un premier ministre, il écrit : « Je n'accepterai pas de rôle dans les pièces parlementaires que nous jouons. J'en ai pris un excellent, et que tout le monde commence à confesser grand et fort dans l'avenir, c'est celui de ministre de la haute opinion philosophique, libérale, honnête et gouvernementale... ; garder une expec-

tative lentement, largement, rationnellement dessinée ; créer une force et attendre le jour où les affaires viendront la chercher par une nécessité évidente et invincible.... » Et le 10 octobre 1841 : « Il est à croire qu'un grand flot de terreur me jettera au timon brisé. Je persiste dans cette pensée : une tempête ou rien. » Dans une lettre du 10 février 1843, il prophétise : « Dans cinq ans nous aurons les idées et la France ». Cinq ans! sa prédiction se trompe de deux semaines. Le 20 mars de la même année, il songe gravement, en voyant venir l'orage : « Les révolutions paraissent devenir inévitables sous les conséquences des fautes commises. Alors comme alors! Mais je ne veux pas y avoir concouru. Je sais ce que c'est qu'un peuple échappé. Je m'y opposerai de toutes mes forces.... Le temps est plus chargé d'électricité qu'on ne croit. Il faut s'approcher de la foudre pour la soutirer et la diriger. » Est-ce parce qu'il s'était placé sur les hauteurs de la philosophie politique? est-ce par cet instinct des impulsions populaires qu'il se reconnaît quelquefois? Il est certain qu'il avait vu juste et que la destinée lui remit le rôle de glorieuse bienfaisance qui lui convenait.

La France alors ressemblait par bien des points au chef prestigieux qu'elle se donna. C'était une époque de fermentation intellectuelle, de sentiments généreux, d'espérance en l'avenir social, de confiance un peu mystérieuse et d'amour à l'égard du peuple, d'expansion d'idées, qui débordaient l'étroit gouvernement de la classe moyenne, et que la Répu-

blique démocratique, croyait-on, allait satisfaire. Lamartine représentait bien ces forces idéales qu'on avait eu le tort de méconnaitre, et cet enthousiasme plein d'optimisme, avec les tempéraments que son origine, l'étendue de son programme politique, sa fermeté conservatrice, apportaient vis-à-vis des excès. Il régna, peut-on dire, par la sympathie et l'acclamation universelles.

Ce fut étrange et court, de février à juin 1848, un incessant orage, une crise de quatre mois, mais d'importance capitale comme peu d'années d'un peuple, tempête sociale toute pleine d'événements, de drames, d'idées soulevées, d'institutions fondées, et où un poète homme d'État, exemple unique dans l'histoire, déploya des merveilles d'héroïsme, de sagesse et d'abnégation, où son éloquence remplaça à elle seule la force matérielle de l'État dissous.

Les journées de février éclatent, amenées par l'agitation des banquets réformistes. Lamartine s'était tenu à l'écart de cette campagne, et il avait assisté en témoin à la révolution. Le 24 février, il arrive à la Chambre. La garde nationale n'a pas défendu le trône, l'armée s'est laissé désorganiser, le roi est en fuite. Les partisans de la monarchie proposent la régence de la duchesse d'Orléans; les républicains, timides encore, offrent à Lamartine d'être le ministre de cet interrègne, de gouverner la France sous le nom d'une femme et d'un enfant. Quel appât pour son ambition, s'il en a, pour sa rêverie poétique, même pour ses sentiments chevaleresques! Il refuse.

Le pouvoir qu'un roi expérimenté n'a pu garder sera-t-il plus solide dans ces conditions d'affaiblissement? Ce semblant de solution, c'est l'anarchie prolongée, la perte de la France. D'ailleurs la Chambre peut-elle, sur une question constitutionnelle, suppléer au vœu du pays? Devant les représentants mêlés aux insurgés, il monte à la tribune et soutient la nécessité d'un gouvernement provisoire qui consultera la nation sur la forme politique qu'elle entend revêtir. Élu membre de ce gouvernement, il court avec ses collègues occuper l'Hôtel de Ville, citadelle de Paris, qu'il faut tenir, il le sait bien, pour que Paris n'opprime pas le gouvernement de la France.

Mais l'intervention du peuple ne s'arrête pas devant un pouvoir improvisé. La nuit de l'Hôtel de Ville est tumultueuse. Dès le lendemain les masses des faubourgs se rassemblent, grossissent, exigeant que la révolution politique devienne aussitôt une révolution sociale, avec un signe nouveau qui la caractérise, le drapeau rouge. Le précaire gouvernement qui vient de naître n'a pas de défense; la garde nationale s'est dissoute; les soldats, désarmés, débandés, ou cernés dans les casernes, ne peuvent apporter aucun secours. Comment fera-t-on reculer en plein élan révolutionnaire une population frémissante de sa victoire? Après de longs efforts pour percer la foule, Lamartine paraît sur la place; pressé de toutes parts, menacé, il élève la voix, il s'adresse au bon sens du peuple, il demande du temps pour opérer les réformes, il dit la gloire du drapeau tricolore; et le

drapeau rouge s'abaisse, la foule peu à peu se retire : le courage et l'éloquence ont triomphé. Peu d'hommes modernes ont été dignes de figurer une grande idée dans une de leurs actions : Lamartine a représenté, dans la journée du Drapeau rouge, la victoire de la pure force morale sur la force matérielle; aussi son attitude de ce jour, grâce au symbolisme qu'elle renferme, apparaît en pleine histoire contemporaine avec tout le prestige et le merveilleux de la légende [1].

Dès le 26, le gouvernement provisoire proclame la liberté de la presse, l'abolition du cens électoral, l'affranchissement des noirs, l'abolition de la peine de mort en matière politique. Cette dernière mesure surtout a une signification profonde, inspirée par Lamartine : elle veut dire que la Révolution nouvelle sera pure de sang, que le spectre de 1793 est écarté, que la Terreur ne reviendra pas. Lamartine voulait plus, il voulait effacer la peine de mort, même en matière de droit commun, pour déshabituer le peuple du sang, et enlever tout prétexte aux haines politi-

1. L'éclat de cette journée recevrait quelque altération, s'il fallait admettre comme exact le récit de M. de Falloux, d'après lequel Lamartine aurait été partisan du drapeau rouge et ne l'aurait combattu que comme porte-parole de la majorité du gouvernement. Mais M. de Falloux n'est pas un témoin direct, la version qu'il relate lui a été transmise en passant par plusieurs personnes; de plus, il ne l'a fait connaitre que longtemps après l'événement. Louis Blanc, au contraire, membre du gouvernement provisoire, dans son *Appel aux honnêtes gens* publié en 1849, raconte les faits tels qu'ils sont généralement connus; il rapporte même le débat qui s'éleva au conseil entre Lamartine et lui, lui tenant pour le drapeau rouge et Lamartine pour le drapeau tricolore.

ques en faisant disparaître l'échafaud du sol français. En attendant, il prenait toutes les précautions pour sauvegarder la fuite du roi. Les enseignements de l'histoire qu'il avait étudiée et écrite se dressaient vivants en lui au moment où, à son tour, il faisait de l'histoire. La révolution de 1848, entre les mains du poète homme d'État, fut une correction épurée, idéalisée, de la première Révolution ; à l'image atroce et sanglante que lui avait montrée un récent passé, il opposa une création magnanime et douce, tirée du même peuple parmi des circonstances analogues : son œuvre gouvernementale laisse saisir cette intention, porte la marque de ce beau travail en bien des traits, qui sont les retouches heureuses opérées par un noble artiste sur une réalité qui le choque.

Lamartine n'avait jamais été partisan de la guerre, et malgré les griefs de son libéralisme contre la monarchie de Juillet, il n'avait pas suivi l'opposition dans ses attaques contre les allures pacifiques de ce gouvernement. De nouveaux motifs maintenant lui font redouter les complications de la politique extérieure. La lutte armée contre l'Europe n'avait-elle pas excité les passions, aigri la défiance, multiplié les prisons et la mort pour les suspects? C'est pourquoi Lamartine, chargé des affaires étrangères, adresse le 6 mars le manifeste aux puissances, ce document à la fois doux et fier, où les droits de la patrie s'harmonisent avec les devoirs envers l'humanité.

Lamartine ne se spécialise pas dans un ministère.

Toute spécialité serait contraire à sa nature, à son rôle jadis rêvé, aujourd'hui réel. Il conçoit l'idée de la garde mobile, recrutée parmi la jeunesse des faubourgs, pensée hardie, inspirée par un optimisme confiant, qui se trouva juste, et qui eut pour effet d'intéresser à l'ordre les éléments habituels du désordre. Appliquant son principe que la charité sociale s'impose en temps de crise, il approuve l'ouverture d'ateliers nationaux pour les travailleurs sans ouvrage. Chaque jour il reçoit au seuil de l'Hôtel de Ville d'incessantes députations, corps de métiers, sociétés politiques, comités d'étrangers, qui viennent apporter au gouvernement provisoire leur adhésion et leurs vœux. Il est la voix et le cœur sympathique de ce gouvernement, il trouve sa joie dans la communication avec le peuple, sans oublier les nécessaires réserves de la politique, et sa parole, naturellement flottante, enveloppe d'une incertitude favorable des perspectives qui ne doivent pas être fixées.

Cependant il sait se maintenir ferme dans sa ligne de modération entre les extrêmes et de justice envers tous les partis. Quand une circulaire de Ledru-Rollin semble exiger pour l'assemblée future « des républicains de la veille et non du lendemain », Lamartine fait proclamer par le gouvernement l'entière liberté des électeurs. C'est alors que fut prise une mesure grave, la décision que l'Assemblée constituante serait nommée par le suffrage universel direct de tous les citoyens. Lamartine, nous l'avons vu,

n'avait jamais réclamé ce mode de votation; il en avait au contraire montré, à son point de vue spiritualiste, les inconvénients, c'est-à-dire la domination du nombre sur l'intelligence, et il avait toujours voulu que le suffrage s'éclairât en s'élevant de degrés en degrés. Il adhéra après la révolution de Février à l'extension absolue du droit électoral. Il faut dire que le gouvernement annonçait en termes exprès comme « une loi provisoire » la mesure qui décrétait la nomination de l'Assemblée constituante par le suffrage universel. Les hommes qui s'étaient trouvés chargés du pouvoir par la victoire d'une émeute, et qui voulaient en majorité remettre au plus tôt le gouvernement entre les mains d'une assemblée régulière, ces hommes pensèrent sans doute qu'ils n'avaient droit d'organiser l'élection qu'au moyen d'une loi simple, la plus simple possible, et que, dans les circonstances présentes, l'autorité de l'Assemblée devait s'appuyer sur la base la plus large. C'était à la Constituante qu'il appartenait, elle qui avait le temps de la réflexion, de modifier la loi d'urgence d'où elle était sortie. Elle ne le fit pas, et personne ne le lui proposa; quand on en vint à l'institution électorale, le principe du suffrage universel direct fut admis sans être discuté. La responsabilité en incombe, non pas à un homme, ni à quelques hommes, mais à tous les partis, toutes les opinions et tous les régimes ayant des représentants à l'Assemblée.

Les clubs qui menaient le peuple, voulant garder

la domination de la France par la capitale, voyaient avec déplaisir s'approcher la date des élections, même faites par le suffrage universel. Lamartine, au contraire, se souvenant du pouvoir usurpé jadis par la Commune de Paris, se hâte d'appeler la représentation entière du pays. Le conflit éclate le 17 mars. Des bandes formidables entourent l'Hôtel de Ville, demandant à la fois plusieurs concessions dont le lien est trop visible : l'éloignement de l'armée, l'ajournement des élections de la garde nationale, l'ajournement des élections pour l'Assemblée constituante. Lamartine, dans son honnêteté politique, n'a qu'un but, la réunion de l'Assemblée, qui mettra fin pourtant au rôle exceptionnel, fait pour lui, de conducteur de peuple. Pour atteindre ce but, inséparable de son abdication, il brave l'impopularité, il s'offre à la mort avec le même héroïsme que dans la journée du Drapeau rouge. Descendu de nouveau parmi la foule houleuse, il s'écrie : « Si vous me commandiez de délibérer sous la force, et de prononcer la mise hors la loi de toute la nation, qui n'est pas à Paris, de la déclarer pendant trois mois, six mois, que sais-je? exclue de sa représentation et de sa constitution, je vous dirais ce que je disais à un autre gouvernement il y a peu de jours : Vous n'arracheriez ce vote de ma poitrine qu'après que les balles l'auraient percée! » En effet, le 20 février, pour défendre le droit de réunion contre la monarchie, il s'est approprié les paroles de Mirabeau; maintenant il répète encore ces fières protestations, mais en les adres-

sant à la tyrannie du peuple. C'est bien, dans tout son courage, l'homme promis par la *Réponse à Némésis* :

> Le joug, d'or ou de fer, n'en est pas moins honteux!
> Des rois tu l'affrontas, des tribuns je le brave;
> Qui fut plus libre de nous deux?

Après sa nouvelle victoire, il prend des mesures pour éviter à la cause de l'ordre la nécessité de ces triomphes précaires. Il rappelle dans Paris l'armée qui protégera les délibérations de l'Assemblée. Il négocie avec Caussidière; dans des rencontres privées il essaye son charme de persuasion sur les chefs ou les inspirateurs des mouvements populaires, Sobrier, Blanqui, Raspail, Cabet, George Sand. Il continue à haranguer les députations cordiales qui se succèdent chaque jour devant l'Hôtel de Ville.

Malgré ses efforts de toute sorte, malgré son habileté pour prévenir et son courage pour réprimer, l'ordre ne se rétablit pas. Le 16 avril, un nouvel assaut, dirigé surtout contre lui et contre les membres modérés du gouvernement, est tenté par les forces révolutionnaires. Mais la défense est à ce moment mieux organisée, les manifestants hostiles ne peuvent approcher du siège du gouvernement.

Enfin, le 23 avril, la France vote. Lamartine, qui n'a posé nulle part sa candidature, est élu dans dix départements et en tête des représentants de la Seine; ces suffrages et les votes isolés qui se portent

vers lui forment une acclamation de trois millions cinq cent mille voix. Beaucoup de candidats s'étaient présentés en invoquant le patronage de son nom; un d'eux disait dans sa circulaire : « Cet homme est pour moi une religion; si le péril revenait sur lui, je le couvrirais, ma poitrine irait au-devant des balles ». Sa popularité est à son comble. Des groupes enthousiastes veulent arracher le poète de l'Hôtel de Ville et l'établir aux Tuileries. Des gardes nationaux parcourent les rues en criant : « Vive le roi Lamartine! » Un observateur de l'esprit public, Sainte-Beuve, écrit cette note : « Les mêmes gens qui, hier encore, auraient voulu lapider Lamartine à cause de ses *Girondins* et de ses discours de Mâcon, lui élèveraient aujourd'hui des autels ». L'Assemblée constituante partage le sentiment universel; elle sanctionne de son autorité légale l'usurpation de février en déclarant que le gouvernement provisoire a bien mérité de la patrie, et cette récompense civique paraît s'adresser surtout à Lamartine, car, le 6 mai, lorsque, venant de lire au nom du gouvernement le rapport sur la situation de la France, il descend de la tribune et passe devant les rangs des députés, l'Assemblée tout entière se lève pour lui faire honneur.

Élevé ainsi au faîte de la popularité, adoré des masses pour ses sentiments généreux, soutenu par les instincts conservateurs auxquels sa fermeté avait donné de sûrs gages, entouré d'un prestige personnel que tout le monde maintenant lui pardonnait, que

serait le destin de Lamartine, au moment où l'Assemblée, sagement républicaine comme lui, allait constituer et sans doute déléguer le pouvoir? Il était, semble-t-il, en situation de tout obtenir. Le premier rang dans l'État, une fonction unique s'offraient à lui. Beaucoup le pressaient d'exercer à lui seul le pouvoir exécutif de la République. C'était un rôle supérieur à celui qu'il avait décliné le 24 février, lorsqu'on lui proposait le ministère d'une régence. Il faut voir, dans son *Histoire de la Révolution de 48*, les divers motifs, tous nobles, élevés, patriotiques, qui le décidèrent encore à un refus, désintéressé de toute ambition. Le principal de ces mobiles fut un besoin de concorde, le désir de ne pas diviser la République à ses débuts, de concentrer toutes ses forces en un faisceau résistant. Dans son discours du 9 mai, il soutint devant l'Assemblée les avantages d'un pouvoir exécutif à plusieurs têtes, et laissa entendre qu'il n'accepterait pas d'être séparé de ses collègues du gouvernement provisoire, et, en particulier, de celui que redoutait le plus la majorité de l'Assemblée. L'exclusion de Ledru-Rollin, aux yeux de Lamartine, devait augmenter les chances des insurrections futures, et il voulait de son côté tout faire d'avance pour les prévenir. L'Assemblée convaincue, mais non sans mauvaise humeur, témoigna cette disposition à Lamartine en lui donnant, par le nombre de ses suffrages, le quatrième rang dans la Commission exécutive, et laissant Ledru-Rollin au dernier. De ce jour commence le déclin

rapide de sa popularité. Il subit le sort de tous les hommes politiques qui aiment les voies moyennes et se dérobent aux étroitesses de parti. Quand les désordres persistants de la République poseront ce dilemme à la nation, ou maintenir quand même ce régime, ou chercher un pouvoir plus fort, les républicains ne trouveront pas Lamartine assez républicain et les conservateurs voudront le dépasser en réaction ; il sera abandonné de tous. En attendant, il fait son devoir le 15 mai comme membre du pouvoir exécutif; il défend l'Assemblée contre ses envahisseurs, et il chasse de l'Hôtel de Ville le gouvernement factieux qui s'y était installé. Il combat comme toujours le péril démagogique, et, prévoyant que le péril despotique en sortira, il demande le bannissement de Louis-Napoléon. Il prend avec Cavaignac, nommé ministre de la guerre, les précautions de défense contre les émeutes futures. Et quand elles éclatent plus formidables que jamais, quand les journées de Juin viennent porter le coup fatal à la République, sentant que son œuvre est perdue, qu'il ne peut plus la sauver, il veut mourir. Il s'avance à cheval au pied des barricades, il tente en vain l'effet de sa parole sur ces emportements de peuple que naguère il séduisait. S'il était mort ce jour-là, la légende historique de la journée du Drapeau rouge se serait accomplie par un autre symbole, le symbole de l'idée succombant à la violence ; il aurait représenté jusqu'au bout un Orphée de notre civilisation, ayant charmé quelque temps les fureurs, et

devenant à son tour la proie des Ménades politiques. Il ne trouva pas la mort qu'il appelait; mais justifiant sous les balles des insurgés son insistance à garder uni le faisceau de la République, il put dire à un membre de l'Assemblée qui le suivait : « J'ai perdu ma popularité quand je vous ai suppliés de mettre Ledru-Rollin avec nous; il importait qu'il fût des nôtres pour les jours que je voyais venir ». Que serait-il arrivé, en effet, par l'accroissement de l'émeute ou la diminution de la résistance?

L'insurrection amena la chute de la Commission exécutive; le pouvoir fut remis au vainqueur, le général Cavaignac. La confiance en la pure force morale, déjà très ébranlée au 15 mai, achève de se perdre en juin. Le désordre a persisté; la démagogie parisienne, le socialisme sectaire que la France n'accepte pas, sont devenus de plus en plus menaçants. Le prestige de l'éloquence généreuse n'a pas suffi pour les arrêter, l'enthousiasme de la nation a été déçu, le niveau des sentiments optimistes a baissé : le rôle de Lamartine est fini. Pendant quatre mois de règne il a pu éviter l'effusion du sang; puisque le sang doit couler, il faut que le poète s'efface, que la parole cède à l'épée. L'homme le plus acclamé du gouvernement provisoire, l'élu de dix départements à l'Assemblée constituante n'obtint le 10 décembre de cette même année 1848 que dix-sept mille voix pour la présidence de la République. Au mois de mai de l'année suivante, il échoua pour l'Assemblée législative; sa ville natale elle-même lui refusa ses suf-

frages; il fallut qu'une élection partielle dans le Loiret lui rendît le mandat de député : bientôt après, Mâcon le renomma aussi. Il put encore défendre son rêve de République par ses discours à la tribune, par les journaux qu'il inspirait, et par des allocutions touchantes, non plus au peuple de Paris, mais à ses compatriotes pressés sur la terrasse du château de Monceau. L'héritier de Napoléon, que la France avait préféré si manifestement à Lamartine comme président de la République, fit taire sa voix comme toutes les autres, le 2 décembre 1851. Il emporta dans la retraite la tristesse de l'idéal déçu, mais aucun regret de son action, aucun souvenir qui pût humilier son esprit ou tourmenter sa conscience.

La République dirigée par lui était morte, mais de quoi ? Elle avait succombé à deux causes que Lamartine avait combattues toutes deux : les tentatives de la démagogie parisienne pour imposer le socialisme au pays, et la résistance du pays cherchant son recours dans le pouvoir personnel. Ces deux mouvements contraires et amenés l'un par l'autre n'eurent pas d'opposant plus déclaré que Lamartine. Il voulait l'union absolue de l'ordre et de la liberté, et il défendit ensemble chacun de ces éléments nécessaires contre les forces adverses qui le niaient. Dans l'ardeur où arrivèrent l'un contre l'autre les deux partis, la conciliation désirable, vers laquelle tend toujours l'humanité, fut alors impossible : mais qui, mieux que Lamartine, aurait pu l'accomplir? qui possédait une vue aussi large

des besoins complexes des sociétés? Avec les circonstances que la destinée lui fournissait, il fit du moins son œuvre propre, une œuvre presque miraculeuse, d'un éclat inouï et d'une utilité certaine : sans lois, sans armes, il conduisit un peuple pendant un interrègne jusqu'à la réunion d'une Assemblée légale et armée. Si Lamartine n'avait pas existé, ou s'il s'était borné, dans une jouissance égoïste, à son rêve intérieur de poète, la monarchie de Juillet n'en serait pas moins tombée, renversée sans effort de sa base trop étroite; et la figure de la République de 1848 aurait perdu beaucoup de cette physionomie enthousiaste et clémente qui la signale malgré ses fatals désordres; peut-être, entraînée vers ses éléments périlleux, n'aurait-elle montré qu'un plagiat quelque peu socialiste de 92 et de 93, avec la guerre étrangère, sous prétexte de peuples à affranchir, et la suspicion jacobine au-dedans, excitée encore par le ferment des utopies. Au lieu de cette sombre et dure répétition, notre histoire, innovant par bonheur, possède une page, troublée sans doute, mais originale, en quelques points éclatante, où resteront gravés pour l'avenir les prodiges de l'éloquence, les victoires de la pure force morale, et, par elle, le charme d'une spiritualité qui fut, dans la politique comme dans la poésie, le principe essentiel de Lamartine.

L'HISTOIRE ET LA CRITIQUE

La plénitude des réalités était toujours débordée, chez Lamartine, par de nouveaux projets. Dans l'animation de sa vie intérieure, il avait conçu une période de son existence où se déploierait, après les luttes politiques, une poésie toute religieuse qui sanctifierait sa vieillesse : ainsi le chant des Psaumes avait embaumé d'encens et de myrrhe les dernières années du roi David. Du haut de ce rêve il tomba dans une autre action, une action d'ordre privé, la plus vulgaire, la moins propre à s'orner des prestiges de l'imagination, le combat financier, l'effort de l'honnête homme pour payer ses dettes. Depuis longtemps sa fortune était ébranlée : il avait, par attachement de cœur, trop gardé des terres de sa famille ; sa bonté toujours ouverte s'était répandue en munificences; le devoir social lui avait imposé la continuation d'une vie politique onéreuse; son caractère d'homme et de poète répu-

gnait à la précision des chiffres. La plus sûre explication, le témoignage le plus proche se trouvent dans ces nobles paroles écrites par Mme de Lamartine : « Il est facile de comprendre que la nature de M. de Lamartine, tout imagination, poésie, générosité, grandeur, l'ait entraîné à mal calculer. Le génie comporte un laisser-aller, mais en même temps une charité, une générosité sans bornes. L'optimisme, l'idéal sont de grands dons amenant de grandes peines. » Lorsque, après 1848, la nécessité surgit menaçante, Lamartine se mit à cette nouvelle action très vaillamment. Il avait aimé toutes les activités, même celles de ce genre; et vraiment une étonnante élasticité a pu seule, du poète languissant et mourant qui soupire dans les *Méditations*, faire naître tour à tour l'opposant de Louis-Philippe, le chef de peuple de 1848, le lutteur financier des années suprêmes : « La vie n'est pas un lit de repos », disait-il. Dans cette lutte finale, il n'avait pas d'autre arme que sa plume. Les *Girondins*, à leur heure, avaient été un brillant acte politique. Ses innombrables livres d'histoire, ses essais de critique du *Cours familier de littérature* sont des actes plus ternes d'homme privé. On n'y reconnaît pas le produit d'une nécessité intérieure. Sa critique, mêlée à des confidences toujours précieuses sur sa personne, laisse voir, à propos des autres, des jugements momentanés, arbitraires, dont le sens ne se relie pas aux inclinations profondes du poète lui-même. Il était mieux amené à

écrire l'histoire, puisqu'il venait d'en faire, et il pouvait parer le récit de tous les charmes de son style. Sainte-Beuve disait : « Il a toujours cette flûte enchantée dont il jouera jusqu'à la fin » ; et George Sand : « C'est toujours le roi ! » Mais le goût de l'exactitude, nécessaire à la reconstitution du passé, ne lui appartenait pas ; dans le manque d'esprit scientifique se trouvait la seule limite de son génie. D'ailleurs, pour nous, nous sentons sur ce point le devoir de nous abstenir ; s'il est vrai que Lamartine, en devenant historien, a abordé une science peu compatible avec ses facultés et avec ses informations, l'auteur de la présente esquisse se reconnaît des motifs bien plus forts pour éviter un empiètement sur ce domaine.

Malgré la masse énorme d'écrits publiés depuis 1852, malgré ce flux intarissable qui manifestait du moins une force surprenante et qui dura jusqu'à la mort (28 février 1869), le triste combat contre la ruine n'aboutissait qu'imparfaitement. Ce n'était pas ce qui avait charmé souvent l'imagination du poète, la mélancolique et pure pauvreté qui dégage l'âme des superfluités encombrantes et resserre l'étreinte du cœur sur les vrais biens ; il ne s'agissait plus de se replier vers l'essence libre de son être, mais de faire face à de dures nécessités venues du dehors. Par instants le courageux lutteur fut abattu ; cette sorte d'action peu élevée et stérile lui fit connaître des navrements dont l'image, provoquant une pitié profonde et un besoin de tendre

compensation, accroît encore, par ces mouvements de l'âme, l'amour de ses admirateurs. Malgré les exemples de la vie et de la politique, il avait gardé toujours l'illusion, l'enchantement de son idéalisme. Lui qui avait tant aimé, qui se sentait plein d'ouverture et d'élan, il eut une sorte de naïveté héroïque, il crut qu'on donnait comme il avait donné, comme il s'était donné. Devant l'indifférence ou même l'hostilité qu'il rencontrait, il conçut pour la première fois un peu d'aigreur : on enseigna l'amertume à ce cœur généreux. A la fin, la satiété de la vie et des hommes, gagnant de proche en proche, paraissait s'étendre jusqu'à lui-même; il ne reconnaissait plus les nobles mobiles qui l'avaient toujours inspiré; il se calomniait. La vieillesse et le malheur, qui détruisent la beauté du corps humain, semblent avoir altéré chez Lamartine, avec ses lumières d'intelligence, le sentiment de sa propre beauté morale. Ce serait une fâcheuse et coupable erreur d'abuser des paroles qu'a pu lui dicter cette disposition. Les lassitudes dans lesquelles se termina cette grande vie ne sont qu'un accident dû à la circonstance secondaire de la détresse privée; elles ne diminuent en rien la grandeur d'un génie merveilleux ni les extraordinaires qualités d'une âme qui restera presque incomparable.

Il est des êtres si élevés par nature au-dessus des conditions matérielles de la vie, qu'on ne peut s'empêcher de souhaiter en leur faveur un arrangement

social qui les soustrairait à tout souci vulgaire. Créatures de luxe moral, il semble que le luxe extérieur leur soit dû. Ce privilège paraît juste pour eux, et ils ont acquis le droit de tout recevoir, à l'encontre des lois économiques, lorsque eux-mêmes n'ont tenu compte d'aucune prévision de cette sorte dans la largesse de leurs dons. Si, quand il en était temps encore, la nation moins inconstante avait su montrer pour Lamartine un peu de l'enthousiasme d'autrefois, elle aurait d'abord acquis le mérite d'une juste gratitude pour tant d'enchantements et tant de services. En outre, en ménageant au poète ce soir paisible de la vie qu'il avait rêvé, elle aurait pu enrichir son propre trésor littéraire : au lieu d'aller, pour des collections d'art, chercher sous un ciel étranger des œuvres qui ne sont pas nées d'elle, qui n'ajoutent rien à sa gloire, elle pouvait favoriser de libres inspirations qui auraient représenté plus largement ce que Lamartine avait su tirer du génie français et qu'il n'avait pas épuisé, c'est-à-dire la parfaite pureté du cœur et l'expression harmonieuse des sentiments généraux.

L'INFLUENCE DE LAMARTINE

Lamartine seul aurait eu la puissance nécessaire pour continuer, étendre le genre de littérature qu'il représentait. L'expression des sentiments généraux, où il avait trouvé son domaine, appartient uniquement au génie. Le talent, incapable de donner un suffisant relief aux sujets universels, s'en tient loin afin de se signaler par l'originalité des nuances. Pour ce motif, une véritable école ne pouvait pas sortir de l'inspiration lamartinienne. Lamartine eut, de son vivant, beaucoup d'imitateurs. Vers 1840, il était le poète le plus présent à l'esprit des auteurs de vers, celui auquel on tâchait le plus de ressembler, et qui recevait le plus de dédicaces publiques. Aucun de ces disciples n'a laissé un nom ni gardé une physionomie distincte à côté du maître. Il est remarquable que les seules poésies de quelque

durée où l'on puisse reconnaître son influence soient des poésies écrites par des femmes. Les femmes aiment la spiritualité, la douceur; elles n'ont pas besoin de revêtir leurs émotions d'un caractère exceptionnel, leur cœur étant très accessible à la poésie des sentiments communs; par là et par d'autres traits, il semble que l'âme du grand poète, qui avait exprimé ces choses avec tant de puissance, appartienne elle-même au type féminin, si l'on ajoute à ce type la force qui s'y joint pour former la figure de l'ange. Cette âme pure et forte n'a pas appris à d'autres le secret de ses chants; mais elle ne cesse pas du moins d'être écoutée dans la région qu'elle préférait elle-même, où elle habitait avec persévérance, au foyer des familles, où s'entretiendront toujours les affections simples et où se rallieront à jamais les sentiments universels.

Divers motifs s'opposaient encore au développement de la poésie lamartinienne par le travail d'une école. Cette poésie s'épanchait du cœur sans aucun emploi des procédés littéraires, qui sont le seul objet de l'imitation. D'ailleurs elle était uniquement de la poésie, et il est survenu, après Lamartine, une défaillance de l'inspiration poétique qui a permis aux arts plastiques de s'assimiler l'art des vers, et qui a laissé naître sur les sentiments des excroissances d'images, contre lesquelles les poètes gardent malgré tout des objections. Les circonstances sociales et intellectuelles qui ont marqué la

seconde moitié de ce siècle ne favorisaient pas davantage la survivance de l'inspiration lamartinienne. La démocratie est plus sensible, en littérature, à la force des coups d'éclat qu'à la délicatesse de l'insinuation poétique. Mais surtout l'évolution intellectuelle de ce temps a amené un état singulièrement funeste à l'influence du poète : le seul élément qui manquât à ses belles facultés, l'esprit scientifique, est celui-là même qui s'est le plus étendu dans la civilisation moderne, au point de tout envahir et de dominer la littérature comme le reste ; la conception spiritualiste de l'homme et du monde a reçu une grave atteinte de cet envahissement, qui tendrait à remplacer par une philosophie toute contraire l'idéale vision de l'univers dont Lamartine est peut-être le plus pur représentant.

Peu importe cependant à la gloire du poète ! Si, en fait, tant de causes ont empêché son inspiration de se propager, la valeur propre et absolue de son œuvre n'est pas altérée par ce qui a suivi. Il est même probable que le point de vue spiritualiste où il se trouvait est et sera toujours le plus favorable à la poésie. Qu'on y voie une simple fonction, ou qu'on y reconnaisse une substance, la spiritualité existe comme état de conscience de l'être humain, quand il est en équilibre. C'est par elle seule qu'il vaut la peine de vivre, c'est elle seule qui mérite encore, malgré tout, d'être prise pour objet de littérature. Et c'est une grande chose, de représenter

de la manière la plus élevée, la plus pure, le principe essentiel de l'humanité. Tel est le rôle de Lamartine. On reviendra toujours vers lui, pour goûter le ravissement de la beauté morale, auquel répond le charme d'art de son style.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Coulommiers. — Typ. P. BRODARD et GALLOIS.

